



BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

II

57
13

NAPOLI

VITTORIO EM. III





— — — — —

LES
VOYAGEURS EN ITALIE,
OU
RELATION DU VOYAGE DE TROIS AMIS.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
Rue du Pot-de-Fer, no 14.





LES PLYMOUTH
DE LA VILLE,

LES PLYMOUTH DE LA VILLE
DE LA VILLE DE LA VILLE,

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE
DE LA VILLE DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE
DE LA VILLE DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE

LES PLYMOUTH DE LA VILLE DE LA VILLE



LES VOYAGEURS
EN ITALIE,

OU

RELATION DU VOYAGE DE TROIS AMIS

DANS LES DIVERSES PARTIES DE L'ITALIE,

En passant par le Tyrol, la Suisse et les Alpes ;

CONTENANT

Des Observations philosophiques et anecdotiques sur les Beautés du pays, ses Antiquités, ses Personnages remarquables ; sur l'état actuel de la Littérature ; sur les Mœurs, les Usages et les Pratiques civiles et religieuses de ses habitans, etc., etc.

PAR CONSTANT TAILLARD,

L'UN DES AUTEURS DES JEUNES VOYAGEURS EN FRANCE.

Ouvrage orné d'une Carte de l'Italie, et de huit jolies Vues gravées d'après Desenne.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
RUE RICHELIEU, N° 47 bis, ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

—
1828.

961118

FONDO DORIA

VI. 57¹³



JEUNES VOYAGEURS

EN ITALIE.

LETTRE XXXII.

JULES A ALPHONSE.

Ville de Sienne. — La tolérance. — Les tremblements de terre. — Ste.-Catherine, St.-Ambroise, etc.

NOTRE chaise s'étant brisée presque au sortir de Livourne, nous nous décidâmes à la laisser là pour monter dans la diligence qui passait alors. Il y avait dans cette nouvelle voiture un jeune prêtre qui parlait

beaucoup. Je n'eus pas de peine à démêler qu'il était d'un esprit très-intolérant. A l'entendre, il fallait brûler tout ce qui ne pensait pas comme la cour de Rome, ouvrir partout des cachots, et couvrir l'Italie d'instruments de torture (1). « Vous êtes sévère, M. l'abbé, lui dis-je en m'efforçant de contenir mon indignation, et il me paraît fort heureux que le saint Père pense autrement que vous. Lorsque les disciples Jacques et Jean pressaient vivement Jésus-Christ de faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains, il

(1) C'est exactement cette doctrine affreuse qu'on retrouve dans **VOLTAIRE ET UN JÉSUI TE** :

Se baigner dans le sang des ennemis du ciel,
Ainsi qu'on le faisait aux beaux jours d'Israël ;
Rallumer ces bûchers, dont les feux magnifiques
Dévoräient sous nos yeux des milliers d'hérétiques ;
Au flanc qui va périr arracher l'innocent,
Et le rendre aussitôt au brasier qui l'attend ;
Supputer dans son âme, ivre d'un saint délire,
Les cris du malheureux que le bourreau déchire ;
Voir couler à grands flots, sans en être alarmé,
Sur un corps tout sanglant le bitume enflammé ;
Étouffer l'indulgence et vomir l'anathème :
Voilà l'hommage enfin digne d'un Dieu suprême.

(CONSTANT-TAILLARD.)

ne tint point votre langage; loin de là, il leur répondit, en blâmant la dureté de leur cœur : Vous ne savez pas à quel esprit vous êtes appelés : le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver (1).

« La seule cause criminelle présentée au rédempteur du monde, loin d'être prononcée d'après les lois qui ordonnaient la lapidation, fut jugée sur des principes de clémence : *Vade*, dit-il à la femme adultère, et *jam amplius noli peccare* (2).

« L'Église elle-même abhorre le sang, et n'a jamais condamné un homme à périr dans les flammes : car l'inquisition ne fut jamais l'Église. Consultons l'histoire ecclésiastique, saint Hilaire, Lactance, saint Athanase, saint Justin martyr, nous y trouvons en mille endroits quel est son véritable esprit. Les lois cérémoniales et judiciaires de l'ancien testament furent abolies par la loi de grace.

(1) St. Luc, chap. 9.

(2) St. Jean, chap. 8.

« Rien de moins légitime et de plus maladroît que le despotisme de la force sur les esprits qui ne doivent se soumettre, et ne se soumettent en effet qu'à l'empire de la raison, de la persuasion et de l'évidence. Le christianisme ne dut son succès qu'aux prédications, à la douceur, aux vertus de ses apôtres et de ses martyrs : l'Église, pour s'attacher, pour retenir ses enfants dans son sein, n'emploie d'autres moyens que la charité, les avertissements et les bons exemples.

« Cherchez donc, ministre d'un Dieu plein de douceur, cherchez à ramener vos frères par les moyens que lui-même employa; et, loin de les brûler vifs, ainsi que vous ne craignez pas d'en exprimer le vœu, consultez la doctrine des Pères que vous devez toujours avoir présente à l'esprit : Tertullien vous apprendra que les chrétiens avaient pour maxime de souffrir plutôt la mort eux-mêmes que de la donner à personne. Les vrais, les seuls principes du bonheur des états semblent renfermés dans

ce peu de mots : Peuples , cultivez la terre qui vous nourrit ; princes , ne persécutez point. »

L'intolérant abbé ne relevant pas le gant, la conversation changea d'objet. Alors se laissait voir dans l'éloignement la ville de Sienne, assise au sommet de son vieux rocher. Je demandai s'il était vrai que ce rocher recouvrit un volcan, ainsi que je l'avais lu dans plusieurs ouvrages. » Personne n'en a jamais douté, me dit un voyageur qui n'avait pas encore ouvert la bouche, et ce qui en est une preuve certaine, ce sont les fréquentes secousses qui se font sentir sous le sol habité. Il est arrivé plusieurs fois que le pays s'est cru englouti ; heureusement Rome n'était pas loin : le pape ordonna des prières , et l'on en fut quitte pour la peur. » En disant cela, notre homme tira de son portefeuille une longue pancarte sur laquelle je lus : « Quelques légères secousses de trem-
« blement de terre s'étant fait sentir dans
« la marche d'Ancône, dans la Toscane , et
« même en cette capitale , Sa Sainteté, pour

« *prévenir efficacement le retour de ce fléau,*
« a ordonné de réciter dans toutes les mes-
« ses la collecte *Tempore terræ motûs*, de
« recourir à l'intercession de la sainte
« Vierge, des apôtres saint Pierre et saint
« Paul, et de sonner la *plus grosse cloche*
« de chaque église à *une heure de la nuit*,
« accordant sept années d'indulgences à ceux
« qui, durant ce temps, réciteront le *Salve*,
« *regina*, trois *Pater*, trois *Ave* et le *Gloria*
« en l'honneur des deux saints apôtres. »
Voilà donc les décrets qui ont remplacé les
fameux décrets du sénat de Rome !

O grandeur des Romains, ô majesté flétrie !

A main droite du chemin de Livourne à
Sienne, à huit lieues de cette dernière cité, et
sur une montagne, est la ville de Volterre,
qui renfermait autrefois 100,000 âmes, et qui
en compte à peine aujourd'hui la vingt-cin-
quième partie. Les murs de cette ancienne
ville étrusque sont de pierres formées de
morceaux de testacées fossiles. Il y a dans
les environs des carrières d'albâtre, et l'on

s'y livre à la sculpture des vases de modèle antique. On raconte que le jeune Arouet voyageant en Italie, tomba dangereusement malade à Volterre, et dut la vie aux soins qu'on lui prodigua; que lorsqu'il conçut l'idée de changer son nom d'Arouet, qui prêtait à la plaisanterie, contre un nom plus harmonieux, plus poétique et plus digne de son rare talent, il se rappela celui de Volterre, et le prit par reconnaissance, mais en changeant l'orthographe, pour ne pas tomber de Charybde en Scylla. Je ne puis rien assurer sur cette anecdote.

Sienna, sur laquelle je me dirige, est presque aussi ancienne que Rome; mais elle ne commença à devenir importante que sous Auguste. Elle fut très-florissante dans le moyen âge, et forma long-temps une république indépendante. Ses divisions intestines ayant favorisé les desseins des différentes puissances étrangères, elle tomba tour à tour sous la domination des Français, des Espagnols, des Médicis, et suivit enfin le sort de la Toscane. Sa population, qui était

de cent mille âmes, est à peine aujourd'hui de seize mille.

Le beau parler des Siennois est devenu proverbe : *Il bel parlare*. Si j'en crois ce que j'ai pu voir et ce que dit la voix publique, il n'est aucun pays, en Italie, où le langage du peuple se rapproche autant de celui des gens bien élevés. J'aime leur prononciation; c'est une certaine douceur molle, une *morbidezza* que je ne puis exprimer que par ce mot italien; il est plein de charme et d'harmonie dans la bouche d'une femme, plein de vigueur et de délicatesse dans celle d'un homme. Athènes, dit-on, vit une marchande d'herbes reprendre un grammairien sur l'impropriété d'un mot; ceci ne serait pas surprenant à Sienne. Je lis dans un écrivain connu : « On raconte qu'un jour, et les ha-
« bitants de Sienne citent ce fait avec com-
« plaisance, un voyageur égaré dans la cam-
« pagne ayant demandé son chemin à un
« homme qui travaillait dans les champs,
« celui-ci quitta son travail, accompagna le

« voyageur jusqu'au bord d'une rivière, et
« lui dit pompeusement : Signor,

« *Varcate il fiume, sarcate in monte, Avreste Siena
in fronte.* »

« Certes, ajoute le narrateur, cette réponse
« est au moins poétique, et semble justifier
« la prétention des Siennois lorsqu'ils assu-
« rent que leurs paysans parlent italien se-
« lon les lois du dictionnaire de la Crusca. »

Un de nos compagnons de voyage avait vu, peu de jours auparavant, la campagne de Rome. Il fut émerveillé de celle que nous avions sous les yeux. Il paraît, en effet, que le territoire de Sienne et la partie de la Toscane que l'on parcourt de Sienne à Florence, offrent au voyageur un nouveau ciel et une nouvelle terre. S'il faut en croire ce voyageur, les bourgs, les villages, les fermes y sont plus nombreux et plus peuplés que dans l'état ecclésiastique, les champs mieux cultivés, les terrains ingrats mieux mis en rapport. Selon lui, la même différence se voit dans les hommes. Plus robus-

les, mieux constitués, ils brillent ici de cet air de gaieté qu'exclut la misère; les paysans même portent ces figures caractéristiques qu'offrent les portraits du Dante, de Boccace, de Machiavel; et, sans doute à raison d'une culture plus suivie et plus étendue, d'une végétation plus complète et plus florissante, le ciel n'est point embrumé de ces vapeurs qu'exhalent les plaines infertiles des environs de Rome.

L'amour des lettres et des arts est la passion des Siennois; aussi voit-on chez eux plus d'académies que dans certains états; elles ont toutes des noms fort bizarres: telles sont par exemple celles des foudroyés (1), des grossiers (2) et des anonymes (3). Les prétentions à l'esprit ne manquent pas non plus dans cette ville; elles se manifestent sur-tout par la manie d'improviser; et s'il faut en croire un certain ermite, qui n'est

(1) *Academia degli intronati.*

(2) *Academia degli rossi.*

(3) *Academia degli innominati.*

pas celui de la Chaussée-d'Antin, « on en
« voyant encore, il y a vingt ans, qui par-
« couraient les rues comme des démonia-
« ques, se défilant entr'eux, et invitant toutes
« les personnes qu'ils rencontraient à leur
« donner des sujets, qu'ils exploitaient sur le
« champ en gesticulant de la façon la plus
« grotesque. »

Sienna a produit plusieurs personnages célèbres. On distingue parmi eux :

1° Jean Colombin, qui fut le digne coopérateur de Loyola dans la fondation d'un ordre exécré. Dieu veuille avoir son âme !

2° Sainte Catherine, patronne des jeunes filles, qui, dans les temps où tous les ressorts de la politique étaient entre les mains des saints et des saintes, rendit à son pays d'éclatants services. Florence lui doit sa réconciliation avec Rome.

3° Enfin les papes Alexandre III, Pie II, Pie III, Paul V et Alexandre VII. Certes, si jamais les villes vont en paradis, Sienna ne

(1) L'Ermite en Italie, tome II. page 286.

manquera pas de protecteurs près de celui qui en tient les clés; aucune ne lui a donné tant de successeurs.

Elle pourrait encore se réclamer du bienheureux saint Ambroise, dit de Sienne, qui fut long-temps moine dans ses murs, et qu'un autre bienheureux, Grégoire XV, canonisa. Il fit cent-quatre-vingt miracles; non de ces miracles de contrebande, comme en voit encore tous les jours, mais de beaux et bons miracles, qui eurent des milliers d'hommes pour témoins, et dans lesquels on n'aperçut ni physique ni escamotage. Il mourut d'une perte de sang. Comme la ruelle de son lit était inondée d'un sang noir et abondant, le frère infirmier prit une pelle à feu, répandit des cendres, « enleva l'ordure, « et la jeta dans les latrines de la maison. Ce-
« pendant le bon saint trépasse. On s'aper-
« çoit que les rideaux et les draps rendent
« une odeur très suave. On fait conscience de
« les laver, et on appelle les religieux pour
« leur faire remarquer cette merveille. Le
« frère infirmier sentant alors son irrévé-

« reuce, descend promptement aux fosses
 « immondes, trouve le bienheureux sang
 « entier, vermeil, odorant...., le recueille
 « avec respect, et le fait voir aux religieux
 « et au peuple » (1).

Parlons un peu de la ville. Sa population, comme celle de Pise, est d'environ 16,000 âmes. Elle était autrefois de cent mille et plus; mais quels ravages ne produisent pas les guerres civiles et l'oppression! Sienne a près de cinq milles de circuit; et sa forme est celle d'une étoile. Ses rues sont étroites et tortueuses; il faut souvent monter ou descendre; ses palais, et même ses maisons, ont un air antique et presque uniforme. J'aime assez sa grande place, à laquelle aboutissent les rues principales; une belle fontaine s'élève au centre (2), et son étendue est telle, qu'elle sert à ces jeux si renommés, où de brillants coursiers s'élancent sans

(1) Ribadeneira, 20 mars. Voyez également, au même jour, sa vie compilée par quatre théologiens.

(2) C'est celle dont le Dante a parlé dans le troisième chant de son Enfer : *Se io vedessi*, etc.

maître et sans frein. La cathédrale est son seul monument; mais elle est d'une telle somptuosité, que je suis tenté de voir en elle un des plus beaux temples de l'Italie. Elle n'est que marbre en dedans comme en dehors, et le pavé, tout en mosaïque, représente les principaux traits des deux testaments. Ce qui m'a sur-tout frappé dans cet édifice, ce sont les statues : on y voit soixante-dix papes placés en cordon, et dessous, un autre cordon, mais à figures plus petites, d'empereurs d'Occident. Il me fut aisé de reconnaître, à la position et au volume de ces statues, que les papes se mettent sans difficulté au-dessus des princes de la terre. Ce n'est pas là sans doute de la simplicité évangélique, mais il y a long-temps que cette simplicité sublime n'est plus pour nous que du radotage, et pourtant

Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or il est sourd à nos voix.

(LA FONTAINE.)

La papesse Jeanne figurait, dit-on, parmi les pontifes rassemblés dans la cathédrale de Sienné; mais le pape Clément VIII obtint du grand duc qu'elle en fût retirée. C'est vraiment un malheur pour cette pauvre femme d'être accouchée aux yeux de deux cent mille Romains, et dans une procession solennelle. Si cela lui était arrivé au Vatican, jamais personne n'en aurait rien su, et on vous l'eût placée, comme si de rien n'était, au rang des lumières de l'Église. A quoi tient le bonheur ou le malheur, la honte ou la gloire!

On m'a montré l'ancienne maison de sainte Catherine de Sienne. C'est maintenant une fort belle chapelle, toute pleine de tableaux faits à sa gloire. On voit tout à côté le cabinet où elle couchait sur la dure, et la bienheureuse chambre où Jésus-Christ lui apparaissait (1).

(1) M. Collin de Plancy, qui connaît tout ce qui est saint, en a parlé fort longuement. Voici ce qu'on lit dans son Dictionnaire des Reliques, tome 1^{er}, page 124 (il cite Ribadeneira):

Je ne m'aperçois point, en causant avec vous, que cette lettre est déjà fort longue. Elle l'est pourtant, mon cher ami, et peut-être même beaucoup trop; c'est ce qui fait que je ne vous dirai rien des trois Graces aux pieds desquelles un prêtre officie, et

« Sainte Catherine de Sienne était si amoureuse et
« si fidèle, que Notre Seigneur l'embrassait et la caressait avec des faveurs extraordinaires. Une fois Jésus-Christ lui apparut avec sa bienheureuse mère et d'autres saints, en présence desquels il l'épousa par une merveilleuse et singulière façon. Il la visitait presque continuellement avec une grande familiarité et tendresse, amenant quelquefois avec lui la Vierge Marie, d'autres fois, d'autres saints; encore qu'ordinairement il venait seul, se promenait avec elle et récitait de psaumes, que la sainte apprit par cœur.

« Un jour, comme elle était en oraison, elle demanda à son époux de lui donner un cœur pur. Jésus-Christ lui apparut incontinent, et lui ôta son cœur qu'il emporta. Au bout de trois jours (pendant lesquels elle était demeurée sans cœur, comme l'observe Henri Estienne), la Sainte voulant sortir d'une chapelle de l'église Saint-Dominique, Jésus-Christ lui apparut de nouveau, portant à sa main un beau cœur qu'il lui mit au côté gauche, et lui dit: « Ma fille Catherine, je t'ai baillé mon cœur pour le tien », et

qui sont, pour les bons Siennois, les trois vertus théologales. Je pars pour Porto-Ferrajo, mourant d'envie de voir l'île d'Elbe, depuis qu'elle fut l'exil d'un grand homme.

« lui ferma le côté ; et pour montrer que ce n'avait
« point été par imagination , la cicatrice lui demeura
« au même côté , que ses compagues virent souvent.
« Avant cela, elle disait : Mon Seigneur, je vous re-
« commande mon cœur. » Elle dit depuis : « Mon
« époux, je vous recommande votre cœur.

LETTRE XXXIII.

FRÉDÉRIC A ALPHONSE.

Forli. — Césène. — Rimini. — Le pape Pie VII et
Gaston de Foix.

Nous avons traversé, sans nous y arrêter, Padoue, Rovigo, Ferrare, Bologne et Imola. Enfin, ma belle compagne ayant besoin de repos, nous passâmes un jour à Forli. C'est une assez grande ville des états du pape, que fonda Livius Salinator, après la dernière défaite d'Asdrubal. Elle est riche en édifices, en tableaux, en statues, et généralement en objets d'arts. On y révère l'image d'une Vierge, connue sous le nom de Notre-Dame-du-Feu, parcequ'un incendie ayant dévoré l'église où elle se trouvait, elle resta aussi

intacte que si le feu n'eût point éclaté. J'y ai vu beaucoup de pèlerins, et parmi eux un domestique que j'avais autrefois chassé pour vol.

Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière :
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments.
(MOLIÈRE.)

Je lui demandai ce qu'il avait fait des dix mille francs qu'il m'avait pris. Ah ! grâce à Dieu, me répondit-il, je ne les ai plus. Un révérend Père jésuite, à qui je me confessai de cette vilaine action, me persuada d'en faire don à son couvent, et m'imposa pour pénitence un pèlerinage général à tous les lieux saints de l'Italie. J'ai déjà baisé la place où saint Antoine de Padoue prêcha les poissons de la Brenta, la colonne épinière de saint Charles Borromée à Milan, la croix d'airain qui fut trouvée flottante sur les eaux dans les environs de Venise, le crucifix qui prit sous sa protection la virginité des jeu-

nes filles de Gènes; etc.... Je vais baiser à Forli l'image de Notre-Dame-du-Feu, après quoi je me rendrai pieds nus à Lorette, pour y bénir la mère de Dieu, dans sa maison miraculense, et lui demander humblement pardon de m'être si mal conduit avec le meilleur des maîtres. Dépêche-toi donc, dis-je à ce misérable, et prends bien garde d'être pendu avant d'être parvenu au terme de ton pèlerinage.

Nous vîmes Césène après Forli. C'est une ville de 10,000 âmes, qui ne compte que fort peu d'édifices passables, mais qui jouit, en revanche, d'une grande réputation pour ses vins, ses chanvres et ses mines de soufre. Elle est sur-tout connue pour être la patrie de Pie VII, de ce pape dont l'histoire se lie si intimement à celle de nos années de gloire, et qui a laissé chez les Français des souvenirs si dignes du chef de l'église. Il était d'abord évêque d'Imola. Les révolutions d'Italie lui donnèrent occasion de faire éclater sa douceur, son désintéressement, et sur-tout sa tolérance politique et religieuse dans

plusieurs discours et mandements apostoliques, marqués au coin d'une philosophie douce et pleine d'humanité : aussi en fut-il récompensé par le conclave assemblé à Venise, lequel le porta au trône pontifical d'une voix unanime, le 18 mars 1800. Le voyage qu'il fit en France, en 1804, pour le couronnement de Napoléon, apporta de grands changements dans l'opinion qu'on avait de son esprit et de la fermeté de son caractère; mais il servit néanmoins à rehausser l'éclat de ses vertus, par l'exemple qu'il sut donner à la capitale de la France, de la modestie et de la simplicité de mœurs d'un souverain pontife. Il y fut accueilli par l'empressement public le moins équivoque; reçut les princes et les ministres de la nouvelle cour impériale avec beaucoup d'affabilité; et ne put, malgré ses vertus personnelles, désarmer ensuite l'ambition de l'heureux guerrier qu'il venait de sacrer comme monarque. Devenu depuis prisonnier dans ce même palais de Fontainebleau, où il avait été naguère comblé d'honneurs, de déférence et de respect, il

dut aux évènements de la guerre , de pouvoir remonter sur le trône pontifical en 1814 , trône sur lequel la mort l'a frappé dans le courant de 1823. Je viens de voir à Césène sa statue colossale sur la façade du Casino.

Rimini, que nous vîmes après Césène, est une ville de quinze à dix-huit mille âmes sur l'Armonium des anciens, que les modernes appellent la Marecchia. Port de mer dans son origine, elle a perdu cet avantage par le retrait de l'Adriatique, qui en est maintenant à une demi-lieue. Si le sort vous y conduit jamais, visitez, mon ami, la porte Saint-Julien, par laquelle je suis entré, le pont de marbre construit sous Auguste et Tibère, au lieu même où viennent se croiser les voies consulaires d'Émile et de Flaminius; l'arc de triomphe de la porte romaine, élevé en l'honneur du successeur de Jules-César; la tribune d'où tonna le vainqueur de Pompée, lorsqu'il harangua son armée prête à franchir le Rubicon; les ruines d'un amphithéâtre, et quelques églises : après quoi, pour quitter Rimini parfaitement satisfait, vous verrez la

bibliothèque Gambalunga, qui est devenue publique, et le cabinet du docteur Bianchi, dont les antiquaires font une haute estime.

J'ai lu dans le père Giry, dans Bruzen de la Martinière, mais sur-tout dans Mulson, au tome II de son fameux voyage, l'évènement que je vais reproduire, et que ce dernier rapporte en ces termes : « On me montra à Rimini un lieu célèbre par un grand miracle qui doit confondre les hérétiques qui nient la réalité du corps de Jésus-Christ dans la sainte hostie. Un hérétique, par une impiété détestable, mit une hostie consacrée dans une botte de foin, que l'on présenta à un cheval affamé qui n'y toucha jamais; et quelques-uns ajoutent qu'il l'adora par une inclination. » Les gens qui trouvent à rire dans les matières les plus respectables, riront sans doute de toutes leurs forces, au récit de cette sainte aventure. Pour moi, j'y vois tout autre chose que des plaisanteries. Ce n'est pas toutefois la seule circonstance où se soit manifestée l'horreur des animaux pour le sacrilège. Je me souviens d'avoir lu

dans saint Cyprien , en son chapitre des *Relaps*, que des hérétiques donatistes ayant jeté des hosties aux chiens, ceux-ci se ruèrent sur eux et punirent par cent morsures leur criminelle irrévérence..... On ne peut quitter Rimini sans se rappeler l'amour et les malheurs de Françoise de Rimini , que le Dante a célébrés dans son chant cinquième de *l'Enfer*. Cet épisode est peut-être ce que l'on trouve de plus tendre et de plus délicat dans toute la poésie italienne. Françoise, fille de Guide-le-Vieux de Pollenta, seigneur de Ravenne, avait épousé Jean-le-Boiteux. Elle fut séduite par Paul, un de ses beaux-frères. Son époux les surprit ensemble, et les tua tous deux. Ce tragique évènement fut bientôt suivi de sa mort et de celle de son fils.

Une amie de ma belle compagne qui passait en poste par Rimini pour se rendre à Venise , nous sollicita vivement de monter dans sa chaise, ne fût-ce que pour quelques heures. Vous verrez, disait-elle, la partie la plus remarquable des côtes de l'Adriatique. Ceci nous tenta un moment. La ville de

Ravenne où Gaston de Foix perdit la vie au sein de la victoire (1), où le Dante et Théodoric dorment rapprochés, méritait sans doute un hommage; mais comment retourner sur ses pas quand on n'est plus qu'à quelques lieues de la célèbre Notre-Dame-de-Lorette? Je vous entends, mon cher Alphonse; vous auriez cédé, ne fût-ce que par galanterie? Moi, je ne crus pas devoir le faire: une vierge a le droit de l'emporter sur toute femme qui a cessé de l'être.

Essayons pourtant de jeter quelques fleurs sur la tombe du brave Gaston. Sa victoire était complète, et, satisfait d'avoir triomphé, il se tenait au milieu du champ de bataille avec vingt des compagnons qu'il s'était choisis avant la mêlée. Tout-à-coup il apprend que les bandes de Pierre de Navarre se sont rassemblées, et qu'elles se retirent en ordre de bataille au nombre d'en-

(1) C'était en 1512, en combattant une ligue qui s'était formée contre la France, sous le nom de la Sainte-Union, entre le Pape, les Vénitiens, Ferdinand le Catholique, l'empereur et le Roi d'Angleterre.

viron deux mille hommes. Ce jeune guerrier, craignant qu'une pareille retraite ne flétrît les lauriers qu'il venait de cueillir, emporté par son ardeur martiale, et ne considérant dans ce moment ni la force de l'ennemi qu'il allait provoquer ni la faiblesse de sa troupe, courut à bride abattue se porter sur la chaussée, en face de cette redoutable colonne. Du premier choc il fut enlevé de dessus son cheval et jeté mort dans un fossé. Lautrec, qui l'accompagnait, percé de vingt coups de lance, dont aucun cependant ne se trouva mortel, tomba sans connaissance à ses côtés; les dix-huit autres furent renversés ou prirent la fuite.

Toute l'armée ignorait encore la perte qu'elle venait de faire. Elle ne connaissait de cette grande journée que l'ivresse de la victoire. La joie qu'éprouvait chaque brave en particulier, était encore augmentée par l'idée qu'on se faisait de celle que devait ressentir Gaston d'un triomphe aussi éclatant. On le cherchait des yeux; on était étonné qu'il se dérobat dans ces moments à

l'empressement de ses soldats ; on le demandait à grands cris, lorsque la nouvelle se répandit de rang en rang qu'il était mort. Au bruit des instruments militaires , aux chants et aux cris d'allégresse , succéda tout-à-coup un long et morne silence , interrompu par des gémissements et tous les accents de la douleur ; les soldats coururent en foule vers le lieu où on leur dit qu'il était tombé : ils le trouvèrent sans vie , percé de quatorze coups de lance. Je n'en dirai pas davantage sur ce jeune et brillant prince. Son étonnante valeur et les regrets universels dont il fut l'objet , sont un beau panégyrique ; mais les regrets du bon roi Louis XII furent pour le jeune héros la plus touchante des oraisons funèbres.

LETTRE XXXIV.

ALPHONSE A FRÉDÉRIC.

Parine et Plaisance. — Scène de mœurs. — Mort du
Corrège, etc.

IL y a de Turin à Plaisance cent douze milles italiens , que nous fîmes en vingt et une heures. A peine nous sommes-nous arrêtés devant Asti et Alexandrie. Asti n'a plus qu'une trentaine de tours des cent qui faisaient sa célébrité. Quant à Alexandrie , où le gouvernement impérial entassa tant de millions pour en faire une place redoutable , elle n'a presque rien conservé des ouvrages qui devaient la défendre. Le Guide du voyageur , publié sous le nom de Richard , de ce même Richard qui mourut , il y a peu de

mois, à la Charité de Paris, sans se douter que des libraires avides exploiteraient un jour son pauvre nom; ce Guide, dont on a fait tant de bruit, n'en dit pas un mot. Il a compilé, et voilà tout, les vieux documents tombés sous sa main.

« Il compilait, compilait, compilait, etc. »

Il y avait dans la même voiture que nous un Français habitant Plaisance. Cet homme nous parla longuement des mœurs de sa nouvelle patrie. Il s'étendit particulièrement sur une scène qui les peint des plus vives couleurs. « J'aurais peine, dit-il, à rendre l'affreuse journée où, pour la première fois, la guillotine fut dressée sur la place publique. C'était en mai 1807. Dans l'intervalle qui sépara de son exécution le prononcé du jugement, vous eussiez vu sur tous les visages la consternation la plus profonde. L'homme qu'on devait exécuter s'était souillé des crimes les plus effroyables; et l'on eût dit à voir cette consternation, qu'il s'agissait d'une tête innocente. On ne s'abordait plus

qu'en frémissant et pour ainsi dire comme les trapistes , en se disant : frère , il faut mourir.

« Le tableau qu'offrit le jour de l'exécution fut encore bien plus effrayant : pour éviter l'affluence des populations de l'extérieur , on avait fermé les portes de la ville, et les 9 ou 10 mille habitants de Plaisance (1), réunis sur un seul point , qui était celui de l'expiation du crime , encombraient , dès la pointe du jour , la place , les rues voisines , les croisées , les lucarnes et jusqu'aux toits des maisons : bizarre contradiction du cœur humain , qui court au-devant d'un spectacle dont la seule idée le frappe d'épouvante ! On voyait dans toutes les rues circuler en costume les nombreuses confréries , qui , moins animées d'une pitié noble et désintéressée que du désir , inné chez les Toscans ,

(1) Plaisance n'a en effet que 10,000 habitants. M. Richard en lui en donnant 28 , n'a fait que copier l'Itinéraire de Scotti, imprimé en 1747, lequel excède la vérité d'environ deux tiers.

(Note de l'Editeur.)

d'augmenter les richesses de l'église, qu'étaient d'un air sinistre pour le repos de l'âme du criminel ; comme si la miséricorde de Dieu , livrée aux caprices du premier venu , attendait , pour se prononcer sur une éternité de peines ou de bonheur , les dons toujours incertains de la pitié publique !

« L'heure sonne , l'homme paraît , monte les degrés , le couteau s'abat , et la main sanglante du bourreau montre la tête à la multitude. Non, jamais la tête de Méduse ne produisit un pareil effroi. En un instant , mille bruits absurdes sont répandus et accueillis par la crédulité. Le désordre se met dans la foule. L'un soutient qu'il a vu les traits de cette tête s'agiter ; un autre prétend qu'elle a ouvert la bouche. A l'instant , chacun s'arme de son chapelet pour conjurer le démon, lorsqu'une voix , plus forte que toutes les autres , crie qu'une jambe du mort sort du panier et remue avec violence. Le désordre est à son comble ; et quelques spectateurs ajoutant que des flammes se sont échappées de ce même panier , la masse

entière veut prendre la fuite ; on se pousse, on se renverse ; plusieurs personnes foulées aux pieds sont grièvement blessées. Des forcenés proclament que l'on a vu le diable saisir le mort et l'emporter en enfer. L'étincelle électrique n'est pas plus prompte que ce bruit absurde. Il retentit en un moment dans toutes les parties de la ville : c'est une bombe tombant au milieu d'un groupe ; on ne sait où chercher un refuge. La ville n'en offrant plus, on se précipite en foule vers ses portes , qui sont fermées depuis qu'il est jour , et bien que les murs d'enceinte soient d'une hauteur considérable , des milliers de personnes en font l'escalade, au risque de se briser les membres. Dans ce désordre , peut-être unique par sa cause , l'autorité a recours au seul remède qui ait quelque effet sur une population fanatique ; elle invite le clergé à se mettre de suite en prière. C'est ici le cas de reproduire ma comparaison : l'électricité n'est pas plus rapide. Tout le peuple , à la vue de ces prêtres à genoux , tombe à genoux lui-même , et ,

comme s'il entendait la voix d'un Dieu qui pardonne, il reprend sa sérénité, et retourne paisiblement à ses travaux. »

Le moral du peuple est loin d'être le même partout ; il diffère souvent de ville à ville , si rapprochées que soient les distances , de la manière la plus prononcée. Voyez , par exemple, le supplice de la famille Cinci, qui fut exécutée à Rome le 11 septembre 1550 , et dans lequel on vit rassemblées toutes les circonstances les plus effrayantes : à peine laissa-t-elle passer quelques légères marques d'attendrissement. L'esprit humain est fait ainsi ; c'est un composé inexplicable des éléments les plus opposés.

Plaisance est la patrie de Palaviccino , qui fut décapité sous le pontificat d'Urbain VIII , pour son ouvrage intitulé : le Divorce céleste , dans lequel il peignit à grands traits les dissolutions et l'avilissement de la cour de Rome. Il est regardé, avec raison, comme un des plus beaux esprits du dix-septième siècle..

Mais parlons de Plaisance elle-même, que

j'ai vue dans toutes ses parties. Sa situation , la largeur et l'alignement de ses places et de ses rues , l'architecture de ses palais et de ses édifices publics , les grands morceaux de peinture et de sculpture , les fontaines qui ornent ses édifices et ses places , en feraient sans doute une des plus belles villes de la Lombardie , si la disette d'habitants ne lui enlevait pas la première beauté à laquelle une ville puisse prétendre. Léandro Alberti dit qu'elle était encore très-florissante , à cet égard , dans le temps où elle passa à la maison de Farnèse ; et que dans le court espace où elle goûta la liberté, sous la protection de Charles-Quint, les richesses qu'y portaient les manufactures et le commerce , l'avaient mise en état de relever ses murs , de se fortifier régulièrement , et même d'élever une très-forte citadelle, tous les habitants s'empressant de contribuer à ces ouvrages et d'en hâter la perfection.

La cathédrale et la plupart des églises sont ornées de peintures des plus grands maîtres de l'école de Bologne, c'est-à-dire

des Carraches et de leurs premiers élèves , tels que le Guerchin et Lanfranc.

En nous rendant de Plaisance à Parme , nous passâmes le Taro , rivière sur le bord de laquelle Charles VIII se tira , par une victoire éclatante , des mains des Impériaux (1).

Cette rivière se promène à son gré dans une vaste plaine qu'elle sillonne , et qu'elle couvre de pierres et de roches détachées de l'Apennin , sans qu'il paraisse qu'on ait travaillé à la renfermer dans un lit.

Sous les Romains et dans les siècles postérieurs à la chute de leur empire , les destinées des villes de Parme et de Plaisance , avec leur territoire , ont été liées par les mêmes évènements et les mêmes révolutions. Après l'assassinat de Pierre-Louis Farnèse , elles se donnèrent l'une et l'autre à Charles-Quint , qui abandonna depuis ses droits sur elles à Octave , frère de Pierre-Louis , en

(1) C'est la fameuse victoire de Fornoue. On connaît ce vers de De Belloy :

« Aux exploits de Fornoue accoutumons la France. »

faveur de son mariage avec Marguerite, fille naturelle de cet empereur. C'est cette même Marguerite qui gouverna depuis les Pays-Bas avec tant de réputation, et qui fut mère d'Alexandre Farnèse.

Parme est plus régulièrement fortifiée que Plaisance. Pourtant ses ouvrages et sa citadelle sont en assez mauvais état. Rien de plus riche et de plus gai que sa situation; rien de plus attrayant que les peintures dont ses édifices publics sont ornés. L'Assomption de la coupole du dôme coûta la vie au Corrège (1). S'y étant abandonné à toute la chaleur de son imagination, il avait risqué des hardieses qui ont fait depuis l'étonnement et l'admiration des plus grands maîtres, et que ne surent pas goûter les chanoines, qui avaient commandé ce morceau. Quoique le prix

(1) Le Corrège peignit la coupole de Saint-Jean pour 472 sequins, et celle du dôme pour 350; total : 9,864 fr., pour dix années de travail. De nos jours, et même en France, les peintres sont mieux payés; demandez plutôt au baron Gros?

convenu fût modique , ils prétendirent être lésés , et , après en avoir retranché ce qu'ils voulurent, ils comptèrent le reste en quatrins baïoques et autres monnaies de cuivre que le malheureux Corrège chargea sur son dos, pour les porter à deux ou trois lieues de Parme , dans un château où il avait son atelier. L'incommodité de cette charge , la chaleur du jour , la longueur du chemin, le chagrin et le dépit qui lui perçaient le cœur , lui occasionèrent une pleurésie dont il ressentit les atteintes en chemin, et dont il mourut trois jours après , à l'âge d'environ quarante ans.

Je dis au chanoine de Parme qui me recita ce fait, qu'en honneur et en conscience son chapitre devait à perpétuité un anniversaire au malheureux Corrège. L'imbécille me répondit , en me riant au nez , qu'on se ferait un plaisir de le lui payer si j'en voulais faire la fondation.

Voici ce qu'il faut voir dans la ville de Parme :

1^o Les églises en général pour les belles peintures dont elles sont ornées ;

2^o Le palais ducal qui , par lui-même , n'a rien de curieux , mais où se trouve la bibliothèque publique , composée de cinquante mille volumes ;

3^o La salle de spectacle qui contient aisément dix mille personnes , et qui , par son étendue comme par son architecture et l'heureuse disposition de son intérieur , est regardée généralement comme une des plus belles de l'Italie (1) ;

(1) Voici dans quels détails entre à cet égard M. Barzolay : « Le grand théâtre , dessiné par Vignola , a « trois cents pieds de long et contient sans peine 13000 « spectateurs assis (je crois qu'il exagère). Étant par- « faitement calculé , il n'a pas le défaut de plusieurs « théâtres , construits par d'autres architectes , où une « partie du public ne peut voir la scène : celui-là est « disposé de manière que tout le monde jouit du spec- « tacle , et que d'un bout à l'autre de la salle , on en- « tend distinctement une personne qui parle à demi- « voix ; on n'entend ni écho ni confusion. Le Proscen- « nium (devant du théâtre) est décoré d'un grand « ordre corinthien qui comprend toute la hauteur de « la salle. Les intérieurs des colonnes sont ornés de

4° L'ancien collège des jésuites , dont les bâtiments sont immenses , et où se trouvent réunies , dans leurs représentants , toutes les branches de la science humaine , comme l'université , l'amphithéâtre d'anatomie , le

« niches et de statues. La salle est de forme ovale ,
 « dont le pourtour est orné de rangs de gradins à l'an-
 « tique , au-dessus desquels sont deux ordres d'archi-
 « tecture dorique et ionique de trente-six pieds de
 « haut , dont les entre-colonnes forment les loges. Une
 « balustrade , ornée de statues de distance en distance ,
 « termine cette architecture. On entre dans la salle par
 « deux arcs de triomphe surmontés de statues éques-
 « tres ; les piédestaux de la balustrade qui est devant
 « les gradins , ont des génies qui soutiennent des tor-
 « ches éclairant la salle. L'espace du milieu , ou le par-
 « terre , a vingt toises de long sur neuf de large. Ce
 « théâtre peut aussi servir à des spectacles sur l'eau ;
 « on le remplit par divers conduits. » Je ne rapporte
 ici ce qu'en dit M. Barzelay , que pour donner une
 idée précise de cet édifice gigantesque ; du reste sa des-
 cription est fort insipide. L'intrépide compilateur
 n'oublie rien :

Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
 Ce ne sont que festons , ce ne sont qu'astragales.
 Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin ,
 Et je me sauve à peine au travers du jardin.

laboratoire de chimie , les cabinets d'histoire naturelle et de physique , l'observatoire, etc., excepté cependant la botanique , qui est dans un autre quartier de la ville ;

5° Le palais Giardino et le musée.

Parme est, sous le rapport biographique, une des villes les plus riches de l'Italie. Le monde lui doit : 1° Cassius , ce fameux sénateur de Rome , à qui Brutus disputa l'honneur de porter le premier coup à Jules-César; 2° un autre Cassius , poète satirique, qu'Octave fit mourir et à qui les lettres doivent une traduction de plusieurs pièces d'Orphée; 3° Macrobe l'historien, écrivain qui a composé, sous la forme d'entretiens , un ouvrage intitulé les *Saturnales* , où il a rassemblé tout ce qu'il savait sur l'antiquité. Ce livre , bien qu'il soit écrit dans un latin tout-à-fait barbare, est précieux par nombre d'observations utiles sur Virgile et sur Homère; 4° Pomponio Torelli , poète tragique; 5° Panormi , célèbre antiquaire ; 6° Le Lanfranc , digne élève d'Augustin Carrache. Reçu jeune dans la maison des comtes de

Scotti, à Plaisance, il fut surpris dessinant avec du charbon des figures sur les murs de leur palais, occupation qui trahit l'amour invincible et précoce qu'il avait pour la peinture. Ses compositions tiennent du Corrège, son style de celui des Carraches. Il est grand dans les mouvements de ses personnages, dans leurs attitudes, dans leurs figures, plein de noblesse dans l'art de les vêtir. Ses draperies sont d'une manière large, parfaitement analogue à l'ensemble de ses tableaux ; il plaît sans prétendre au fini, et charme, quoiqu'il soit loin de la perfection ; il devint le modèle du goût moderne. Original dans ses inventions, il est harmonieux dans son coloris ; et il sut encore parvenir à la célébrité lorsque, par les progrès immenses qu'avait faits son art, il semblait que tous les chemins lui fussent fermés ; 7^o François Mazzuoli, surnommé le Parmegianino, autre peintre du plus grand mérite, L'Albane, en le nommant divin, affirme qu'il était parvenu au dernier degré de perfection dans le fini ; et Augustin Carrache, non

moins admirateur que l'Albane de la grace de son pinceau et de ses crayons, disait, quand il voyait un tableau qui en était dépourvu, qu'il aurait désiré à l'auteur un peu de la grace du Parmegianino.

Il me serait encore facile de citer plusieurs hommes d'élite dont la ville de Parme fut le berceau. Certes, les noms de Rossi, (historien), de Bottari, de Bayardi (jurisconsultes), de la Rosa, de Sacchi, de Sacchini (médecins), et du père Lucchi (qui inventa, en 1615, des télescopes de réflexion par le moyen des miroirs concaves), sont des noms assez imposants pour mériter une place dans cette lettre; mais la crainte que j'ai de paraître diffus, arrête ici l'essor de ma plume; et je ne me consolerais pas, lorsque vous me donnez tant de plaisir par vos lettres, de vous avoir donné de l'ennui par les miennes.

On fait le plus grand éloge des habitants de Parme. On vante surtout leur politesse et leur affabilité. Sans doute, je n'ai qu'à me louer d'eux sous ce double rapport; mais

je voudrais qu'on parlât aussi de leur goût pour les fêtes mystiques. C'est sur ce pieux sujet que roulent toutes les conversations, et je vais vous en citer un exemple. Qu'y a-t-il de nouveau, M. le comte?—Rien qui soit digne de vous être dit, seigneur. Seulement on assure que la jeune madame de *** doit figurer, pieds nus, à six processions dans l'année, en réparation de ses galanteries (1), et que le négociant C*** doit racheter, par la même pénitence, tous les péchés d'usure et de vol qu'il lui sont reprochés.

Les processions paraissent-elles, chacun croit deviner sous la robe et le capuchon, celui qui a séduit quelque innocente, qui a gagné un mauvais procès, qui a nié une dette, qui s'est emparé du champ de son voisin, etc.,

(1) Le même goût règne chez certaines grandes dames du noble faubourg Saint Germain. On n'oubliera pas plusieurs de leurs saints pèlerinages, et surtout la belle aux pieds nus, signalée par la police. Le voyageur aurait-il voulu faire quelque allusion à une noble duchesse de France?

(*Note de l'Éditeur.*)

et là-dessus chaque spectateur de se livrer à des conjectures.—Ah! voici le pied du seigneur un tel.—Vous vous trompez, il est trop blanc, ce doit être celui de tel comte; d'ailleurs la taille me paraît trop élancée, et je croirais assez que c'est le marquis de ***.—Voilà; mon cher ami, les prières des Parmesans, alors que le clergé déploie ses bannières, et que le fanatisme repentant se frappe la poitrine à coups redoublés.

Parme est la résidence de la dernière impératrice des Français. La veuve d'un homme qui ne peut mourir, la fille des Césars, oublie ici, dans une pourpre sans éclat, la splendeur inouïe de ses premiers destins. J'espérais voir encore cette femme illustre que je ne puis me résoudre à qualifier de grande duchesse; mais elle venait de partir pour Luxembourg, où elle devait retrouver son fils.

Adieu, mon tendre ami.

~~~~~  
LETTRE XXXV.ALPHONSE A FRÉDÉRIC.  
~~~~~

Prato. — Florence, etc.

On dit que Florence tira son nom des fleurs dont ses environs sont remplis. On ne voit en effet dans ces belles campagnes que cédrats , jasmins , orangers , embaumant l'atmosphère des plus douces odeurs. Généralement ce pays est riche , et tout y abonderait avec plus de profusion , sans les torrents dévastateurs qui , au moindre orage , se précipitent des Apennins , et sans un vent de Sud-Est , appelé Siroco , qui souffle , dans

la végétation comme dans la vie, le dessèchement, la langueur et souvent la mort.

Je ne m'étonne plus que les italiens naissent en quelque sorte peintres et sculpteurs ; la nature a mis sous leurs yeux les plus merveilleux tableaux, et les montagnes qui les entourent sont toutes de marbre, d'albâtre ou de porphyre, quand elles ne sont pas de fer ou d'argent.

Différentes routes s'offraient à moi ; mais j'ai préféré celle du Serto, parce qu'elle est bordée d'habitations, la plupart d'un excellent goût. La campagne royale de Castello, et la belle manufacture de porcelaine de la Doccia, ne m'ont retenu qu'une heure ou deux.

Les paysanes de ces contrées sont aussi coquettes que jolies. Leur toilette sur-tout m'a charmé. Imaginez-vous, placé avec une grace infinie sur le plus beau corps, un jupon court et léger, le plus souvent bleu ou écarlate ; des bras nus jusqu'aux épaules, mais celles-ci entourées de rubans qui se jouent avec le zéphyr, et dont les diverses couleurs se ma-

rient admirablement aux veines de la plus belle carnation; des fleurs champêtres sur un sein d'ivoire; des fleurs mêlées aux nattes pendantes de longs cheveux d'ébène, et par dessus tout cela, un petit chapeau de paille collé sur l'oreille, moins pour repousser les traits de la chaleur que pour relever l'effet du tableau.

J'ai vu Florence dans toutes ses parties. C'est une ville d'environ quatre-vingt mille âmes, dont les rues, tirées au cordeau, sont d'une étonnante propreté. Elle est la capitale du grand duché et la résidence ordinaire du grand duc. Une foule de monuments publics la décorent, et c'est dans ses murs que les premiers Médicis, avides des merveilles d'Athènes, recueillirent les arts exilés de la Grèce par la Barbarie (1). Mais gardons-nous d'anticiper, et suivons l'ordre naturel.

Florence ne fut connue de l'antiquité que

(1) Voyez le bel ouvrage intitulé *Lascaris*, par M. Villemain.

par ses malheurs. Plongée dans les délices attachés à son climat, par conséquent étrangère au métier des armes, elle ne sut que gémir et se soumettre lorsque les barbares se présentèrent. Charlemagne vint et la releva. Alors, profitant de l'anarchie où tomba toute l'Italie sous les successeurs de ce prince, elle s'érigea en république, conquit d'autres villes, s'en incorpora les populations, et devint à l'Italie ce qu'Athènes était à la Grèce, dans les beaux jours dont Xénophon et Thucydide ont tracé l'histoire.

Les arts chassés de leur brillante patrie, persécutés dans leur fuite même, demandaient alors un asile à toutes les nations dignes de les connaître. Côme de Médicis alla au-devant d'eux. Nouveau Pisistrate, il osa entreprendre de dominer par la liberté et les arts un peuple dont les seuls dieux étaient les arts et la liberté. Si ce prince, dont l'aïeul était à peine connu, fut un tyran, comme on l'a dit, il exerça du moins sa tyrannie sans ostentation; il fit fleurir les lettres, il affermit la paix, et le nom de père

de la patrie, que la patrie lui décerna (1),
prouve jusqu'à quel point il se fit aimer.

Je ne suivrai pas la ville de Florence dans toutes les phases de son histoire. J'ai assez dit ce qu'elle devait aux Médicis dans la personne de Cosme I^{er} ; elle ne leur dut pas moins dans celle de ses successeurs, et le règne même de Napoléon, sous lequel cette ville resta jusqu'à l'écroulement du colosse, lui rendit en magnificence ce qu'il lui enlevait en crédit.

Depuis quinze jours que jésuis à Florence, je l'ai parcourue dans toutes ses parties. C'est au sentiment de ceux qui ont tout vu, une des plus brillantes cités de l'Italie. Si le peu de distance qui vous en sépare pouvait vous engager à la visiter, il faudrait porter votre attention sur les curiosités que je vais décrire :

1^o La porte de San-Gallo, par laquelle je suis arrivé. C'est un superbe arc de triom-

(1) On lit sur son tombeau :

COSMUS MEDICEUS

DECE. PUR.

PATER PATRIÆ.

phe érigé au grand duc François I^{er}, lors de son entrée solennelle ;

2° La cathédrale (*il dicomo*), assez généralement désignée sous le nom de Santa-Maria-del-Fiore. Michel-Ange disait de sa coupole, et l'on doit en croire Michel-Ange, que, si l'on pouvait l'égaliser, on ne pouvait du moins la surpasser. C'est dans cet édifice que se trouve le plus grand instrument d'astronomie qui soit au monde, la méridienne, dont le gnomon est à près de trois cents pieds du pavé ;

3° Le Campanille, tour colossale d'où la vue embrasse en entier Florence, et même ses brillants environs ;

4° Le Baptistaire, qui fut, à ce qu'on croit, un temple dédié à Mars, et dont les trois portes de bronze sont si belles, qu'elles mériteraient, selon Michel-Ange, d'être les portes du Paradis ;

5° La place du grand-duc ;

6° Le vieux palais, sa tour et la salle immense où le prince donne ses fêtes ;

7° La Loggia, espèce de portique où le

jour de la Saint-Jean, se place le grand duc, pour voir passer les députés de ses différentes villes ;

8° Le palais Pitti , dont chaque salon porte le nom d'une divinité de la fable. Son jardin est d'une grande beauté ;

9° Le Muséum , où se trouvent rassemblés tous les arts, tous les âges et tous les règnes ;

10° La Bibliothèque de Saint-Laurent , où l'on est parvenu à rassembler plus de quatre mille manuscrits précieux ;

11° Les églises du Saint-Esprit , de Santa-Maria-Novella , de Saint-Laurent , et des Annonciades. On voit dans cette dernière une lampe en or massif , à la possession de laquelle Florence semble attacher son salut ; elle a six pieds de circonférence , et pourtant les Français ne l'ont point emportée. O mes chers concitoyens ! dites-moi , je vous prie , comment cela s'est fait ;

12° La chapelle des Médicis , qui , bien que non terminée , n'est pas moins un chef-d'œuvre. C'est le lieu de sépulture des familles régnautes ;

13° Enfin, la superbe galerie sur laquelle tout le monde savant a les yeux fixés, et qui renferme dans son sein tout ce que le génie des hommes a produit de plus rare. Oh ! combien il me serait agréable de vous citer ce qui m'a charmé ; de vous parler de cette Niobé pleurant ses enfants que Diane extermine ! A propos de Niobé, trouvez bon, mon ami, que je vous cite une traduction nouvelle et très-élégante d'Anacréon, par M. Veissier-Descombes. Je viens de la recevoir à l'instant même de Paris. Le galant vieillard fait l'éloge de sa maîtresse :

Aux champs troyens la fille de Tantale ,
Roc immobile, a dominé les mers ;
Progné, fuyant une haine fatale ,
Hirondelle , fendit les airs.

Que ne suis-je un miroir fidèle !
Tes yeux se fixeraient sur moi ;
Ou ce voile, à mes vœux rebelle !
Je serais toujours avec toi.

Que ne suis-je cette onde pâtre
Qui t'ouvre ses flots amoureux !
Ou les parfums voluptueux
Répandus sur ta chevelure !

Que ne suis-je, près de ton sein,
Ta bandelette caressante !
De cette perle éblouissante
Que n'ai-je aussi l'heureux destin !

Si de ta brillante parure
Je ne puis relever l'éclat ;
Que ne suis-je au moins la chaussure
Qui presse ton pied délicat !

Je devrais vous parler encore de cette Vénus, dite de Médicis, où Praxitèle a mis (1) toute la création ; du bel hermaphrodite de marbre blanc, dans toutes les parties duquel se trouve un mélange, une ambiguïté de sexe, qui tout à la fois embarrasse, amuse et captive l'esprit ! Mais, mon ami, je n'en finirais pas, et ne touchant qu'imparfaitement les objets sublimes, je pourrais vous paraître fade et par conséquent ennuyeux.

J'ai passé ma soirée d'hier à la Pergola.

(1) Voltaire écrit au bas :

Où, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis :
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

C'est le plus vaste et le plus beau des théâtres de Florence. Ma femme, que la grande chaleur incommode beaucoup, ne jugea point à propos de m'y suivre; et, conduit par un jeune seigneur dont j'ai fait récemment connaissance, je me suis donné du célibat tout à mon aise.

Il y avait ce jour-là tant de monde au spectacle, que nous ne pûmes trouver à nous placer un peu commodément. Mon compagnon y remédia en me menant dans les coulisses. Grand dieu ! quel capharnaüm, et comme ce qu'on y voit détruit le charme !

Mais parlons sérieusement. Je n'ai vu nulle part de plus jolies femmes qu'à Florence : Sophie elle-même serait jalouse. Leurs modes ne sont point celles de Paris, quoiqu'elles tiennent des modes françaises à un degré très-prononcé.

Beaucoup de grands hommes sont nés dans cette ville, et je vais en citer quelques-uns :

1^o Améric Vespûce, savant navigateur, qui ne découvrit pas le Nouveau-Monde,

mais qui lui donna son nom. Mort en 1516 ;

2^o. Guichardini , qui fut tour à tour habile avocat , grand diplomate et grand écrivain. Mort en 1540 ;

3^o Machiavel , fameux politique dont les doctrines ont pris le nom de machiavélisme. Ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Soderini contre les Médicis , on le mit à la question , mais il n'avoua rien. Il fut encore l'objet de plusieurs soupçons du même genre ; mais tout cela n'empêcha point la république de Florence d'en faire son historiographe et son secrétaire. Mort en 1530 ;

4^o Alberti Aristotile, célèbre mécanicien, que quelques-uns font naître à Bologne. On lui attribue des choses surprenantes, telles que le transport d'un clocher tout entier, et sans déranger les cloches, à quinze ou vingt pas du lieu où on l'avait construit. Il mourut au milieu du seizième siècle ;

5^o Galilée , dont plusieurs écrivains pensent que Pise fut le berceau , entre autres M. Michaud, dans sa Biographie universelle. On connaît sa fameuse abjuration. M. Casimir

Delavigne , faisant allusion à son emprisonnement , a dit :

Galilée , expiant au fond d'une prison
L'irréparable tort d'avoir trop tôt raison.

Ce grand mathématicien sera un éternel exemple des attentats de l'ignorance contre le génie; il dut se soumettre à faire amende honorable pour avoir embrassé le seul vrai de tous les systèmes astronomiques. L'ignorance lui donna des adversaires jusqu'au sein de sa famille même : un de ses neveux livra plusieurs de ses écrits aux flammes , pour se faire absoudre par son confesseur. Mort en 1641;

6° Servandoni , célèbre architecte , qui travailla dans toute l'Europe , et à qui Paris doit l'admirable portail de Saint-Sulpice. Il avait , pour les décorations , les fêtes et les bâtimens , un génie plein d'élévation et de noblesse. Mort en 1766 ;

7° Lulli , célèbre musicien , qu'on peut dire Français , puisqu'il contribua puissamment à la gloire du siècle de Louis XIV. Il n'est

pourtant pas vrai qu'il ait, ainsi que l'a dit le grand satirique , réchauffé de sa musique les vers de Quinault. Les vers de l'auteur d'Armide et de Persée pouvaient aisément se passer d'un pareil secours ; et c'est ce qu'on voit surtout dans *Persée*, où Méduse s'exprime en ces termes

Pallas , la barbare Pallas ,
Fut jalouse de mes appas ,
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle ;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté,
Fera connaître, en dépit d'elle ,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle.
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux :
Tout se change en rocher à mon aspect terrible.
Les traits de Jupiter lancés du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde
Du soin de se venger se reposent sur moi.

Si je perds la douceur d'être l'amour du monde ,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

Lulli (ou Baptiste) était naturellement bouffon , et excellait dans la pantomime. Lorsque Molière voulait dissiper sa mélancolie ou amuser ses convives , il disait à Lulli : *Baptiste , fais-nous rire*. Dans sa dernière maladie , le chevalier de Lorraine étant venu le visiter , sa femme lui reprocha d'avoir abrégé les jours de son mari en l'attirant trop souvent dans ses orgies. « Tais-toi , ma femme , lui dit le malade ; c'est chez M. le chevalier que je me suis grisé la dernière fois : eh bien , si j'en réchappe , je veux que ce soit lui qui me grise le premier. »

8° Le Dante, qu'on peut regarder comme le premier poète qui ait paru dans l'Italie moderne ;

Le Dante , qui mêla dans sa vie et ses vers
Les beautés, les défauts, les succès, les revers (1);

(1) Son véritable nom était *Durante*. Un esprit vif et ardent le jeta dans l'amour, dans la poésie et dans les factions. Il embrassa le parti gibelin, ennemi des papes.

Qui monte , qui descend , inégal , mais sublime ,
Du noir abîme aux cieus , des cieus au noir abîme.
D'une affreuse beauté son style étincelant ,
Est, comme son enfer (1), profond, sombre, brûlant ;
Soit qu'aux portes du gouffre où règne la vengeance
Il écrive ces mots : *Icî plus d'espérance* ;
Soit que du noir cachot où rugit Ugolin ,
Au milieu de ses fils qui demandent du pain ,
Et dont un fen cruel dévore les entrailles ,
Il ferme sans retour les fatales murailles
Où l'affreux désespoir se renferme avec eux.
Ah ! de quels traits il peint ce père malheureux ,
Ses soupirs étouffés, son horrible constance ,
Cette douleur sans larmes et ce morne silence (2),

Nommé en 1300 l'un des huit prieurs de Florence , il déplut à l'un des partis qui déchiraient cette malheureuse cité ; alors commencèrent ses malheurs. Il fut chassé de sa patrie , qui le condamna , tout en l'exilant , à être brûlé vif , rasa sa maison et pillà ses terres. Il revint long-temps après mourir de misère à Ravenne ; le prince régnant de cette dernière ville lui fit de superbes funérailles et prononça lui-même son éloge funèbre.

(1) Allusion à sa terrible pièce de l'Enfer , du Purgatoire et du Paradis , que les Italiens appellent La Divine Comédie.

(2) Il y a dans ce vers une faute de quantité échappée à l'abbé Delille.

Tandis que l'un sur l'autre il voit tomber ses fils !
O murs , écroulez-vous à ces affreux récits !
Non , Oreste fuyant les déesses sévères ,
Ces scènes qui hâtaient l'enfantement des mères ,
N'effrayaient point autant l'oreille ni les yeux.

Un étranger qui dînait avec nous et qui était à Florence lors des dernières courses des chevaux libres , me parla de cette fête en homme qui y trouve un vif plaisir. Le Prato et le Bergo d'Ognissanti étaient, dit-il, remplis d'une foule immense , au milieu de laquelle marchaient , en sens contraire , deux files d'élégantes voitures. Les croisées étaient décorées d'étoffes brillantes et garnies de curieux , avides de voir cette célèbre lutte. Peu à peu le nombre des voitures diminua , et l'on prépara la course. Un bruit sourd , qui s'éleva du fond de l'arène , annonça que les chevaux allaient , en remontant vers le point de départ , être exposés d'abord à la curiosité publique. On fit en effet passer sous nos yeux trois de ces animaux , embellis de quelques ornements de plumes , et numérotés. Ils allaient au petit

pas, retenus par l'empressement de la foule, qui cherchait à les voir de près. Enfin, ils vont être lâchés. Alors se fait un grand silence, et déjà les coursiers ont pris leur essor.... Un nuage de poussière l'annonce, et ce nuage, dans lequel ils sont enveloppés presque tout entiers, les suit comme en roulant sur lui-même jusqu'au but où le vainqueur va recevoir le prix.

Ce vainqueur ne tarda point à paraître devant les dames. Il était conduit par son maître, entouré d'artisans à figures noires et précédé par une troupe d'enfants presque nus, qui portaient un grand drapeau jaune. L'animal, qui ne voulait rien perdre de son triomphe, couvert d'écume et frappant la terre, semblait prendre sa gloire au sérieux. Enfin la nuit couvrit le tableau, et la foule satisfaite s'écoula sans bruit.

Un autre étranger, qui me parut un peintre, et qui dînait également avec nous, parla de l'école de peinture de Florence. Elle fut fondée au douzième siècle par Giunta, de Pise, dont on voit encore un Christ dans

l'église Degli-Angeli. On remarque dans ce tableau , malgré la sécheresse du dessin , une étude fidèle du nu , une expression de douleur touchante , et des plis , dans les draperies , supérieurs aux ouvrages mercantiles de ces Grecs ignorants venus de Constantinople en Italie. Cimabué ne parut que quarante ans après, et pourtant c'est à lui, que se rattachent tous les souvenirs, parce qu'il éclipsa tellement son prédécesseur, qu'on le regarda long-temps comme unique au monde. Il consulta mieux la nature dans les imitations qu'il en fit, et s'attacha principalement à varier les poses de ses personnages. Ses têtes de vieillards n'ont point été surpassées; fières comme le siècle où il les peignit , elles respirent un caractère qui tient moins de l'homme que du demi-dieu. Ce génie ne fut pas seulement grand peintre , il fut encore grand architecte, ainsi que plusieurs de ceux qui le suivirent (1). Il devint aussi, à force d'étude, littérateur habile. Charles d'Anjou,

(1) Léonard de Vinci, Michel-Ange , etc.

frère de saint Louis , le visita dans son atelier , et lui prodigua les éloges les plus flatteurs... On ne trouve point dans ses ouvrages cette entente harmonieuse de la lumière et de l'ombre , qui constitue le clair-obscur.... Il n'avait aucune idée de la perspective linéaire et aérienne ; mais ces défauts , qui appartiennent à l'enfance de l'art , sont rachetés par des beautés du premier ordre. Un grand style , un dessin sévère , naïf et vrai , des expressions naturelles et pour ainsi dire calquées sur le modèle vivant , des groupes nobles et des draperies bien jetées : voilà ce qui constitue le mérite de ce grand peintre. Rien ne rappelle mieux les célèbres peintures de l'antiquité que celles de Cimabué. On pourrait donc considérer son talent comme le chaînon qui lie la peinture antique avec la moderne..... Cimabué eut une autre gloire : ce fut de découvrir un grand homme dans un jeune pâtre , occupé à garder son troupeau. Giotto di Bondini , secrètement tourmenté du démon des arts , dessinait sur l'argile molle , avec son bâton , ses bœufs ,

ses chiens , ses brebis , quand Cimabué l'aperçut , l'interrogea et le prit pour élève. Giotto surpassa son maître , et c'est ce que le Dante nous eût appris (1), si l'histoire de l'art eût gardé le silence. On vit d'abord, dans sa manière , ce qu'on reprochait à Cimabué, c'est-à-dire un dessin raide, un coloris sec , une ordonnance sans symétrie; mais il ne tarda point à en épurer son pinceau , et dès-lors on remarqua dans tous ses ouvrages de la grace et de l'intelligence, des lignes et des contours plus purs et mieux arrondis , un coloris plus vrai , plus vif et plus moelleux ; ce qui fit dire à M. le comte Orloff que l'Italie eut , de ce moment-là, des monuments dignes des siècles antiques.

Giotto fit de nombreux élèves. Ceux-ci débarrassèrent l'art des langes du berceau , et, par l'application qu'ils firent de la géo-

(1) Credea Cimabue nella pittura
Tener lo campo, ed ora ha
Giotto il grido;
Si che la fama di colui oscura.

(INFANNO.)

métrie à la peinture , fixèrent la science de la perspective , sans laquelle on n'avait encore rien de certain.

Giotto fut le contemporain et l'ami du Dante : *Coætaneo, ed amico suo grandissimo*. Si, oubliant la différence des temps , on compare ses ouvrages à ceux de Raphaël , du Corrège , du Poussin , on y remarquerait des défauts très-graves ; si on fait attention à l'époque où il a vécu , tout paraît prodigieux dans ses progrès.....

Masaccio vint après eux , et , puisant des inspirations dans les ouvrages de Ghiberthi et de Donatelli , parvint à toutes les hauteurs du talent sans avoir imité personne. Son coloris est vrai , varié , tendre , harmonieux ; et le relief de ses personnages est de la plus étonnante illusion. Son premier maître fut *Masolino da Panicale*. Selon Vasari , il fut le premier qui sut donner la vie et le mouvement à ses figures , et aucun autre maître n'approcha autant que lui de la perfection des modernes.

Alors régnait au Vatican un homme avide

de gloire et de renommée. Sixte IV, livré de bonne heure à toute les études théologiques, ne connaissait les arts que très-superficiellement , mais un esprit juste et droit lui disait, jusque dans son sommeil , qu'eux seuls font vivre dans l'avenir. Il appela autour de lui tous les artistes de la Toscane, et tous y coururent en foule , pour peindre la chapelle de Sixte. C'est de ce concours inattendu que date l'illustration de l'école florentine. Léonard de Vinci ouvrit cette seconde époque (1). Tout est beau , grandiose

(1) Aux beautés du corps il joignait celles de l'âme ; à la rectitude de l'esprit, la plus belle des imaginations ; de sorte qu'il n'était pas moins appelé à briller dans toutes les sciences que dans tous les arts : les mathématiques , la musique , la poésie , sa fermeté morale et la force de sa tête , la peinture et la sculpture même , tout prouve l'universalité de son génie. Ajoutez qu'il possédait une grace séduisante dans ses traits , ses gestes et sa voix ; que pareil à l'un de ces enchanteurs dont la féerie rappelle les prodiges , il ne plaisait pas moins aux étrangers qu'à ses concitoyens , aux peuples qu'aux souverains , ce qui est démontré par la bienveillance et l'amitié que lui voua entre autres François Ier.

(M. le comte ORLOFF.)

dans ses accessoires , ses figures , ses personnages. Les champs, les palais, les cabanes, tout sert d'ornement à ses tableaux; mais ce qu'il y a de plus admirable, ce sont les airs de tête de ses figures, de la bouche desquelles s'échappe un sourire qui semble être celui du printemps lorsqu'il rajeunit la nature : heureux si l'on remarquait moins de timidité dans les traits terminants, et dans le style, une correction plus soutenue et plus prononcée !

Léonard de Vinci fit de très-bons élèves, mais tous disparaissent devant Michel-Ange, qui se présenta comme un météore. Effrayé, pour sa renommée (1), des progrès de son jeune rival, il lui persuada d'embrasser la sculpture au lieu de la peinture, et c'est à cette supercherie que l'Italie doit le plus grand de ses statuaires.

(1) Cette anecdote sur la jalousie de Léonard pourrait être démentie. Dans la vie de Michel-Ange on n'en fait pas mention; ou bien le judicieux Quatremère de Quincy aurait-il omis cette particularité...?

Les premiers maîtres de Michel-Ange Buonaroti furent Dominique et David Ghirlandai... Laurent de Médicis encouragea son génie naissant..... Michel-Ange, lors du sac de Rome et de l'expulsion des Médicis à Florence, fut aussi ingénieur. On cite comme dignes de remarque les moyens qu'il employa pour préserver les clochers de San-Miniato de l'artillerie ennemie. Honoré tour-à-tour des faveurs de Jules II, de Paul III, de Jules III, de Pie V, ce grand homme avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'il mourut en 1564. Florence, qui avait toujours envié sa possession à Rome pendant sa vie, réclama sa dépouille mortelle, comme un patrimoine qui lui était dû. Benoît Varchi, poète célèbre de ce temps, fut chargé de son oraison funèbre. Les vers de Michel-Ange, pleins de nobles sentiments, mais d'un coloris négligé, font plus d'honneur à son caractère qu'à son talent, et attestent qu'il ne chercha qu'un délassement dans la culture des lettres. On s'étonne que cet admirateur passionné du Dante ait pris Pétrarque pour modèle

Robuste et mâle dans son dessin, il est vigoureux, quoiqu'un peu sec, dans son coloris; il est admirable dans les attitudes de ses personnages, et plein de vivacité et de fierté dans sa touche; et s'il lui arrive parfois d'être dur, il est du moins toujours surprenant. Il ne meut pas son crayon ou son pinceau, bien qu'il ne fasse que jouer avec l'un ou avec l'autre, sans produire des effets inconnus dans l'histoire des arts. Cependant la peinture n'était devenue qu'un accessoire de son talent. Il fallut, pour obtenir de lui qu'il s'y livrât tout entier, que le pape Clément VII, suivi de douze cardinaux, vint en personne dans son atelier l'arracher à la sculpture. Alors il peignit la chapelle Sixtine, que l'on regarde avec raison comme un des prodiges de l'Italie.

Il parut encore après lui plusieurs autres peintres d'un rare talent; mais le Rosso l'emporta sur tous par ce génie créateur qui seul constitue le grand artiste. Ce fut le Rosso, en quelque sorte, qui ferma cette marche immortelle. Cet artiste est plus connu en

France sous le nom de *Maître Roux*. Poésie, musique, architecture, tous les arts furent de son domaine. Son génie, et l'étude particulière qu'il fit de Michel-Ange et du Parmesan, lui suffirent. On pourrait lui reprocher dans quelques-uns de ses tableaux une originalité poussée jusqu'à la bizarrerie. François I^{er} l'honora de ses bienfaits. Jaloux de Primatice, il s'empoisonna, par suite des remords qu'il éprouva d'avoir faussement accusé d'un vol un de ses amis. Le Musée du Louvre possède plusieurs de ses ouvrages.... Adieu, mon cher Frédéric.

P. S. Il faut, mon bon ami, que nous soyons tous à Rome dans quinze jours. C'est un plan concerté entre Jules et moi (1), et pour lequel je me flatte d'avoir votre assentiment. Ainsi, je me dirige sur Rome en quittant Florence.

(1) Ceci donnerait à penser qu'il s'est égaré une ou plusieurs lettres, puisqu'il n'est question de ce projet dans aucune de celles qui nous sont restées.

(*Note de l'Éditeur.*)

 LETTRE XXXVI.

 JULES A FRÉDÉRIC.

Arezzo. — L'Arétin. — Cortone. — Ile d'Elbe. —
Napoléon. — Lucques.

En partant de Sienne, je mourais d'impatience d'aborder de suite à l'île d'Elbe, cette île célèbre dont fait mention Virgile (1), et devenue de nos jours la souveraineté d'un illustre conquérant; mais il m'a fallu d'abord traverser Arezzo, patrie du trop fameux *Arétin*, lequel offre du reste un trait de ressemblance avec l'ex-empereur, puisqu'il fut surnommé comme lui *le Fléau des*

(1) Ast Ilva trecentos
'Dives inexhaustis Chalybum generosa metallis'

rois. Si je voulais même poursuivre ce parallèle, j'ajouterais que la virulence du satirique ne fit pas moins de ravage parmi les têtes couronnées que le glaive du héros, et que tous deux eurent des flatteurs et des admirateurs outrés. Mais le nom du Toscan est depuis long-temps synonyme de l'effronterie et du scandale, tandis que celui du guerrier corse doit rappeler éternellement à la postérité le plus grand des hommes luttant avec courage contre la plus grande des infortunes. On sait que l'Arétin était entaché d'un certain vice que Chapelle reproche si plaisamment au sieur d'Assoucy dans son immortel voyage; les femmes surtout ne sauraient pardonner un tel défaut: voilà pourquoi ma bonne Sophie, qui est femme sur ce point, me propose de quitter maître *Pierre*. J'obéirai à mon aimable compagne après quelques réflexions philosophiques sur ce poète obscène. Il était dévot, ce qui se concilie parfaitement avec ses goûts infâmes..... Mais croirait-on, si l'histoire ne l'attestait, qu'enthousiaste passionné

de l'Arétin, le pape Jules III appliqua plus d'une fois ses lèvres sur ce front souillé d'opprobre !.... Quant au chapeau de cardinal, auquel il eut l'effronterie de prétendre, pourquoi ne l'aurait-il pas obtenu à l'exemple de plusieurs prélats deshonorés ? Je veux encore vous citer, cher ami, une polissonnerie bouffonne, et bien digne de l'Arétin. Un tableau édifiant qui ornait la place publique de Pérouse, représentait la Madeleine aux pieds du Christ, tendant les bras, dans l'attitude de la douleur. Pierre alla pendant la nuit y peindre un luth, qu'il mit entre les mains de la sainte. On devine quel changement résulta dans l'expression de cette pieuse peinture (1).

(1) Impatient de voir l'île d'Elbe, Jules oublie plusieurs particularités intéressantes sur Arezzo. Il ne dit rien des différents tableaux qui ornent la principale église de cette charmante petite ville. Ne devait il pas ajouter encore qu'elle s'embellit chaque jour, et au détriment de Sienne, depuis que, par une prédilection bien flatteuse pour ses habitants, M. de Fossombrone, premier ministre de Toscane,

Je puis parler en passant de Cortone, ville qui serait plus ancienne que Troie elle-même, s'il est vrai que la fondation en soit due au roi des Toscans Corestas. C'est la patrie du Bérétin, un des plus grands peintres de l'Italie, et communément appelé *Pierre de Cortone*. Cet artiste, né en 1595 ou 1596, mourut en 1649. Il met une grace singulière dans ses airs de tête, du brillant et de la fraîcheur dans son coloris; mais son dessin est peu correct, et ses draperies pèchent par l'absence de toute régularité. Ce qui contribua le plus, dans le dernier siècle, à la gloire de Cortone, c'est l'*Académie des Antiquités étrusques*, fondée en 1726. Entre le lac de Trasymène et le pied des hautes montagnes du Florentin, vers l'endroit

y a fait l'acquisition des plus beaux domaines ?.... Cet exemple a trouvé des imitateurs dans le prince de Lucques lui-même, lequel y possède aujourd'hui un grand nombre de propriétés. Sans compter l'Arétin et d'autres savants illustres, Arezzo peut se glorifier d'avoir donné naissance au célèbre inventeur de la gamme.

(Note de l'Éditeur.)

où est située Cortone, il y a, dans un fond, une grande vallée très-étroite où l'on croit que Flaminius fut défait par Annibal. Une partie de cette vallée porte le nom d'*Ossaia*, des ossements qu'on y a découverts, et que l'on prétend être ceux des guerriers qui succombèrent dans cette mémorable bataille. Non loin est le *Sanguinetti*, petit ruisseau desséché de nos jours, mais dont il est facile de deviner l'origine du nom. J'eus le bonheur de traverser ce fameux lac de Trasymène avec notre célèbre Casimir Delavigne. Il eut même la bonté de me lire sa nouvelle Messénienne sur le général Foy. J'admirai les vers suivants :

« Et toi qu'on veut flétrir, jeunesse ardente et pure,
De guerriers, d'orateurs, toi, généreux essaim,
 Qui sens fermenter dans ton sein
Les germes dévorants de ta gloire future;
Penché sur le cercueil que tes bras ont porté,
De ta reconnaissance offre l'exemple au monde:
Honoré la vertu, c'est la rendre féconde,
 Et la vertu produit la liberté.
Prépare son triomphe en lui restant fidèle;
Des préjugés vicillis les autels sont usés :

c'est que la fertilité de son terroir lui a donné mille maîtres au lieu d'un seul. Les Elbois pourraient appliquer aux différents peuples qui les assujettirent dès le XIII^e siècle, ces vers de Mithridate :

Du bien des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés;
Ils y courent en foule, et jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre....

Tour-à-tour soumise aux Pisans, aux Génois, aux Lucquois, vendue en 1399 par les comtes d'Appiani à Jean Galéas Visconti, l'île d'Elbe passa en 1548 sous la domination de Charles-Quint. Plus tard, elle devait avoir pour chef un autre conquérant non moins illustre, qui ne rêva point la monarchie universelle, mais aurait pu la réaliser sans la trahison des hommes et des éléments ligués tous ensemble contre sa gloire. Les ducs de Sora, d'une famille napolitaine, possédèrent aussi l'île d'Elbe. Le traité de Florence, du 7 germinal an IX, en fit une possession de la république française. Elle est aujourd'hui sous la dépendance

du grand duc de Toscane. Mais Napoléon Bonaparte est sans contredit celui de tous les souverains dont les Elbois doivent conserver le plus long souvenir. Faut-il s'en étonner ? il n'y marqua son passage que par des bienfaits ; jamais on n'y vit affluer plus de richesses que durant le séjour du héros sur ses rivages : de simples artisans, les bateliers eux-mêmes ne possédaient plus que de l'or. A notre arrivée, nous descendîmes chez M. Sisco, ancien banquier de la famille Bonaparte, à laquelle il rendit tous les services d'un cœur généreux. La société n'était pas moins nombreuse que choisie ; on y remarquait sur-tout M.***, français plein de bienveillance et d'affabilité pour ses compatriotes et tous les étrangers en général. Cet homme aimable, après avoir traversé toutes les révolutions et survécu à tous les gouvernements, conserve encore sa place de directeur des mines. C'est le *Ruty* de l'île d'Elbe ; il est indispensable. J'étais curieux d'apprendre de ces honorables personnages quelques particularités sur Napo-

l'éon. « Tout vous parle encore de son séjour parmi nous, s'écria M. Sisco, les larmes aux yeux. En vain le gouvernement de la Toscane redouble d'efforts pour effacer jusqu'aux derniers vestiges de la mémoire d'un grand homme : les prodiges qu'il opéra pendant sa courte résidence au milieu de ce bon peuple, ces arbres qu'il fit transporter de diverses provinces, pour enrichir notre sol, ce théâtre qu'il éleva, ce magnifique chemin qu'il perça jusqu'à Porto-Longone, son délicieux ermitage dont la vue se prolongeait au loin sur les mers, ses courses fréquentes à pied et que signalaient toujours quelques bonnes actions; voilà de ces souvenirs qui ne meurent pas et qui resteront gravés en traits ineffaçables dans tous les cœurs. Croyez, Monsieur (continuait le bon banquier avec chaleur), croyez que nous avons aussi notre Bonaparte des chaumières!

Cet exilé, plus grand que son humble fortune,
Dédaignait avec nous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart.

Au milieu des sujets soumis à sa puissance
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense :
Par notre seul amour il se croyait gardé.

Il s'étendit longuement sur tous les détails du séjour de cet homme extraordinaire à l'île d'Elbe. Je ne pouvais me lasser de l'écouter, et sa conversation fit sur moi une telle impression, que je ne sortis point de la soirée. Et que m'importaient, après tout ce que je venais d'entendre, les autres particularités du pays ?... Cependant Porto-Ferraio mérite bien quelque attention. Cette capitale de l'île d'Elbe est située sur une longue pointe de terre très-haute et très-escarpée. Son premier nom était Cosmopoli, de Cosme, son fondateur ; c'est une des meilleures forteresses de l'Italie. Napoléon ne pouvait se lasser d'admirer le Falcone ; il soutenait même que cette citadelle suffisait pour la défense de la place : je tiens cette anecdote de plusieurs officiers d'artillerie qui se trouvaient alors sur les lieux. Malgré les diverses vicissitudes qu'éprouvèrent les Elbois, leur caractère est resté constamment affa-

ble, humain et hospitalier.... Le cœur gros et l'imagination encore affligée des plus douloureux souvenirs, je fis en bateau et dans l'espace de deux heures le trajet de l'île d'Elbe à Piombino. Il y règne un air dangereux. La santé de ma chère Sophie me paraissant compromise, je me rendis de suite à Lucques. Cette ancienne ville étrusque devint successivement colonie romaine, esclave des Goths et des Lombards, puis république, sans se soustraire toutefois à l'obéissance des empereurs. Soumise ensuite à Sestruccio, à Louis de Bavière, à Charles IV, elle eut le bonheur, en 1569, d'acheter son indépendance cent mille florins d'or. Les Lucquois se souviennent encore de l'entrée dans leur ville du maréchal Serrurier, le 7 nivôse an VII. Depuis, elle subit alternativement avec le reste de l'Italie le joug de la France et de l'Autriche, durant la terrible lutte qui s'engagea entre ces deux puissances. On serait presque tenté de pardonner aux Lucquois les erreurs qui leur méritèrent à différentes époques l'indi-

gnation du peuple français, quand on songe que cette principauté, aujourd'hui libre et indépendante, du moins quant aux formes, doit devenir simple département de la Toscane, après la mort de l'archiduchesse Marie-Louise!..... Un an s'est à peine écoulé depuis que les Lucquois ont perdu un de leurs plus aimables compatriotes, le marquis de Lucchesini, auteur de Mémoires très-piquants. Ce seigneur se trouvant un jour à la cour de Prusse : « M. le marquis, lui dit le roi Guillaume, *l'Italie nourrit-elle encore de ces petits princes qui remplissent auprès des grands états le métier d'espions diplomates?* — *Il y en aura toujours, Sire,* répondit M. de Lucchesini, *tant qu'il existera des monarques assez vils pour les payer.* » Il y a du romain dans cette réponse : elle prouve qu'on ne pourrait appliquer à tous les Italiens sans exception le fameux mot du président Dupaty. « L'Italie, s'est écrié dans une de ses lettres le magistrat philosophe, l'Italie, et Rome sur-tout, ressemble à ces mendiants déhontés qui étalent com-

plaisamment leurs plaies pour exciter la pitié du passant » Lucques n'est qu'une modeste principauté; cependant rien de plus majestueux que la résidence du souverain. On y possède un bon opéra, mais il n'a pas lieu toute l'année. C'est en grande partie de Lucques et du canton de Glaris que nous viennent tous ces marchands de petites statues de plâtre qui assiègent notre grande ville à certaine époque de l'année. Ces industriels vendeurs s'enfoncent même jusque dans la Russie; mais l'amour du sol natal les ramène toujours, lorsqu'ils ont tiré quelque gain de leur honnête négoce. Les bains de Lucques jouissent d'une grande faveur: situés au fond d'une vallée délicieuse, ils deviennent le rendez-vous de tous les étrangers de distinction, pendant les grandes chaleurs de Florence. C'est la résidence habituelle du comte Demidoff, de ce riche seigneur russe, qui fait le plus noble usage de son immense fortune; il y a fondé un hôpital. Les Lucquoises me parurent généralement belles. Plusieurs cultivateurs m'as-

surèrent qu'ils récoltent d'excellentes huiles, pour le moins égales à celles d'Aix ; je pense qu'il y a dans leur fait quelque peu d'amour-propre national. On peut ajouter d'ailleurs, à la louange des habitants, que par la multiplicité de leurs travaux agricoles, ils ont su rendre la végétation très-active. Le laborieux Lucquois ne perd pas un pouce de terrain ; l'espace seul lui manque. Adieu, mon cher Frédéric.

LETTRE XXXVII.

FRÉDÉRIC A ALPHONSE.

Les Abruzzes.—Aquila.—Le lac Célano.—Sulmona,
— Gaëte. — Ovide. — Saint Thomas d'Aquin.—
Marius.—Cicéron.—Le connétable de Bourbon.

Me voici dans les Abruzzes, où les fugitifs Napolitains donnèrent le plus éclatant démenti aux prédictions du magnanime Foy. Comment l'orateur guerrier pouvait-il ne pas croire à l'énergie d'un peuple qui combattait pour son indépendance !... « *Ils n'en sortiront pas !* » Tel était le cri de conviction qui partait du cœur d'un héros citoyen!.

Mais il ne fut point entendu au-delà des Abruzzes. Ce n'était plus même, hélas !

Cette triste Italie, encor toute fumante
Des feux que rallumait sa liberté mourante.

O doux nom de liberté ! mot vide de sens, devenu imaginaire, et qui ne subsiste plus que sur les portes des villes depuis que les baïonnettes autrichiennes y ont mis bon ordre !...

L'Apennin traverse l'Abruzze ultérieure, qui est fertile en blé, fruits, safran et gi-bier de toute espèce. Nous rencontrâmes sur notre route des loups et des ours qui marchaient par troupes nombreuses ; telles sont les bêtes féroces qui peuplent les bois de l'Abruzze : elles fuyaient à notre approche. Puissé-je en dire autant de celles qui habitent les villes ! Bien loin de là, nous eûmes à essuyer, en pénétrant dans les terres, d'étranges propositions de la part d'une certaine classe d'hommes que couvre d'une impunité scandaleuse la protection toute puissante des évêques. Il paraît que l'amant

couronné d'Antinoüs à légué ses goûts aux malheureux habitants de ces contrées. Je ne laissai pas de saluer en passant Atri, cèt ancien berceau d'Adrien; on pardonne bien des fautes au prince dont la sagesse choisit des successeurs tels qu'Antonin et Marc-Aurèle.

La ville d'Aquila s'est accrue des ruines d'Amiternum et de Forconium. De fréquents tremblements de terre ont détruit ses fortifications; dans le dernier, qui eut lieu en 1703, on retrouva en entier, au milieu des débris du monastère des Célestins, le corps du pape Célestin V, fondateur de l'ordre. Ce pontife eut des vertus, mais son ignorance des affaires le précipita dans de fausses démarches. Il accordait des grâces à trois ou quatre personnes à la fois, et donnait des bénéfices avant même qu'ils fussent vacants... Mais en voilà certes bien assez sur ce pape, un des meilleurs dont l'histoire ait consacré le nom, et qui pourtant ne fut pas sans faiblesses. Son premier nom était Pierre de Moron : il avait établi le chef-lieu

de son ordre près d'Aquila, sur une hauteur très-escarpée, appelé le *Mont de Majelle*. Je découvre la superbe nappe d'eau du lac Fucin (aujourd'hui Celano); elle est environnée de montagnes fort élevées, dont les flancs sont couverts de belles forêts. A propos de ce lac célèbre, je veux vous citer, mon cher Alphonse, encore un exemple de l'indifférence coupable des despotes pour la vie de leurs semblables. Le stupide époux de Messaline, ayant fait creuser un canal pour conduire les eaux du lac dans le fleuve Liris, employa pendant onze années consécutives trente mille hommes aux travaux nécessaires; tout étant prêt pour l'écoulement, on célébra sur le lac une magnifique représentation d'un combat naval. Des criminels condamnés à mort s'embarquent sur deux flottes ennemies, et se battent avec le dernier acharnement pour servir de doux passe-temps à l'imbécille empereur et à son indigne cour. Ces victimes ne pouvaient-elles pas préférer en marchant au supplice le mot si touchant : « *Cæsar, morituri te sa-*

lutamus? » Je te parle en latin, cher Alphonse, de peur que la trop sensible Laure ne s'afflige de tant d'infortunes commandées par la plus basse adulation. Mais à la fin de ce barbare spectacle, lorsqu'il fut procédé à l'ouverture du canal, la violence des eaux faillit enlever et engloutir le maître du monde..... Plus on réfléchit sur tous ces jeux cruels du despotisme, plus on serait tenté de s'écrier avec le philanthrope abbé Grégoire, que *l'histoire des rois est le long martyrologe des peuples!*.... Salut ô Alba, ville vengeresse de l'humanité outragée ! prison inaccessible des monarques déchus. Je crois encore entendre dans ton étroite enceinte les derniers soupirs de Syphax et de Persée. Quand l'ambition des Romains n'eût servi qu'à châtier tant de méprisables souverains, l'univers leur devrait encore des actions de grâces. Près d'Alba, Lucius Vitellius, frère de l'empereur Glouton, possédait une terre célèbre par la diversité des arbres fruitiers dont il avait apporté les plants du fond de la Syrie. Ainsi, tandis que l'insatia-

ble gourmandise de l'un mettait à contribution la terre et les mers, les jardins de l'autre devenaient la pépinière d'une grande partie de ceux qui produisent ces fruits à noyau, si communs de nos jours en Europe. La petite ville de Pescara avait autrefois le titre de marquisat; elle nous rappelle involontairement cette illustre maison d'Avalos dont les guerriers portèrent plus d'un coup mortel à la France. Honneur au généreux marquis de Pescaire, qui respecta dans Bayard mourant le grand citoyen! Sur la place d'Ortona on me fit remarquer le palais de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint et duchesse de Parme. Arrêtons-nous un moment à Sulmone, non pour admirer son évêché, sa cathédrale, ses paroisses, ses couvents d'hommes et de filles, mais pour payer notre légitime tribut d'hommages à l'immortel et malheureux Ovide. Comme le Tasse, le poète de Sulmone ne trouva de soulagement à sa peine que dans cet art des vers auquel il devait déjà sa gloire et ses infortunes; il eut sa Julie, comme

le chancre de Renaud son Eléonore : tous deux furent victimes de leur amour et des préjugés de l'orgueil et de la naissance. Torquato expirant entrevoit le capitolé , Ovide le salue pour la dernière fois avant de partir pour l'exil. Le vaisseau qui le portait flotta long-temps sur l'Adriatique, et les vents semblaient se refuser à seconder le courroux de César. L'auteur des Métamorphoses a tracé le tableau touchant de son départ. Sa maison retentissait de cris et de gémissements. Les cheveux épars, dans l'attitude des suppliants, sa femme était prosternée devant ses dieux domestiques et baisait les foyers éteints.... Il ne fut condamné ni par un arrêt du sénat, ni par la sentence d'aucun tribunal, mais par un édit de l'empereur lui-même. La plupart de ses pusillanimes amis changèrent avec sa fortune, et il ne les accusa qu'avec modération ; il eût craint d'imprimer une flétrissure éternelle sur des noms qui lui furent trop chers... *Qu'avait-il vu ? qu'avait-il vu ?....* Ce cri accusateur d'Auguste retentira long-temps

dans la postérité, sans que l'on puisse expliquer le problème de sa disgrâce, malgré les inductions ingénieuses de Bayle et de Voltaire.

On devrait dire à chaque voyageur qui parcourt l'Italie : *« Arrête, passant, tu foules aux pieds un grand homme ! »* Sulmone vient de nous attendrir sur le sort d'Ovide ; Arpino réveillera dans notre souvenir les noms de deux immortels *parvenus* de l'ancienne Rome. D'abord c'est Marius, ce Marius moins grand (s'écriait Mirabeau) pour avoir exterminé les Cimbres et les Teutons que pour avoir abattu la noblesse. Vient ensuite Cicéron qui tonnait en Jupiter indigné contre les Verrès et les Catilina. O honte ineffaçable ! un couvent de Dominicains est situé sur l'emplacement de la maison où naquit l'illustre orateur !....

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Le tombeau de Caton et la cendre d'Émile.

La petite ville d'Aquino offre une diversion agréable. Elle donna naissance en 1227

au fameux saint Thomas d'Aquin, surnommé *l'ange de l'école*, le *docteur angélique*, *l'aigle des théologiens* !!!... Mais ce que j'admire en lui, ce n'est point le puits de science, l'abîme d'érudition, le Descartes de la théologie, l'ami de Louis IX, mais bien l'heureux triomphateur de toutes les tentations charnelles. Ses parents, qui ne voulaient point en faire un docteur de l'église, l'enferment et introduisent dans sa chambre une jeune fille pleine d'attraits pour le contraindre de renoncer à sa vocation. Saint Thomas s'arme d'un tison ardent, poursuit le démon tentateur et se sauve par la fenêtre : un homme si rare méritait bien d'être canonisé. Auriez-vous eu, cher Alphonse, le même stoïcisme ?.... nous en doutons, puisqu'une larme de Laure vous met tout en émoi. Par ma foi, mon ami,

Rendons grâce au ciel de n'être pas d'Aquin,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Nos belles voyageuses pensent, je crois,
comme nous. Je parcours les délicieuses pro-

menades de Fondi, situées sur la voie Appienne; c'est un autre jardin des Hespérides. L'oranger et le citronnier embaument l'air au loin. Pourquoi faut-il qu'à ces rians parfums vienne se mêler l'arbre des tombeaux, l'inodore et triste cyprès ?... Ce contraste me rappelle Poussin, ce peintre des philosophes, et son tableau si touchant « *Et moi aussi je fus pasteur dans l'Arcadie !* » J'approche, et d'autres souvenirs de deuil assiègent de nouveau mon imagination. Entre Mola et Gaëte s'élevait autrefois la maison du grand orateur, Formies. Je vois encore les poignards du parricide Lénas et des satellites d'Antoine. En vain ses esclaves se préparent au combat; Cicéron, qui n'a plus qu'à mourir, leur défend toute résistance, et tend sa tête à l'exécrable Popilius, chef des meurtriers, autrefois sauvé par son éloquence. Sans doute il souffrit la mort avec plus de courage qu'il n'avait supporté le malheur; et il était assez comblé de gloire pour n'avoir plus rien à faire, ni à regretter dans la vie.... Mais pourquoi ces

irrésolutions avant la dernière catastrophe ? Plutarque assure qu'il eut la pensée de revenir à Rome, et de se tuer dans le palais d'Octave. Ce trépas était selon moi plus digne de Cicéron ; il dévouait aux dieux infernaux la tête du perfide et ingrat triumvir. De pusillanimes esclaves qui le pressaient de s'embarquer, devaient - ils ébranler sa constance ?.....

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui sait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du sort
Tant qu'il lui reste un bras pour se donner la mort ?

Voilà certes de beaux vers , échappés au génie mâle et fier de Crébillon ; mais il ne faut pas prendre une telle maxime à la lettre.

A Gaëte, ancien duché de l'ex-ministre des finances, M. Gaudin, on conserva longtemps le corps du connétable de Bourbon, tué au siège de Rome, l'an 1528. Ce corps était debout, dans une sorte d'armoire de verre. On l'avait vêtu de velours vert, avec des galons d'or ; il avait l'épée au côté, était

botté et éperonné. On lisait sur l'armoire ou la niche l'inscription suivante :

Francia me dio la lechê
Spagna fuerza esventura ;
Roma me dio la mutree ,
Y Gaeta la sepultura.

Bien que je condamne généralement les excommunications, je pense que le rebelle avait plus que mérité les foudres de Rome. L'exemple du connétable a trouvé dans ces derniers temps des imitateurs. Quoi qu'il en soit, Bourbon ne recueillit que honte et mépris chez les étrangers : le marquis de Villano voulut brûler sa maison plutôt que de l'y recevoir, et Pasquin lui-même s'égaya sur sa félonie. Cette fameuse défection, que rien ne saurait justifier, ne restera pas moins une leçon sévère pour les rois. Les petites intrigues de madame Louise entraînèrent la perte d'un fidèle sujet, la bataille de Pavie, la captivité de François I^{er}, et presque le démembrement de la France. Depuis que don Carlos a fait rendre au connétable les

honneurs de la sépulture, son corps embaumé est devenu un objet de curiosité pour les voyageurs ; mais comme son nom reste à jamais flétri, je suis peu jaloux de le visiter. Les restes du parjure Bourbon ne peuvent servir de reliques qu'à certains généraux de ce dernier siècle. La cathédrale de Gaëte est remarquable par la hauteur et le travail du clocher. J'y remarquai deux tableaux de prix, dont l'un de Paul Véronèse ; je désirai surtout contempler l'étendard que Pie V donna au célèbre don Juan d'Autriche, généralissime de l'armée chrétienne contre les Turcs. La belle histoire que vient de publier M. Dumesnil, cet hommage si digne du vainqueur de Lépante, ajoute encore plus de vénération à ce signe révéral. C'est le privilège des grands écrivains, de perpétuer la mémoire des héros. La plus célèbre église de Gaëte est la Trinita. Écoutez un nouveau miracle ; l'Italie en sera toujours la terre classique. Près de la Trinita se trouve un rocher, lequel, le jour de la mort du Christ se fendit, en trois parties, en l'hon-

neur de la Sainte-Trinité. Un gros bloc, tombé dans la principale fente, sert de base à une chapelle fort petite, mais fort élevée. Tous les vaisseaux qui passent saluent pieusement le crucifix, de leur canon. De toutes les contrées de l'univers accourent à la bienheureuse chapelle de nombreux pèlerins.... Et n'allez pas vous aviser de dire, sur les lieux, sous peine d'excommunication, que la fente où est située la chapelle a été faite par une rupture violente, arrivée probablement dans le moyen âge!... une telle opinion compromettrait votre sûreté. Le port de Gaëte est d'ailleurs commode; il fut réparé par Antonin-le-Pieux; les bords du golfe où il se trouve sont délicieux, et étaient autrefois couverts de belles maisons de plaisance. On aperçoit encore dans les rues les ruines d'anciennes constructions. Adieu, mon cher Alphonse; il est bien permis de se reposer un moment, sur-tout après avoir vu le miracle du rocher de la *Santa-Trinita*.

LETTRE XXXVIII.

JULES A FRÉDÉRIC.

L'île de Corse.

Il y a de la témérité à moi, mon cher ami, d'oser parler de la Corse après l'immortel auteur des *Siècles* de Louis XIV et de Louis XV; vous me pardonnerez cependant quelques considérations nouvelles sur cette île fameuse, qui fut la patrie des San Pietro, des Paoli et de Napoléon Bonaparte.

Bornée au nord par le golfe de Gênes, à l'est par la mer de Toscane, et voisine de la Sardaigne vers le sud, cette île de la Méditerranée est baignée à l'ouest par la mer de Provence. Les plaines les plus considérables,

ou plutôt les seules de la Corse ; s'étendent depuis Bastia jusqu'à Porto-Vecchio sur sa côte orientale ; c'est la plus riante , la plus fertile contrée de l'île ; les Romains y avaient fixé leur séjour habituel. On ne saurait expliquer pourquoi les anciens comptaient jusqu'à trente-trois villes en Corse ; leurs ruines même ont disparu ; celles d'aujourd'hui ont pour la plupart une origine peu reculée. Les Romains regardaient la Corse comme une terre d'exil ; Claude y relégua Sénèque , lequel dans son dépit composa deux épigrammes contre sa nouvelle résidence : il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que le philosophe mécontent a dit de ses hôtes : il eût été plus digne d'un sage tel que lui de chercher à les civiliser : ce fut là qu'il écrivit sa *Consolation*, « ouvrage (selon Diderot) peu connu des anciens et tout-à-fait négligé des modernes. Nous louons les morts qui ne nous entendent pas ; nous ne disons rien aux vivants qui s'affligent à nos côtés. Cependant à quoi l'homme éloquent peut-il mieux employer son talent qu'à es-

suyer les larmes de celui qui souffre ; à l'arracher à sa douleur pour le rendre à ses devoirs ; à le réconcilier avec la vie , avec ses parents , avec ses amis , par la considération du bien qui lui reste à faire ; à déchirer le crêpe qui voile le ciel aux regards du malheureux , et à restituer la sérénité au spectacle de la nature ?.....»

On voit que le philosophe avait fini par s'amender ; en consolant les autres , il se console lui-même ; certes ce n'est point là ce Sénèque dont J.-B. Rousseau a dit avec si peu de justice :

Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.

On y reconnaît encore moins le ton morose de l'auteur du Manuel , de ce *consolateur, plus affligé que moi-même.*

La température de l'île de Corse est celle de la Provence. Elle a plusieurs ports : le plus vaste et le plus sûr est celui de Porto-Vecchio. Il pourrait devenir l'entrepôt du commerce du Levant ; rendu libre , il nuirait à

Livourne, dont il partagerait bientôt la fortune. C'est ce qu'avait senti Bonaparte, et ce que les destins l'empêchèrent d'accomplir. Les Grecs donnaient à la Corse le nom harmonieux de Cynos; elle n'a point gagné au change, du moins pour l'euphonie. Les ports de Calvi, d'Isola, d'Ajaccio sont placés aussi avantageusement pour trafiquer avec la France, que ceux de Bastia et de Bonifacio pour commercer avec la Sardaigne et l'Italie. Les eaux minérales y sont très-communes. Elle possède plusieurs mines et carrières : la superbe chapelle de Florence, renfermant les tombeaux des Médicis, est incrustée de jaspe et de marbre tirés de la Corse. Sa population est de cent vingt-deux mille habitants : ses principales villes sont Bastia, Ajaccio, Calvi, Bonifacio, Corte.... Mais je m'aperçois, cher ami, que je suis une marche tout-à-fait géographique : parlons du clergé. En 1789, la Corse comptait encore soixante-dix-sept couvents. Le seul ordre de St.-François y possédait soixante-quatre monastères. Mais, dieu merci, grace

au gouvernement français , l'aisance des moines y diminuera en proportion de la prospérité des autres habitants. Mais pourquoi tant de moines ? c'est que l'état n'était pas moins bon en Corse que parmi nous au XII^e siècle. Ils jouissaient donc du plus grand crédit sur l'esprit ignorant et superstitieux du pauvre peuple; de là leurs immenses privilèges :

..... Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.

Heureusement, il est passé le règne des moines (du moins en Corse), et leur nombre y devient chaque jour plus rare. J'ajouterai même que si la France eût exigé de la Corse ce que lui coûtaient ses moines inutiles, elle ne serait pas moins détestée que les Génois.

J.-J. Rousseau montra, pour ainsi dire, la Corse aux destins : on doit même s'attendre à voir sortir de cette île d'aussi puissants génies que d'illustres capitaines. Il nous semble que Napoléon ouvre assez bien cette

marche immortelle. Puissent toutefois les Corses avoir la sagesse de jouir de la paix que leur donna la France ! Puissent nos tribunaux calmer peu à peu cette fureur de *vendette* innée avec les habitants ! Il ne faut pas en désespérer, bien que des exemples effrayants de haine et de vengeance affligent encore par intervalle cette île intéressante. Elle mérite qu'un savant la visite avec attention ; elle peut fournir de nouvelles découvertes en histoire naturelle ; la mer, les bois, les rochers, les entrailles de la terre, tout recèle dans ce pays des trésors pour un observateur intelligent et courageux. Mais il faut s'armer d'une admirable persévérance avant de parcourir cette province encore à demi-sauvage, et qui offre aux regards des ruines et des monuments de misère et d'ignorance.

Il est probable que les Corses actuels sortent de toutes les nations qui firent successivement la conquête de l'île. Carthaginois, Romains, Arabes, Vandales, Goths, Génois, Français, tels furent tour-à-tour les maîtres

de la Corse. Jamais Carthage, sa première dominatrice, ne put entièrement la subjuguier : le refus de rendre la Corse aux Carthaginois entraîna la seconde guerre punique. Ainsi de pauvres montagnards, sans trésors ni discipline, mirent aux mains les deux colosses de l'Univers. Fidèles aux Romains dans leurs disgraces, ils méritèrent la sage et paternelle administration de Caton le censeur. Bientôt Marius et Sylla y envoient des colonies : sous César et sous Auguste, ils suivent avec le reste du monde la fortune de ces heureux usurpateurs. Enveloppée dans l'invasion de l'empire romain par les Barbares, la Corse devient indifférente aux historiens, depuis qu'elle a cessé d'être le théâtre de la guerre et des dissensions. Adrien sépara la Corse de la Sardaigne, et les Lombards l'enlevèrent aux empereurs d'Orient. Elle était déjà chrétienne, lorsque les Sarrasins la soumirent. On voit ensuite apparaître le célèbre Hugues Colonne ; puis commencèrent les prétentions des papes et des Génois. Elles étaient également injustes.

Constantin ne donna point la Corse aux souverains pontifes ; il accorda seulement à l'église la permission d'acquérir, et l'église abusa de la permission. De leur côté, les Gênois assurèrent avoir fait la conquête de l'île sous Charlemagne ; mais pouvaient-ils alors devenir conquérants pour leur propre compte, n'étant eux-mêmes que les sujets du puissant empereur ?..... En 1536, sous François I^{er}, le marquis de Termes arrache la Corse aux Gênois, qui se disputaient son territoire avec les Pisans. Les efforts d'André Doria ne purent vaincre l'indomptable persévérance de San Pietro, un des plus grands hommes de la Corse et la terreur de Gênes. Il fut le meurtrier de son épouse ; mais il combattit sans cesse pour l'indépendance de sa patrie ; et lui chercha des appuis jusque dans les mers de Constantinople. Le fer des assassins délivra Gênes de son redoutable vainqueur.

Les expéditions de Maillebois, de Boissieux et du comte de Vaux ; la bienfaisante administration du gouverneur de Cursay,

les utiles établissemens de Paoli et du marquis de Marbeuf, prouvent que l'on peut faire de la Corse tout ce qu'on a fait des autres nations; il est possible de changer cet enfant cruel, indiscipliné, ignorant; mais il appartient au gouvernement seul de lui donner des leçons; c'est le plus sûr instituteur des peuples.

Un mot du roi Théodore, qui mourut de faim en Angleterre. Écoutons le grand philosophe, lorsqu'il fait souper Candide et Martin avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

«Cacambo, qui versait à boire à l'un d'eux, s'approche de son maître et lui dit : Sire, Votre Majesté partira quand elle voudra; le vaisseau est prêt. Ayant dit ces mots, il sortit. Les convives étonnés se regardaient sans prononcer une seule parole, lorsqu'un autre domestique, s'approchant de son maître, lui dit : Sire, la chaise de V. M. est à Padoue, et la barque est prête. Le maître fit un signe, et le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encore et, la sur-

prise commune redoubla. Un troisième valet, s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : Sire, croyez-moi V. M. ne doit pas rester ici plus long-temps : je vais tout préparer..... Candide et Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade de carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : V. M. partira quand elle voudra, et sortira comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. *Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger : qui était auprès de Candide ; il lui dit : ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à V. M. ni à moi non plus ; et nous pourrions bien être coffrés cette nuit, vous et moi ; je vais pourvoir à mes affaires : adieu.*

« Mais les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit : Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie, pourquoi êtes-vous tous rois ? Pour moi, je vous avoue que ni moi, ni Martin nous ne le sommes.

« Le maître de Cacambo prit alors gravement la parole et dit en italien : Je ne suis point plaisant , je m'appelle Achmet III, j'ai été grand sultan plusieurs années ; je détrônai mon frère ; mon neveu m'a détrôné ; on a coupé le cou à mes visirs ; j'achève ma vie dans le vieux sérail ; mon neveu le sultan Mahmoud me permet de voyager quelquefois pour ma santé , et je suis venu pour passer le carnaval à Venise...

Les quatre autres souverains étaient Ivan , détrôné dès le berceau , Charles-Édouard , et deux rois des Polaques.

« Il restait au sixième à parler. *Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis Théodore ; on m'a élu roi en Corse ; on m'a appelé Votre majesté , et à présent à peine m'appelle-t-on monsieur. J'ai fait frapper de la monnaie , et je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'état , et j'ai à peine un valet. Je me suis vu sur un trône , et j'ai long-temps été à Londres en prison sur la paille. J'ai bien*

peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu comme Vos Majestés passer le carnaval à Venise.

« Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun donna vingt sequins au roi Théodore, pour avoir des habits et des chemises..... »

Quel tableau ! Et de simples particuliers gémissaient encore sur leurs petites infortunes domestiques !.... La triste et flétrissante hospitalité qu'accordaient ces fiers insulaires au fantôme du souverain Théodore ! Était-ce ainsi que Louis XIV soulageait la royale infortune de Jacques II ? . . . On prétend que le maréchal de Saxe eut aussi des vues sur la Corse: le vainqueur de Fontenoy avait encore à certaine époque plus de dettes que Théodore, mais il ne serait pas venu mourir de faim à Londres comme ce triste roi.

Soutenu des secours intéressés de l'Angleterre, Pascal Paoli voulut lutter contre la France; il succomba comme Théodore, mais après les efforts les plus magnanimes,

et vint achever sa carrière dans un village près de Londres, le 5 février 1807. On a dit qu'un des regrets les plus vifs de ce héros déchu, fut de voir les destinées de la France entre les mains d'un *Corse* dont il avait protégé l'obscurité première. Mais bien que soupçonneux, Paoli avait l'âme généreuse, et il eût versé des larmes sur la grande infortune de son compatriote. Théodore, Paoli, Napoléon; voilà trois illustres victimes du gouvernement britannique!

L'année 1764 fut l'époque la plus glorieuse du gouvernement de Paoli; délivré de tous ses rivaux, il fit régner les lois en Corse, encouragea le commerce et l'agriculture. Des voyageurs, attirés par sa réputation, vinrent le visiter avec un sentiment de curiosité mêlé d'admiration. En 1765, il eut la gloire de fonder une université. Dans le cloître et sous le froc de François on vit des penseurs aussi sages que profonds. Voltaire, Locke, Montesquieu, Rousseau ornaient la bibliothèque des professeurs.

De bonnes lois, je le répète, mon cher

Frédéric, feraient disparaître entièrement les vices grossiers des Corses; car il est plus difficile de corriger les défauts des nations policées et corrompues que de déraciner les vices de ces peuples sauvages, qui, dans leur rusticité même, conservent plus de mœurs et tiennent de plus près à la nature. Que ne pourrait la France dans un pays où régnant par les lois, après avoir détruit les ordres religieux qui ne sont que les satellites d'un despotisme étranger, et les vampires de la prospérité publique elle contraindrait le clergé séculier à s'identifier avec la nation !

Le Corse est brave, robuste et d'un caractère indomptable. — Sans hôpitaux et sans médecins, quand vous êtes blessés, que faites-vous? disait un soldat Français à un Corse. — Nous mourons, répond celui-ci avec le plus grand flegme. Un autre; sortant d'une action où il venait de recevoir une blessure mortelle, écrivait à Paoli: *« Je vous salue; prenez soin de mon père: dans deux heures je serai avec les autres braves qui sont morts pour la patrie. »* Ce billet paraît

écrit par un Spartiate de Léonidas, et daté des Thermopyles.

Les Corses ont donné, même avant Napoléon, plus d'un grand capitaine à la France Alphonse Oruano fit rentrer Lyon sous l'obéissance d'Henri IV, et un Marseillais originaire de Corse lui soumit Marseille. Les savants y sont plus rares que les guerriers; cependant plusieurs Corses se distinguèrent dans différents genres de sciences. Jean-André, évêque d'Aléria, a laissé des lettres remarquables sur Tite-Live. Pise et Mantoue empruntèrent à l'île ses meilleurs professeurs. Gafforio et Hiacinthe Paoli avaient de l'éloquence: Pascal fut à la fois grand orateur et profond politique. Le chanoine Orticoni, le prêtre Salvini écrivirent des morceaux vraiment éloquents en faveur du soulèvement des Corses; on ne saurait leur reprocher qu'un luxe pédantesque de citations. Enfin on a de bons vers et de bonne prose de Luc Poggi, de Bozio et de Barbaggio.

A cette liste de savants et de littérateurs.

recommandables, qu'il me soit permis d'ajouter Lucien Bonaparte. On connaît son éloquence de tribune : sous la république , elle le soutint avec honneur auprès de son frère, qui déjà effaçait toutes les renommées contemporaines. Le prince de Canino, n'est point un poète du premier ordre; cependant il cultiva les muses françaises non sans quelque gloire. Témoins ces vers de la Cirnéide, où, dans la prophétie des descendants d'Isolier, il fait une allusion frappante aux incroyables destinées de son grand et malheureux frère :

.....

Oui, tu rejetteras une vaine puissance ;
 L'ambition pour toi n'aura plus de douceurs.
 Le triomphe, mon fils, peut nous coûter des pleurs,
 Et le ciel peut encore éprouver ta constance.
 Sache en soldat.... supporter les malheurs.

Théâtre de douleurs,
 Ce monde fugitif n'est qu'un pèlerinage ;
 Ce n'est qu'après la fin du pénible voyage,
 C'est aux parvis du ciel qu'habite le repos....

.....

La gloire, je le vois, attire tous tes vœux ;
Eh sans doute ! parmi tous les biens de la terre
Aux mortels généreux elle doit être chère :
Tu l'obtiendras, mon fils, ton nom sera fameux ;
Dans les siècles futurs, par des chants de victoire,
Célébrant ta mémoire ,
Cirnos avec amour redira tes exploits ;
D'âge en âge croîtra la fortune d'Ajace (Ajaccio) ;
Et pour donner aux Francs les plus augustes lois ,
Entre tous les humains Dieu choisira ta race !...

.....
Ah ! voyez sans pâlir la fortune ennemie ,
Portez sans désespoir le fardeau de la vie.
C'est pour vous éprouver que le décret du ciel
Vous dispense tantôt des faveurs ou des peines.
Le martyr et les chaînes
Valent mieux quelquefois que vos fragiles biens.

Adieu, mon cher Frédéric, comme je suis
près de la Sardaigne, je me hâte de la visi-
ter en quittant l'île de Corse.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

N'en déplaise à Jules , et malgré tout le respect dû à M^{sr} le prince de Canino , nous préférons aux vers cités de *la Cirnéide* , ceux que M. Casimir Delavigne consacre au grand homme, dans sa nouvelle messénienne intitulée *le Départ*. Le lecteur en sera juge :

Quels sont ces monts hardis, ces roches inconnues ?..
Leur pied se perd sous l'onde et leur front dans les nues.
C'est la Corse !... ô destin ! Faible enfant sur ce bord ,
Sujet à sa naissance , et captif à sa mort ,
Il part du sein des mers , où plus tard il retombe ,
Celui dont la grandeur eut , par un jeu du sort ,
Une île pour berceau , pour asile et pour tombe !..

On pourrait adresser d'autres reproches à notre voyageur : ce n'est pas tout d'être frondeur politique ; il faut aussi rendre justice aux belles actions des souverains. M^{sr} le dauphin, de concert avec le préfet de la Corse , vient d'y améliorer le sort des prisonniers ; ce qui prouve toute la sollicitude de

nos princes pour ce département.... Jules ne fait aucune mention de cette circonstance. On désirerait aussi plus de détails de mœurs, de climat, et une plus grande vérité locale, puisqu'il s'agit d'un peuple entièrement étranger aux raffinements de notre moderne civilisation..... Sous ce rapport, la lettre suivante, que nous recevons d'Ajaccio, complétera le récit quelque peu tronqué de Jules; elle est d'un observateur vraiment philosophe.

Ajaccio, le..... 1827.

Monsieur,

J'avais toujours désiré faire un voyage aux Antilles, pour connaître une fois cette nature des tropiques, si riche, si majestueuse, si différente de la nôtre; mais mon séjour en Corse vient de réaliser à peu près ce désir. J'y ai aussi trouvé tous les inconvénients de nos colonies : l'isolement, la séparation profonde avec le continent, le retard des courriers, le régime en quelque sorte exceptionnel où elles sont placées, et enfin, pour compléter la ressemblance, la fièvre jaune, ou du moins une maladie qui mérite ce nom, par la teinte de même couleur qu'elle répand sur la figure de ses victimes.

La Corse, dont le climat est habituellement mal-

sain, n'avait pas été sujette depuis plusieurs années à ces influences atmosphériques auxquelles tous les soins, toutes les précautions ne peuvent vous faire échapper ; mais l'année dernière, après un printemps froid et pluvieux, sont venues tout d'un coup et sans intervalle ces chaleurs excessives que vous avez ressenties jusque sur le continent, et ensuite un automne humide, des pluies ou plutôt des tempêtes continuelles : c'est alors que la maladie s'est déclarée. Dans l'intérieur de l'île, où, de mémoire d'homme, on n'avait pas entendu parler de la *terzana*, on fit fièvre tierce, on a vu le tiers et jusqu'à la moitié de la population atteinte de cette maladie, qui mine en quelques semaines la plus robuste constitution, et donne aux convalescents l'aspect d'un cadavre échappé au tombeau. La fièvre n'a pas plus épargné le littoral, son séjour habituel ; mais elle y a porté un caractère moins dangereux, et enlevé beaucoup moins de malades. Mais dans les lieux les plus élevés, dans l'air ordinairement le plus pur, elle a exercé ses ravages avec furie, sur-tout contre ceux qui arrivaient de la plaine, et en changeaient l'air épais pour un air plus vif et plus raréfié. A Corto, ville de deux mille âmes, il mourait, dans les premiers jours d'octobre, jusqu'à trois et même quatre personnes par jour, tandis qu'Ajaccio et Bastia, quoi-

qu'ils aient vu en peu de jours un dixième de leur population atteint du mal , n'en ont perdu comparativement qu'un petit nombre. On avait traité avantagensement la fièvre avec le sulfate de quinine; mais dans le mois dernier, malgré les premiers froids que l'on commençait à sentir, elle a dégénéré souvent en ce qu'on appelle fièvre perniciense, et a pris un caractère plus grave et souvent funeste. C'est sur-tout parmi les enfans que l'on compte le plus de victimes, et dans ces classes que leur misère et leurs mauvais vêtemens exposent le plus aux refroidissemens si funestes dans les climats chauds: cependant la classe aisée n'a pas été épargnée elle-même. La garnison, sans faire autant de pertes qu'on aurait pu le craindre, a eu jusqu'à cinquante malades sur soixante hommes, malgré tous les soins imaginables, et quoique les soldats fussent déjà acclimatés en Corse. Les théories de quelques médecins, qui attribuaient ici à deux ou trois petits marais situés assez loin de la ville les maladies des autres années, sont déconcertées par celle-ci..... Sans vouloir prendre parti dans une question aussi difficile et qui embarrasse les plus savants, j'avoue que l'humidité chaude me paraît le principe du mal. Ajoutez-y la malpropreté, fléau endémique des pays méridionaux, et le brusque contraste de l'air frais des hau-

teurs et de l'air condensé de la plaine , que le laboureur vient respirer en juillet , pour récolter les moissons et les fièvres. Hâtons-nous aussi de dire , avec M. de Bonstetten , dans son excellent Voyage sur le Latium , que la dépopulation du pays et la misère de ses habitants , sont en Corse comme à Rome la première source de l'*aria cattiva* ; que la mauvaise nourriture et les vêtements percés du pauvre lui donnent plus de maladies que l'air qu'il respire , et que d'ailleurs il empoisonne lui-même. Le Corse n'est vêtu que d'un drap grossier imitant la peau de ses chèvres , et ne se nourrit que de chataignes , ou , tout au plus , d'un peu de viande salée ou de fromage âcre : aussi est-il extrêmement sujet aux maladies cutanées , en quelque sorte endémiques dans quelques villages , et que même , dit-on , le malade , qui croit y voir un remède naturel , se garderait bien de guérir.

Pardonnez-moi , Monsieur , ce long préambule ; il a quelques rapports avec le récit d'une excursion dans les montagnes , où j'ai été à même d'observer des mœurs intéressantes , parce qu'elles offrent en même temps quelque chose de naïf et de sauvage. Mon voyage a été assez triste : ce ne sont pas des scènes de gaieté auxquelles j'ai assisté le plus souvent ; car , sans parler du fléau qui a exercé ses ravages dans toutes

ces montagnes, la gaité paraît être complètement étrangère au caractère corse. Rien n'est plus rare ici que d'entendre un éclat de rire ou quelque signe de joie : les hommes la dédaignent, et les femmes craignent de s'y livrer, ou ne le font que furtivement entre elles, et en l'absence de leurs époux, ou plutôt de leurs maîtres.

J'étais particulièrement curieux de connaître les coutumes observées dans les funérailles. On m'avait dit qu'elles étaient profondément empreintes d'un caractère national, et en même temps d'une certaine majesté, bien qu'un peu sauvage : celles des villes que j'avais vues ne m'en donnaient qu'une faible idée. Je saisis donc avec empressement l'occasion d'y assister, à un village à quelques lieues de Corté, éloigné de la grande route, et sur un des points les plus reculés de l'intérieur. Je pensais que les mœurs y seraient plus originales, et en quelque sorte plus natives : je n'ai pas été trompé dans mon attente. Vous pouvez en juger par le récit simple et fidèle de ce que j'ai vu.

Le défunt était un riche cultivateur, le chef de son village ; car il y a dans le caractère de ce peuple corse, si porté à la liberté, un penchant singulier à l'aristocratie. Le patronage existe ici avec tous ses abus, et malheureusement sans ses bienfaits. Le dé-

funt était mort la veille de mon arrivée; et je trouvais, en entrant dans sa maison, le corps étendu sur une table, avec un cercle de femmes autour de lui, dont les cris et les hurlements avaient depuis longtemps attiré mon attention. Je ne saurais rendre l'effet lugubre que ce spectacle produisit sur moi. Ce corps étendu sur une table et revêtu de tons ses habits; ces femmes qui pleuraient et s'arrachaient les cheveux autour de lui avec une douleur tellement bruyante, tellement convulsive, qu'on aurait pu la croire jouée; ces hommes, dont les physionomies rudes et expressives portaient l'empreinte d'une douleur plus concentrée, et à laquelle ils semblaient craindre de se livrer; ces murs, noircis par la fumée, et couverts, pour tout ornement, de fusils que les assistants avaient apportés avec eux: tout formait une scène dont l'ensemble avait quelque chose d'imposant, mais de bizarre. Et cependant, chose singulière! dans ce spectacle, où tout était combiné pour inspirer la douleur; on était plutôt effrayé qu'ému. En effet, la tristesse chez les peuples méridionaux a quelque chose de trop bruyant pour toucher profondément: à force de tout exagérer, on finit par n'exprimer rien. Et les cris sauvages, le désespoir de convention de ces femmes prenant à pleines mains leurs cheveux, qu'elles n'ar-

rachaient pas toujours , commencèrent par m'étonner , et finirent par me dégoûter. J'aimais mieux la douleur silencieuse des hommes ; elle avait quelque chose d'austère et de mâle qui me plaisait. Ils causaient entre eux , à voix basse , du courage et des bonnes qualités du défunt ; montraient , avec un sentiment d'orgueil , son fusil suspendu au mur , et qui , sans doute , avait illustré son maître par plus d'un coup fameux ; tandis que les femmes , cessant de temps en temps leur concert de sanglots et de cris , le reprenaient périodiquement à chaque nouvelle arrivante qui venait faire sa visite.

Cette scène commençait à devenir monotone , lorsque l'attention générale fut éveillée par une femme qui entra. On se hâta de dire que c'était une parente très proche du mort , qui venait d'un village un peu éloigné , et qui allait prononcer son oraison funèbre. J'avais entendu parler plusieurs fois du talent de ces pleureuses , héritage des anciens Romains , et dont quelques-unes le sont par profession. Je regardai donc celle-ci avec d'autant plus d'intérêt que je pensai que ses plaintes ne seraient pas l'expression banale d'une douleur de commande. C'était une femme déjà âgée , et dont la robe noire et à larges plis , ramenée sur sa tête , suivant l'usage des matrones du pays , ne laissait voir que deux yeux en-

core perçans et un nez fortement prononcé. Elle se tenait droite, en déployant cette taille majestueuse commune aux femmes corses. Elle s'approche lentement du mort, le regarde long-temps, comme pour se pénétrer des tristes pensées que cêt aspect fait naître, et commence enfin une espèce de chant funèbre en vers réguliers et en strophes. Peut-être l'effet qu'il produisit sur moi doit-il être attribué en partie à la scène qui m'entourait; mais ce que j'y puis louer, du moins, sans crainte de m'abuser, c'est cette poésie que l'on ne trouve pas dans les livres, cette poésie de la nature, simple, énergique et familière comme elle, et qui ne se rencontre plus qu'au milieu des peuples qui vivent sans cesse avec elle. Ami, disait-elle au mort avec une naïveté touchante,

Ami, pourquoi mourir ?

Nous n'étions pas encor lassés de te chérir :

Époux, pourquoi quitter ta fidèle compagne ?

Chasseur, le sanglier court eucor la montagne ;

Faucheur, pourquoi dormir à côté du sillon ?

Ne reviendras-tu pas pour cueillir ta moisson ?

Ami, pourquoi mourir?...

Pardonnez-moi d'avoir ainsi défiguré, dans une poésie sans couleur, quelques-unes des pensées que j'ai saisies au passage, parmi un grand nombre d'idées plus communes, et d'autres étincelantes d'une

beauté tout originale. Qu'il vous suffise de savoir que le *pourquoi mourir*, répété au bout de chaque strophe, produisait un effet monotone et lugubre, qu'on pourrait presque comparer au son d'une cloche, surtout prononcé comme il l'était par cette voix sourde et imposante. Les assistants gardaient un silence religieux : les hommes, honteux de pleurer, essuyaient leurs yeux, et les femmes sanglotaient tout bas. Peu d'oraisons funèbres, prononcées sur des tombes de marbre, ont ému aussi sincèrement ceux qui les écoutaient.

Troublerai-je moi-même l'impression de ce récit, en ajoutant que la cérémonie se termina par un large festin, où l'on commença par parler du mort, et où l'on finit par parler des vivants, sans que la douleur fit perdre un coup de dents à un des convives. Cette fin, un peu prosaïque, d'une scène si poétique et si imposante, me rappela involontairement la veillée des montagnards d'Écosse, le *Corouach*, je crois, que Walter-Scott a si bien décrite. Pourquoi le chanfre de *Rob-Roy*, que vous possédiez encore il y a quelque temps, ne daigne-t-il pas visiter la Corse ?... Serait-ce par ce qu'elle fut la patrie de Napoléon ? Pousserait-il aussi loin la rancune nationale ?... Quoi qu'il en soit, il y trouverait des mœurs aussi neuves, une nature aussi grande et un plus

beau ciel que sur ses vieilles montagnes; et peut-être son talent même gagnerait-il à sortir un instant de cette terre qu'il a épuisée, pour venir chercher des inspirations parmi les *Evan-dhu* et les *Mac-Grégor* du Monte d'Oro et des bois de Vizzavona.

Agréez, monsieur, etc.

LETTRE XXXIX.

FRÉDÉRIC A ALPHONSE.

Naples.—Son origine.—Ses monuments. — Le Vésuve et le vaisseau anglais. — Casimir Delavigne et les Grecs.

Dans tous les ouvrages anciens on attribue la fondation de Naples à la syrène Parthénopée, qui, n'ayant pu séduire Ulysse, vint cacher sa honte dans ces parages. Mais l'obscurité du temps couvre cette époque; et tout ce qu'on pourrait dire à cet égard est purement hypothétique. Ce que l'on sait positivement, c'est qu'après l'établissement de Parthénopée, une colonie de Cuméens vint

fonder à côté *Palépolis* (ville vieille). Ces deux républiques situées à part, à peu de distance l'une de l'autre ne formèrent bientôt plus qu'une ville gouvernée par les mêmes lois et les mêmes magistrats; enfin la même enceinte les réunit avec le seul nom de Néapolis.

Ces colonies avaient conservé les usages et même les institutions de la Grèce, leur métropole, jusqu'à l'invasion romaine, époque où elle prirent un accroissement considérable. La religion des Napolitains devait être nécessairement celle de la Grèce; cependant ils honoraient d'un culte tout particulier Parthénope, comme fondatrice de leur ville et leur déesse tutélaire.

Les fouilles ont fait découvrir les temples de Vesta, d'Artémide, de Cérès, des Dioscures, celui de Neptune, sur l'emplacement du clocher de la cathédrale, et sur la façade duquel on voyait un cheval colossal consacré à ce dieu. Orion, invoqué par les navigateurs, avait aussi son temple à Naples vers la plage. Enfin, ils adoraient en-

core *Jovem pluvium* : lorsque la sécheresse commençait à menacer les récoltes, les matrones, pieds nus et les cheveux épars, couraient au temple de ce dieu pour invoquer la pluie, et dès ce moment (assure Pétrone) la pluie commençait à tomber.

Cette grande quantité de temples prouve évidemment l'importance de Naples, et suffit pour expliquer l'immensité des ruines de quelques autres monuments, entre autres du théâtre de Naples, si fameux dans l'histoire, puisque Néron y débuta, et du gymnase, dont la célébrité remonte à l'époque des colonies grecques. C'était dans ce vaste monument, orné de portiques, de galeries et de jardins, que s'exerçaient les athlètes. De là commençait la course Lampadaque en l'honneur de Parthénope, et qui continuait jusqu'à son tombeau, situé sur l'emplacement de Sainte-Marie-Majeure. L'ancien port de Palépolis était situé sous le promontoire de la Syrène; les eaux s'étant retirées et les éruptions l'ayant comblé en partie, les habitants furent obligés d'en établir un nouveau que détrui-

sit également une tempête horrible. Celui qui existe actuellement est le troisième.

Après la destruction de l'empire romain, Naples subit le sort de toute l'Italie, et fut soumise aux Goths et aux Vandales jusqu'à Bélisaire, son maître en 535. Reprise par Totila, elle redevint la possession des Grecs qui la reconquirent sous Narsès.... Puis elle fut la proie de l'anarchie introduite nécessairement par le mélange de tant de peuples divers, jusqu'à ce que Ruggiero le Normand, après l'avoir conquise en 1139, lui eut donné, avec l'unité de gouvernement, la paix et la tranquillité. Charles d'Anjou fut le premier, en 1266, qui vint y fixer son séjour. Après bien des guerres entre la France, l'Autriche et l'Espagne, cette dernière y régna depuis 1444, tantôt par des rois, tantôt par des vice-rois, dont Gonsalve de Cordoue en 1503, Pierre de Tolède, etc., etc...

Enfin après des victoires remportées par la famille des Bourbons, pour terminer les querelles qui existaient encore entre l'Autriche et l'Espagne, on fit de Naples un gouvernement à

part, sans dépendance aucune, sous Charles III, le dernier qui ait régné sur les deux pays à la fois. Appelé au trône d'Espagne, il laissa, en vertu du traité, son fils Ferdinand VI, qui prit alors le nom de Ferdinand I^{er}; lequel, avec Caroline d'Autriche, régna jusqu'à la révolution française. Obligés de fuir à Palerme, ils remontèrent sur le trône après la chute de Murat : Ferdinand mourut en 1824 : son fils François I^{er} règne aujourd'hui.

Telles furent les différentes vicissitudes de Naples; elle n'en offre pas moins d'attraits aux voyageurs. Vous me pardonnerez, cher Alphonse, tous ces détails dont pouvait se passer votre érudition..., mais j'ai cru devoir me les permettre en faveur de votre aimable compagne, moins forte que vous sans doute sur les antiques traditions de Parthénope. Au reste, ces diverses crises qu'elle a éprouvées, n'ont amené aucun changement dans ses environs, si riches de souvenirs, et dans son admirable position.

Je pourrais vous régaler ici, en forme de

variante, d'une belle et longue histoire de voleurs, car nul pays n'offre plus de facilité pour les attaques des brigands. Mais comme je préfère avant tout la vérité, je ne vous entretiendrai que des sages mesures des gouvernements, qui, d'espace en espace, ont des corps-de-garde habités par de petits détachements. Sans cette utile précaution, le territoire serait inabordable. Une partie de la chaussée des marais Pontins est encore baignée par les eaux, le reste est desséché, mais non pas assaini. Les postillons semblent connaître les dangers du pays qu'ils habitent, car ils emportent les voyageurs avec une rapidité sans exemple. Si je n'étais aguerri à ces sortes de courses, j'eusse presque éprouvé la peur que ressentit l'abbé de Voisenon dans son voyage des Landes, et dont il nous a laissé une description si comique..... Les chevaux à demi sauvages qu'employaient mes guides, me parurent d'une vigueur qui contrastait singulièrement avec le peu d'habitants que nous rencontrâmes. Ils offrirent en général l'aspect de la

misère et de la souffrance; cet état malheureux se prolonge encore au-delà de Terracine, où cependant la fertilité se montre de toutes parts : chose remarquable dont il faudrait peut-être chercher le motif dans le caractère dégradé et le moral des habitants; car ce sont eux-mêmes qui forment ces bandes de voleurs, si formidables il y a quelques années, et dont la destruction fut si difficile, puisqu'ils faisaient partie de la population même du pays. C'est surtout à Fondri, à Itî, et dans quelques autres villages de la montagne qu'ils avaient leurs repaires. La sévérité du gouvernement français était parvenue en quelque sorte à les anéantir; mais ils reparurent avec la légitimité; ce n'est que depuis peu de temps que l'on a pu arrêter leurs brigandages.

Toute cette route, surtout la partie qui approche de Naples, est tellement riche en souvenirs, qu'il faudrait la parcourir à pied. Il me suffira de nommer Capoue, dont on voit les ruines près de la ville actuelle; Minturnes, les côteaux de Falerne..... Naples

était le terme de ma course, je brûlais d'y arriver. Le lendemain je parcourus la ville, pour prendre connaissance de mon nouveau séjour, et tout m'annonça que je n'aurais rien à regretter de la partie physique de Paris. Le ciel était pur, rien n'obscurcissait la vue du Pausilippe et des montagnes qui, jusqu'au Vésuve, forment l'admirable cratère sur lequel Naples s'élève en amphithéâtre. Les rochers de la Campanella et l'île de Caprée bornaient l'horizon : des milliers de barques couvraient ce golfe immense. Mais c'était surtout du côté de la mer que l'on pouvait jouir de la surprise d'un spectacle aussi imposant. A mon arrivée, une foule d'étrangers de marque bordaient le rivage; un vaisseau anglais, alors à l'ancre sous le volcan de Naples, donnait lieu à mille interprétations. Était-il destiné à voler au secours des magnanimes descendans de Léonidas et de Thémistocle ?.... Chacun de nous faisait des vœux pour cette Grèce héroïque et si malheureuse, pour ces courageuses victimes à qui la lyre et l'épée de Byron n'avaient prêté

qu'un vain appui, lorsque tout à coup un jeune Français (j'avais déjà reconnu notre *Casimir Delavigne*), s'adressant alternativement au volcan de Parthénope et au vaisseau d'Albion, fit entendre ces beaux vers :

« Comme toi menaçant, et comme toi muet,
Vésuve, que fait-il sous ton double sommet,
Qui, trompant mon espoir par la vapeur légère
Que ta bouche béante exhale vers les cieux,
Fume éternellement sans éblouir mes yeux
Du spectacle de ta colère ?

Dors, volcan imposteur par les ans refroidi ;
Dors , et sois pour l'enfance un sujet de risée,
Vieillard sous la cendre engourdi !

Je suis loin d'insulter à ta lave épuisée (1) :
Mais qu'il tonne du moins, ce Vésuve flottant ;
Moins avare que toi des flammes qu'il recèle,
Que son courroux tardif soit juste en éclatant
Sur les murs du Bosphore, où Canaris t'appelle ! »

Tous les spectateurs applaudissaient à ces

(1) Voir, après la lettre quarantième, la note de l'éditeur sur le Vésuve.

nobles accents du patriotisme et de la liberté; mais l'immobile vaisseau loin de répondre à l'appel du poète, imitait le silence coupable des chrétiens..... Je m'éloignai avec douleur; je ne sais quel pressentiment sinistre m'avertissait des craintes pusillanimes qui s'opposeraient à la croisade européenne, méditée contre les féroces Musulmans.

La ville est remarquable par ses églises, ses établissements publics, la belle promenade de Chiusa, le théâtre de St-Charles et le musée Bourbon. Les rues sont montueuses, étroites, mal alignées; Naples manque presque totalement de grandes places, et de tous les attributs d'une capitale.

La collection magnifique du musée Bourbon est réunie dans un superbe monument commencé par Pierre de Tolède et terminé par Ferdinand, père du roi actuel. Il se compose des objets trouvés à Herculanum, Pompéïa, Pouzzol, etc., etc., et de la fameuse galerie Farnèse, échue au roi par succession, et qui faisait autrefois un des embel-

lisements de Rome. Ce musée est divisé en dix parties distinctes réunies toutes en des galeries ou chambres différentes.

- 1° Les statues ;
- 2° Antiquités égyptiennes ;
- 3° Bronzes ;
- 4° Papyrus, ou manuscrits trouvés dans les fouilles ;
- 5° Bibliothèque ;
- 6° Galeries de tableaux ;
- 7° Meubles antiques et vases étrusques ;
- 8° Salle des verreries ;
- 9° Celle des camées et des bijoux ;
- 10° Celle des *obscénités*.

C'est surtout sur cette dernière curiosité, offrant en ce genre le cabinet le plus complet de l'Europe, que

« Il faut passer l'éponge et tirer le rideau. »

Quoi de plus étonnant qu'une pareille collection ? quel vaste sujet de réflexions et quelle chose bizarre en même temps que ce contraste d'impureté et de fanatisme, cette

soif de volupté, et surtout cette manifestation publique de ce que nous cachons avec tant de soin !....

Les autres monuments ne sont pas à la hauteur du musée ; cependant on cite le récluseiro (édifice immense , dont les bâtimens, quoique non encore achevés, présentent le plus bel aspect). Le but de l'institution est de recevoir, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, les enfans des deux sexes, pauvres ou orphelins, auxquels on apprend un état qu'ils exercent jusqu'à dix-huit ans... : les estropiés et les malades restent dans l'établissement ; il en est de même des pauvres plus âgés et répandus dans tout le royaume. Il y a des écoles à la Lancastre, de dessin, etc., etc. Tout y est prodigué pour le bien-être et pour l'instruction des habitans de cette petite ville. On y compte, tant hommes que femmes, plus de 4 mille individus, qui tous apprennent un état et rendent au gouvernement une grande partie des dépenses qu'ils occasionent. Vous voyez, mon ami, que les Napolitains possèdent aussi des

établissements utiles et philanthropiques. Il y a loin de la salle des obscénités à cette pieuse fondation !

Dans le bâtiment immense destiné à l'université, se trouvent les cinq facultés réunies : chose difficile en France et surtout à Paris. Les étudiants en médecine et en droit pourraient-ils supporter sous les mêmes portiques les chapeaux à trois cornes des élèves en théologie ?.... Il y a un fort beau cabinet de minéralogie ; on y remarque un morceau de crystal de roche rapporté d'Égypte, et d'une grosseur prodigieuse. Les autres cabinets sont pauvres, mais le peu qui s'y trouve est bien tenu et prouve le zèle des professeurs. Il serait impossible de montrer plus d'empressement et de politesse que ces messieurs, et sur-tout *M. Sementini*, professeur de chimie. Ce n'est que chez les savants et les artistes que l'on trouve cette grace perfectionnée envers les hommes qui partagent, ou qui du moins savent apprécier leurs travaux. L'amour de la science et des beaux-arts fait naître une franc-maçonnerie véri-

table qui a ses devoirs auxquels on ne saurait manquer.

Le jardin de botanique, situé près du récluseire, fait partie de l'université; en été c'est le rendez-vous des promeneurs qui ne peuvent choisir un lieu plus favorable.

Quelques églises méritent une attention particulière. Dans l'archevêché, bâti sur les ruines d'un temple d'Apollon, on voit un baptistaire en basalte égyptien, rapporté d'Égypte et consacré autrefois à Bacchus, comme le prouvent les reliefs qui l'entourent. A droite, est la superbe chapelle où l'on a déposé le sang de *St-Janvier*. Tout le luxe imaginable se déploie dans ce petit espace; ce fut à la suite de la peste de 1526, que la ville le fit élever à son patron. C'est celui dont le sang, recueilli par une vieille femme lors de sa décapitation, se liquéfie trois fois par an. Lorsque le sang ne se liquéfie pas à l'heure ordinaire, le saint n'est point satisfait de la conduite du peuple, ou de l'état politique des affaires

Pardonnez-moi, mon cher Alphonse, si je

m'arrête à ce miracle; mais je m'aperçois que cette lettre devient trop longue. A demain de nouveaux détails sur le bienheureux St-Janvier, le théâtre St-Charles et l'intérieur de Naples.

LETTRE XL.

LE MÊME AU MÊME.

Naples. — Saint-Janvier. — Saint-Charles. — Napoléon et Murat. — Mœurs des Lazzaroni. — L'abbé Galiani.

L'HISTOIRE transmettra plusieurs anecdotes vraiment curieuses sur saint Janvier. Lors de l'invasion des Français sous la république, le général menaça de mort l'évêque, si le fameux miracle ne s'opérait pas convenablement. Le tout se passa donc le mieux du monde, grâce aux précautions de notre chef..... Mais plus tard, après nos revers et à la suite du rétablissement de la reine Caroline, en 99, le peuple, furieux contre le saint de ce qu'il avait approuvé la révolution, le porta dans les rues, en l'invecti-

vant de la manière la plus dégoûtante. Tels sont les tristes résultats de l'ignorance et du fanatisme!..... Il semblerait que la populace de Naples ait voulu imposer aux saints eux-mêmes ses passions et ses caprices; ou bien saint Janvier ne serait-il pour les habitants de Naples qu'un homme adroit qui ferait métier et marchandise de religion, même après sa mort?..... Le vers de Voltaire deviendrait donc très-orthodoxe :

« Je suis Denis, et saint de mon métier ! »

Saint-Gennaro n'offre rien de remarquable par lui-même; mais il sert d'entrée pour descendre dans les catacombes; ces grottes immenses que plusieurs auteurs attribuent aux habitants de la Campanie, doivent probablement leur origine aux fondateurs de Naples, qui vinrent y puiser leurs matériaux; elles servirent depuis de retraite et de cimetière aux premiers chrétiens, à l'époque où, en proie aux persécutions, ils ne pouvaient ensevelir leurs morts ni dans les

viles, ni dans les sépultures publiques. Les temps ont bien changé depuis; le christianisme a tout enveloppé dans ses conquêtes. Pourquoi plusieurs de ses ministres voudraient-ils imiter l'intolérance de leurs premiers ennemis?...

On voit dans ces catacombes des débris de chapelles et d'églises, des autels, de vastes cavités remplies d'ossements humains. Je vous invite à lire le savant ouvrage de M. l'abbé Guillon sur les Pères de l'église; vous y trouverez des détails curieux à cet égard. Que les premiers martyrs chrétiens possédaient une éloquence persuasive, lorsque, se multipliant sous le fer des bourreaux, ils priaient et mouraient au milieu des ossements de leurs frères!... On croira toujours à la bonne foi de celui qui meurt pour le culte qu'il défend et qu'il scelle de son sang; et aujourd'hui d'indignes chrétiens ne meurent pas ? ils vivent et persécutent !

Tout, dans les catacombes respire, la mort; ce n'est qu'au centre de ces voûtes horribles que l'on peut apprécier les effets du fana-

tisme religieux. On voit que les souffrances et la mort même sont peu de chose pour l'homme qui se croit inspiré. L'immensité de ces souterrains est effrayante ; ils avaient plusieurs entrées que l'on boucha, dans la crainte des malfaiteurs.

Les autres églises remarquables sont Jésus nouveau et Gerolimini. Rien de plus beau que leurs marbres. Ce qui distingue Saint-Paul , ce sont les deux colonnes de sa façade , reste du temple des dieux obscurs , sur lequel on l'a bâtie. On admire à Saint-Sévère la statue d'un Jésus-Christ couvert d'un linceul, et celle d'un homme enveloppé dans un filet : elles sont l'une et l'autre d'un travail et d'un mérite particuliers. Enfin, Saint-Martin, ancien couvent de chartreux, est maintenant destiné aux soldats invalides. Il est assez bizarre de voir dans un réfectoire de bons pères et de vieux militaires couverts de blessures, et sous les superbes portiques en marbre, des promeneurs si différents des anciens, et qui, au moins, ont acheté de leur sang le droit de ne rien faire. L'église

qui dépend du cloître est un véritable chef-d'œuvre. Les chartreux y ont prodigué des milliers de ducats; les murs sont tout éclatants de marbre, avec les plus belles incrustations. De chaque côté de l'église, s'élèvent des chapelles comme celles de la Chartreuse de Pavie; et, chose assez rare dans les églises, le goût le plus exquis préside à tous ces ornements. Les pavés sont en marbre, et les sculptures en bois de la plus grande beauté. Mais tout disparaît à côté du chef-d'œuvre de Spagnoletto, représentant une descente de croix, dont toutes les parties sont admirables; il est impossible de mieux exprimer la mort et la douleur. De ce bâtiment, situé près le fort Saint-Elme, on découvre, d'une part, Naples, la campagne de Portici et le Vésuve; de l'autre, Chiaja et le Pausilippe. Rien de plus ravissant que cette position; on ne pouvait choisir une retraite plus convenable, sous tous les rapports, pour de vieux soldats mutilés.

Tels sont les monuments d'utilité publique. Parmi les autres, le palais du roi et le théâtre

Saint-Charles; car je ne vous parlerai pas de 7 ou 8 autres, dont le plus remarquable est San-Carlino, le véritable spectacle national, celui où Polichinelle vient discuter avec les apôtres les mystères de la Passion. Quant à Saint-Charles, on ne peut rien voir de plus beau : il existe tant de descriptions de ce théâtre, qu'il serait inutile de vous entretenir à froid, et sur le papier, de mon enthousiasme. Il y a des objets qui ont besoin d'être vus de près pour ajouter encore à l'admiration puisée dans des lectures; tel est Saint-Charles, le premier théâtre du monde pour le chant; faut-il ajouter que la divine *Pasta* n'y produisit naguère qu'une impression médiocre?... Doit-on en accuser le mauvais goût des dilettanti napolitains ou l'aveugle engoûment de nos Français? Disons, pour concilier les intérêts de tous les amours-propres, qu'à Naples, la première qualité d'une cantatrice n'est pas, comme à Paris, l'expression dramatique.

Je me rendis à Saint-Charles un jour de fête solennelle; le devant des loges était

éclairé par plus de 700 bougies; la salle m'apparut donc dans tout son éclat. Les femmes, dans cette brillante représentation, me parurent habillées de la manière la plus élégante; rien ne manquait à la magie du luxe. Les bals masqués jouissent du même privilège; aussi sont-ils très-brillants. Les ballets et l'opéra rivalisent avec les nôtres, et l'on pourrait même ici m'accuser de quelque prévention nationale. Saint - Charles compte plus d'une Montessu, d'une Julia, d'une Anatole; les Albert, les Paul et les Coulon n'y sont pas moins nombreux. Sans doute, un théâtre aussi riche doit être un pesant fardeau pour les Napolitains; mais ils ne pourraient s'en passer; la danse et le chant sont pour eux des hochets qui leur font oublier le reste....

Le palais du roi est situé sur le bord de la mer; sa façade donne sur une belle place faisant suite à la rue de Tolède. Les appartements en sont assez beaux; on y remarque surtout deux grands tableaux représentant la mort de César et celle de Virginie.

Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est la crèche que l'on avait fait faire à la fête de Noël. On appelle ainsi un petit jouet d'enfant représentant la naissance de notre sauveur ; rien de plus mignon : on y voit des chevaux, des dromadaires, des mages, etc..... Le tout en plâtre peint, et d'une exécution parfaite..... J'ai bien regretté cette pieuse bagatelle pour les étrennes de mes petits neveux.

Tel est l'intérieur de Naples : on n'y remarque qu'une seule belle rue, celle de Tolède, où sont toutes les boutiques, et où l'on fait les promenades du carnaval ; il y a aussi quelques palais, mais ils semblent se perdre au milieu des maisons généralement mal tenues. Le seul quartier vraiment beau commence à Saint-Charles et se prolonge le long de la mer jusqu'à la fin de la Villa Réal. C'est ainsi que l'on nomme la superbe promenade située sur le bord de la mer, commencée par Ferdinand I^{er}, plantée et agrandie par les Français. On y trouve de belles statues, au nombre desquelles le

taureau du musée Farnèse ; quelques jolies fabriques parsemées dans la partie anglaise en font un endroit délicieux. Les jeudis et dimanches, c'est le rendez-vous des promeneurs seulement : car, quant aux équipages, le cours se fait sur la nouvelle route du Pausilippe, commencée par Murat, et pratiquée dans les flancs de la pointe de cette montagne, tout le long de la mer ; lieu enchanteur, l'été, pour aller respirer, le soir, l'air frais de la mer, si propre à délasser des chaleurs du jour.

Mais j'ai nommé Murat, à propos des embellissements de Naples ; ce malheureux prince, d'un courage si brillant et d'un si faible caractère, avait donc, en fait de beaux-arts, quelque chose du génie de son immortel beau-frère!.... Sans doute Murat méritait son sort, puisqu'il trahit la France et son bienfaiteur ; mais la sanglante exécution de Pizzo n'en restera pas moins une tache éternelle pour les têtes couronnées. Sous le joug des humiliations de Sainte-Hélène, Bonaparte enviait la destinée du roi de Naples : « Au

moins est-il mort en soldat (s'écriait-il douloureusement); tandis que moi ils me déchirent à coup d'épingles. » Tels furent les derniers vœux de l'homme devant qui les autres rois de l'Europe ne parurent pendant quinze ans que comme un peuple de vaincus.

Naples est défendu par le château de l'OEuf, le château-Neuf et le fort St-Elme. Cette ville présente partout l'aspect de la plus grande activité; c'est la seule d'Italie où j'aie retrouvé ce bruit, ce mouvement, cette paresse active, ces embarras nécessaires à tout ce qui est parisien. Si l'intérieur m'offrit quelques attraits par ses plaisirs et ses intéressantes curiosités, que vous dirai-je des environs?... Quelles campagnes délicieuses! Quelles antiquités instructives couvrent cet heureux sol! Le naturaliste peut y étudier les plus secrètes merveilles de la nature; l'historien y suivra les traces des nombreux événements de la Grèce et de Rome. Le poète y vient puiser des inspirations: témoin, le chantre des Géorgiques; Quels éloges n'a-t-il pas donnés au ciel poé-

tique de Naples à la fin de son poème immortel (1)!

Le philosophe peut y contempler les ruines de temples et de palais que remplacent des chaumières et des églises, et s'y livrer aux réflexions profondes qui jaillissent d'un tel contraste; il y découvre encore les flottes des Césars; et mille souvenirs de puissance, de gloire et de néant viennent l'assaillir à la fois.

Plusieurs maisons de campagne y sont remarquables; entre autres celle du prince Belvédère: la *Favorite* appartient au prince Léopold; elle est située au bord de la mer; on y voit un pavé en mosaïque venant d'une des 12 villes de Tibère dans Caprée. Mais les plus belles sont celles du roi, Capodimonti, Caserte et Portici. Capodimonti au nord de Naples, sur une des montagnes qui la dominant, offre une vue enchanteresse: à droite, le fort St-Elme; en face et à ses pieds, Naples, dont on découvre tous les points; à gauche, le

(1) « Me dulcis alebat

« Parthenope. »

Vésuve et les campagnes qui l'environnent; enfin la mer, pour couronner l'horizon : tel est le superbe panorama dont l'œil jouit des appartements du roi, et qui en fait le plus bel ornement. Caserte est plus vaste; les bâtimens en sont d'une belle architecture, et on y a prodigué les marbres. Mais ce qui seul inviterait au voyage, c'est l'aqueduc de Monteleone : cet ouvrage, dû au génie de Charles III, est peut-être le monument moderne le plus hardi que l'on ait tenté.

Oswald, dans Corinne, assure que l'on vante les beautés de Naples; Dupaty est loin d'en être enthousiasmé; comment décider, bien que sur les lieux, entre deux si grands juges?... Gardons le *mezzo termine*; les dames de Naples ne méritent d'ailleurs ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Je ne m'étendrai pas, mon ami, comme tant d'autres, sur les mœurs des *lazzaroni*; mais je pense qu'un seul trait suffira pour vous peindre le caractère de ces héros de la paresse.

Un *Lazzaroni* qui avait quelques sous de-

vant lui, ne savait comment faire, après s'être chargé l'estomac de macaroni, pour dépenser sa dernière pièce de monnaie; mais il était déterminé à se coucher la bourse entièrement vide; il y allait même de son honneur et de l'orgueil national. Apercevant enfin au milieu des ténèbres une sellette de décrocteur, il y pose son pied, ordonne à l'artiste de lui barbouiller sur chair un soulier, et lui jette son dernier sou. C'est le nec-plus-ultra de l'insouciance, et de l'art de vivre au jour le jour.

Il était réservé aux Italiens, et surtout aux habitants de Naples, de déshonorer le travail.... Un jeune homme de dix-huit ans m'ayant demandé l'aumône dans la rue de Tolède: — Mon ami, lui répondis-je, vous êtes fort bien portant, pourquoi ne pas travailler?—Ah! *Signore, io son galant' uomo!* — *Mille pardons, mon ami*, repartis-je en riant, *je ne savais pas qu'un galant homme fût condamné à être nul.*

Les Napolitains ont peu d'instruction; on trouve chez eux en général plus d'origina-

lité dans le caractère que dans l'esprit, bien que les hommes célèbres de cette ville possèdent au plus haut degré la plaisanterie et la réflexion. Tels furent entr'autres les Caraccioli, et surtout ce fameux abbé *Galiani*, rival de nos plus grands philosophes par la vivacité de son esprit et la profondeur de ses connaissances. Il cultiva tout ensemble avec un égal succès les antiquités, la philosophie, l'histoire et les belles-lettres, et, avec une prédilection marquée, le commerce et l'économie politique. On connaît son éloge du bourreau.... Il ne tarda pas à effacer l'impression défavorable de cette folie de jeunesse par des travaux solides et importants. Diderot fait un éloge pompeux de l'oraison funèbre de Benoit XIV par *Galiani*. Des vieillards se souviennent encore des succès qu'obtint à Paris le spirituel Italien. L'extrême petitesse de sa taille et l'excessive mobilité de ses traits, ajoutaient encore au piquant de sa conversation. Voltaire lui-même rendit justice à ses fameux *Dialogues*. « Il semble que Platon et Molière

se soient réunis pour composer cet ouvrage », écrivait-il à Diderot. « L'abbé Galiani, Napolitain (ajoute le philosophe), réjouit la nation sur l'exportation des blés ; il trouve le secret de faire , même en français, des dialogues aussi amusants que nos meilleurs romans, et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux..... » Le pamphlet de Galiani sur l'éruption du Vésuve de 79 fut composé en une seule nuit ; les têtes exaltées se calmèrent, et l'on finit par rire d'un événement qui avait d'abord jeté l'effroi dans Naples. L'abbé Galiani mourut en sage, le 30 octobre 1787, à l'âge de 59 ans. Adieu, mon tendre ami, je vais faire en sorte d'arriver bientôt à Rome, notre rendez-vous général.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

« Vieillard sous la cendre engourdi !
Je suis loin d'insulter à ta lave épuisée.... »

(C. DELAVIGNE.)

Cette peinture si poétique du Vésuve est entièrement conforme aux récits les plus récents des voyageurs. Je citerai pour exemple la lettre que je viens de recevoir d'un jeune avocat de mes amis, actuellement à Naples. Comme elle me paraît réunir plus d'un genre de mérite, que l'on y trouve de piquantes anecdotes et de fidèles tableaux de mœurs, des descriptions pittoresques et animées, des pensées même philosophiques et religieuses, je ne crains point que son étendue fatigue le lecteur. Je la transcrirai donc presque tout entière.

Naples, ce.... 1827.

ASCENSION AU VÉSUVÉ.

Ce fut le 23 au matin que nous partîmes pour la conquête du Vésuve. Nous formions une caravane de dix personnes, dont deux jeunes demoiselles de Lyon avec leur père et deux domestiques; tout le monde fut réparti dans cinq *calessini*; mais il faut au préalable que vous sachiez ce que c'est qu'un *calessino*.

De même que les gondoles figurent parmi les curiosités de Venise, le calessino peut compter comme une des singularités de Naples. Si vous n'avez pas vu le joli dessin qu'en a donné *Carle Vernet*, représentez-vous une sorte de tilbury en forme de coquille, d'apparence si légère et si fragile qu'il semble devoir voler en éclats au moindre choc. Cet esquifroulant est enjolivé de dorures qui lui donnent une certaine élégance; le petit cheval qui le traîne a des harnais tout couverts de clous dorés; il porte sur la tête un panache de plumes ou de feuillages; à voir l'encolure chétive de ce coursier si bien assorti à la voiture, et nourri d'ordinaire avec la plus stricte parcimonie, vous jugeriez que son mince équipage est encore trop pesant pour lui. Il part :

dans son ardeur il dévore l'espace ; l'œil a peine à le suivre sur les larges dalles de lavés dont Naples est pavée. Le conducteur, grimpé derrière la frêle machine, d'une main tient les rênes au-dessus de la tête de ceux qu'il conduit, et de l'autre agite un long fouet. La coquille du calessino contient à peine deux personnes ; il n'est pas rare pourtant de voir jusqu'à cinq et six *lazzaroni* juchés sur ces phaétons dedans, derrière, ou même sur les brancards, sans pitié pour le pauvre cheval.....

Mais cette digression m'a un peu détourné de la route du Vésuve ; j'y reviens.

Arrivés à Resina, village moderne qui occupe la place de l'antique *Herculanum*, nous nous vîmes soudain enveloppés par une foule de *lazzaroni* qui nous offrirent tumultueusement des ânes pour montures, et qui tous voulaient nous servir de guides *per andar al monte* : « *Eccellenza*, me criait l'un d'eux, dont les yeux ardents brillaient comme des escarboucles sur son visage d'Africain ; *eccellenza*, prenez mon âne, il a eu l'honneur de porter à la montagne une princesse française du sang royal ; moi-même je sers constamment de guide aux plus riches seigneurs de votre pays : pour ma recommandation, *eccellenza*, il suffit de vous dire mon nom, je suis Ignazio Zingarella. »

Au bruit excité par notre arrivée, on eût pu croire partout ailleurs qu'il s'était élevé quelque sédition. Des gesticulations outrées et pleines de fantaisie sont l'accompagnement obligé de la loquacité de ce peuple *bouffe*, toujours en mouvement, toujours passionné; son agitation, d'abord curieuse, fatigue bientôt; on sent que toute cette activité est en pure perte, et sans but pour son amélioration sociale. Pour se faire entendre du Napolitain, et ne pas être sa dupe, il faut, ce qui n'est pas facile, monter sa voix à son diapason, et, comme lui, crier et gesticuler. Une demi-heure se perdit dans le désordre de nos préparatifs. Enfin notre burlesque armée s'achemina vers le Vésuve, suivie des vociférations joyeuses des guides que nous avions préférés, et des clameurs de réprobation de ceux qui restaient.

A peine avions-nous dépassé les dernières maisons de Résina, que nous étions au milieu des laves qui traient autour du volcan d'arides sillons, triste produit des éruptions les plus récentes. De vastes champs sont envahis par une inconcevable agglomération de matières ferrugineuses, dont la couleur noirâtre affecte péniblement la vue. Ce spectacle est sinistre, car il est inséparable de la pensée du péril continuel qui menace la contrée, et l'on commence à comprendre, en frémissant, la terrible puissance du colosse *igni-*

vome. Toujours gravissant à travers des monceaux de scories qui sont comme l'écume de la lave, où se montrent à peine quelques îlots de verdure, nous parvinmes à l'ermitage de San-Salvator. Un anachorète y demeure, *sur les confins de la vie et de la mort*, suivant l'expression de l'auteur de Corinne. Là nous prîmes un peu de repos, en sablant quelques verres de lacryma-christi. Ce vin renommé, le meilleur de l'Italie, croît sur les flancs mêmes du Vésuve, dans les parties les moins accessibles à son courroux ; la cendre que vomit le volcan fertilise la vigne, et dédommage au moins, par un bienfait, de tous les maux qu'il cause. C'était sans doute sur ce point spécial que se concentrait l'admiration d'un Allemand, qui, savourant le nectar volcanique, et faisant allusion au nom qu'il porte, s'écriait avec bonhomie :

« Quel dommage que Jésus-Christ n'ait pas versé de pareilles larmes sur un coin de mon pays ! »

Jusqu'à l'ermitage de San-Salvator, la montée n'a de pénible que la nature scabreuse du sol ; les véritables difficultés ne commencent que lorsqu'on est parvenu au pied du cône formé par le volcan lui-même, des matières calcinées et des cendres bitumineuses qu'il vomit dans ses éruptions. Là, il faut quitter sa monture, et l'on est livré à ses pro-

pres forces pour attaquer cette effrayante pyramide. Il fallait, ceci est à la lettre, s'aider des pieds et des mains ; nous enfoncions jusqu'au genou dans la cendre, nous y roulions, et souvent une chute nous rejetait à dix pas en arrière. Enfin, vers la cime, nous trouvâmes de la neige où nos pieds eurent plus de prise que sur une cendre mobile. Vous m'eussiez vu alors redoublant d'efforts, et luttant vers le but que j'allais atteindre, pantelant d'émotion plus encore que de lassitude, et hors d'haleine au dernier pas, contraint de m'asseoir pour calmer l'agitation de mes sens.

Au récit de ces difficultés, je vous vois en peine pour nos deux jeunes voyageuses ; cependant, véritables amazones, elles s'étaient mis en tête de vaincre le Vésuve, et elles l'ont vaincu. Douées d'une force et d'une intrépidité peu communes chez les femmes, l'énergie de leur volonté donnait à leurs pieds délicats l'ordre d'avancer. Chacune d'elles était placée entre deux de nos guides tenant un long bâton qui leur servait de rampe. Ces gens, habitués à la nonchalante inertie des Napolitaines, admiraient avec exaltation le courage des Françaises.

Me voici enfin parvenu à la cime de ce Vésuve tant souhaité. Sachant combien est prononcé mon goût pour les montagnes, vous concevez ma joie

enthousiaste à l'aspect d'un volcan si renommé; votre curiosité attend sur-tout que je lui fasse part de mes idées sur la nature de l'un des phénomènes terrestres les plus surprenants. J'en suis bien fâché, mais votre espoir sera déçu. Mon ignorance est humble, différente en cela de celle de beaucoup de nos savants; je me résume à dire avec Montaigne, votre ami et le mien, *que sais-je ?* Ce n'est pas qu'en voyant les effets je n'aie voulu, comme un autre, pénétrer les causes; moi aussi j'ai osé former des conjectures à l'appui de mes observations; mais, discrètement, je les réserve pour les causeries du retour. Je me contente présentement d'une admiration vague, mais passionnée, pour un des sites les plus extraordinaires que la nature puisse offrir sur le globe.

Du sommet du Vésuve, qui est isolé au bord de la mer, la contrée de Naples, si favorisée du ciel, présente un tableau d'une telle magnificence, qu'il faut désespérer de le peindre. Montez un moment avec moi, par la pensée, sur ce point culminant. Devant vous s'étend une des plus belles cités de l'Europe, une cité où s'agit une population de trois cent cinquante mille habitants; votre œil, rasant la colline de Pausilippe, se repose sur ce territoire de Baies et de Cumes, à jamais illustré par Virgile, et où fume cette *solfatare* qui, peut-être, communique

avec le Vésuve , par une voie souterraine qui passerait sous Naples même ; par-delà , vos regards étonnés atteignent la baie de Gaëte , qui rivalise de beauté avec le golfe napolitain ; ce golfe si fameux , le voilà ! il se montre tout entier , avec ses contours harmonieux , avec ses îles charmantes , avec les vaisseaux qui sillonnent la mer dont l'azur se confond avec le ciel ; et ce ciel , c'est celui du midi , dont la saine pureté donne elle seule une indicible jouissance ; bien loin autour de vous se prolongent des montagnes qui s'inclinent devant le Vésuve , et semblent rendre hommage au phare de l'Italie. Toute cette étendue de pays se dessine comme une vaste inappe géographique , et il n'est presque pas un point de cette terre classique qui n'offre quelque noble débris de l'antiquité , qui n'ait à raconter quelque souvenir des temps passés. A cette nature pompeuse , à cette splendeur de la création , opposez le contraste du volcan qui fume sous vos pieds : osez sonder cette fournaise et sa menace ardente , alors votre âme s'élève vers Dieu et l'adore ; elle aperçoit , d'un côté , sa puissance qui peut détruire ; mais elle reconçoit , de l'autre , sa providence qui conserve.

Le Vésuve en ce moment est tranquille et dans une sorte d'apathie ; peut-être est-ce un calme perfide. Quoi qu'il en soit , depuis l'éruption de 1822 ,

qui fut violente, il n'a jeté ni lave, ni flamme; seulement l'œil, en plongeant dans l'intérieur du cratère, voit surgir de toutes parts de ses parois des moffettes sulfureuses; par intervalle on entend des bruits souterrains semblables à un feu de forge bien activé; et, de temps à autre, des tourbillons de fumée s'élèvent et enveloppent la montagne. Tel est le Vésuve en repos; mais c'en est assez pour montrer qu'il n'a pas oublié qu'il est le Vésuve.

Une des plus fortes éruptions que l'on cite, fut celle de 1779, laquelle eut lieu précisément dix-sept cents ans après la catastrophe qui, l'an 79 de notre ère, engloutit les villes d'Herculanum, de Pompéïa et de Stabia, et fit périr Pline l'ancien. En 1779, mon père se trouvait à l'île d'Ischia; il s'y était retiré pour rétablir sa santé affaiblie par les fièvres. C'est de cette île qu'il observa l'éruption pendant sa longue durée. Quel spectacle pour un jeune peintre enthousiaste de son art et de tout ce que la nature a de grandiose! Aussi, quelle chaleur d'artiste il mettait dans le récit de ce qu'il avait vu autrefois! quarante années après, le souvenir de l'Italie lui rendait son énergie première et le rajeunissait. Souvent j'ai vu son œil s'enflammer au seul nom de Rome, de Florence, de Naples; j'ai vu sa bouche devenir aussi éloquente que ses pinceaux, pour dé-

crire les merveilles pittoresques de ces lieux illustres qu'il avait habités durant dix années de sa vie. O mon père ! tu ne vis plus que dans mon cœur et dans tes ouvrages : resté seul, j'ai voué à ta mémoire un voyage dans cette patrie des arts, pour laquelle, dès ma tendre jeunesse, tu m'inspiras une espèce de culte. Jugez, mon ami, avec quels sentiments j'accomplis ce pèlerinage des souvenirs. Chaque pas me rappelle mon père ; j'interroge tout, et tout me parle de lui ; ce site, ce tableau, ces ouvrages de la nature ou des hommes, il les vit, il les dessina ; je ne vois pas un monument antique sans que ma pensée ne se reporte involontairement sur mon père, beaucoup plus que sur les Romains. Un intérêt touchant s'attache ainsi à chaque objet qui frappe mes regards ; et cette situation de mon âme, à la fois triste et douce, se reflète sur toute cette Italie déjà si mélancolique par elle-même.

Je vais enfin vous montrer le Vésuve d'assez près ; mais promettez-moi de n'avoir pas peur.

Mes compagnons de voyage, escortés des guides, avaient entrepris de parcourir la circonférence de l'orle. Vous dire que cette promenade est d'une lieue, c'est vous donner l'idée du diamètre de ce gouffre ; quant à ses redoutables profondeurs, qui les connaît ? J'étais resté en arrière avec les jeunes demois-

selles et deux de nos messieurs qui leur donnaient le bras. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que vous sachiez que le cratère n'est pas immédiatement abrupte, à partir de l'arête de l'orle; un talus de cendres conduit par une pente de vingt à trente pieds de l'arête au lieu où le précipice devient perpendiculaire, de sorte que, pour en bien pénétrer l'horreur, il faut descendre à l'extrémité inférieure du talus, ce que l'on ne fait guère, comme vous allez voir, qu'à ses risques et périls. En suivant l'arête et l'examinant, j'aperçus une place où le talus se trouvait traversé diagonalement par une rampe de lave qui, dirigée vers le bord même du cratère, et y formant une espèce de terrasse, me parut être une station commode pour satisfaire ma curiosité. Soudain, sans prendre le temps de la réflexion, emporté par l'enthousiasme du moment, je m'élançai vers la rampe trompeuse; mais à peine ai-je mis le pied sur cette cendre dont la surface me semblait durcie, que j'y enfonce jusqu'au genou, je tombe la face en avant; je roule, entraîné par une avalanche de matières pulvérisées, déplacées par ma chute. Je frémis en vous faisant ce récit: le tourbillon m'avait écarté de la rampe, il me portait droit à l'abîme, et j'y serais englouti si je n'eusse saisi comme par instinct une masse de lave adhérente

qui, par bonheur, se trouva sur mon passage et me sauva la vie. Resté là en suspens, je pus alors envisager l'imminence du péril que je venais de courir, et vous comprenez que le cœur me battit plus fort que de coutume. Tenant étroitement embrassée ma bienheureuse pierre de salut, j'y repris mes sens, et remontai ensuite sans la perdre de vue, afin qu'elle pût me garantir d'une chute nouvelle. Tout cela fut l'affaire de peu d'instants, mais quels instants ! Je fus reçu sur le *sombre bord* par les pauvres demoiselles qui, témoins de l'événement, en étaient plus pâles que moi et plus tremblantes. Il est certain que dans cette conjoncture j'ai failli justifier cruellement le dicton italien : *Veder Napoli, e poi morire*. Je prétends qu'en échappant à cette mort tragique j'ai manqué l'immortalité ; un pareil trépas du moins eût fait long-temps parler de moi. Un étranger n'aurait plus monté au Vésuve sans qu'on lui dit : « Voici la place fatale où un Français a péri victime de sa témérité ; il s'appelait *un tel*, il faisait ceci, il faisait cela », et bien d'autres commentaires vrais ou faux. Ne cite-t-on pas encore maintenant Empédocle l'Agrigentain, qui se précipita jadis dans l'Etna qu'il n'avait pu deviner ? Ce son philosophe laissa ; dit-on, ses sandales sur le bord du cratère ; moi, je n'ai livré à la grande fournaise du Vésuve

que mon chapeau, et je suis demeuré à la place des sandales d'Empédocle. Au fait, je m'accuse devant vous de n'avoir pas assez pensé dans ce moment à mes amis, et c'est un tort que je ne veux nullement atténuer; mais faites attention, s'il vous plaît, qu'une tête jeune encore peut, jusqu'à un certain point, se volcaniser sur le Vésuve; regardez mon imprudence comme un dernier éclat de fougne juvénile; je ne sens que trop, hélas! que chaque jour une portion de cette fougne me quitte avec le bel âge qui s'enfuit.

Cet incident fâcheux ayant répandu l'alarme dans toute la caravane, on ne songea plus qu'à désertter un poste aussi scabreux. Les guides ne cessaient de répéter que je devais un beau cierge à la *Madone*; la vérité est que je dois plus d'un remerciement à Dieu, et à cette lave secourable dont j'aurais voulu garder un échantillon.

Je vous ai montré l'ascension du cône comme très pénible; il n'en est pas ainsi de la descente, que l'on fait moitié courant et moitié roulant, sans que pour cette fois la chute occasionne autre chose que des rires inextinguibles. En quelques minutes nous étions de retour à l'ermitage, où nous fîmes une seconde libation du cordial vésuvien. Nous reprîmes à *Résina nos calessini*, devenus indispensables pour

tant de fatigues, et pour nos chaussures que les scories avaient réduites en lambeaux. A ce double inconvénient se joignit pour moi celui de rentrer dans Naples, la tête affublée d'un mouchoir, couvre-chef inusité qui intriguait la foule des badauds que l'on trouve sur ces bords aussi bien que sur ceux de la Seine.

Daignez agréer, etc.

LETTRE XLI.

JULES A FRÉDÉRIC.

La Sardaigne.—Antiquité de son origine.—Cicéron et son frère Quintus.—La Sophie de Jules et la Julie de Rousseau.—Éloge de la nouvelle Héloïse.

Alphonse, mon cher ami, vous ayant déjà parlé de Turin et de ses environs (1), il ne me reste que peu de chose à vous raconter sur l'île de Sardaigne proprement dite. Ce n'est pas qu'en cherchant à vous entretenir du *crétinisme* qui afflige une partie de ses habitants, je ne pusse aussi comme d'autres voyageurs (*et particulièrement*

(1) Voir la lettre 28 d'Alphonse à Frédéric, deuxième volume.

M. Raoul-Rochette), provoquer vos réflexions philosophiques ; mais il me semble que nos écrivains philanthropes n'ont déjà que trop exploité ce triste sujet, et ma douce compagne arrêterait d'ailleurs ma plume. Non, je ne veux point désoler, même de loin, vos regards par ces tableaux hideux des infirmités humaines :

« Il est de ces objets que l'art judicieux, etc..... »

Parlons plutôt des richesses du pays. Le bétail et les animaux sauvages y abondent ; la pêche du thon, et sur-tout du corail, y est d'un grand rapport. Enfin, malgré l'anathème lancé par Virgile contre le miel de Sardaigne, l'éducation des abeilles y fut toujours une branche importante de l'économie domestique. On fait une estime particulière des chevaux sardes : les courses publiques que l'on y célèbre tous les ans, comme en Angleterre, contribuent à perfectionner les races.

Située à 75 lieues au midi des côtes de

Gênes, la Sardaigne a 55 lieues de longitude sur 25 de latitude; presque frontière de la Corse, elle offre plus d'un rapport avec les mœurs sauvages et indisciplinées des montagnards cyrnéens. Tour-à-tour la proie des Carthaginois, des Romains, des Sarrazins, des Génois, des Pisans, la Sardaigne échut ensuite au roi d'Espagne, qui la céda en 1718 à Victor Amédée II. Après l'inutile tentative des Français sur la Sardaigne en 1794, cette île éprouva les plus violentes vicissitudes. Le vainqueur de l'Italie, Napoléon Bonaparte, devint aussi l'arbitre de ses destinées; elle est retombée depuis sous la domination piémontaise.... Bien que le revenu de l'île soit à peine suffisant pour y entretenir les garnisons nécessaires, cette souveraineté ne mérite pas moins d'être maintenue par le roi de Sardaigne, et contribue à sa puissance.

L'origine que les anciens donnèrent à la Sardaigne a quelque chose de fabuleux; ils prétendent qu'elle fut ainsi nommée de *Sardus* fils d'Hercule, lequel étant parti de Li-

bye avec une grande troupe, occupa l'île de Sardaigne, et lui donna son nom. Quoi qu'il en soit, les pauvres Sardes auraient bien tort de tirer vanité d'une telle généalogie.

« Le sang d'Alcide est beau, mais n'a rien qui m'étonne »,
pourrait s'écrier le voyageur philosophe, surtout lorsqu'il contemple l'état présent de la Sardaigne.

« Le sang de Jupiter doit enfler son courage ;
Mais, quelque noble ardeur qu'inspire un sang si beau,
Le joug de l'étranger est un pesant fardeau. »

Claudien et Silius Italicus font mention de la Sardaigne dans leurs différents poèmes ; plusieurs savants soutiennent que l'inventeur du miel, Aristée, passa dans la Sardaigne ; mais la plupart le font venir dans l'île de Corse.

Prononce, si tu peux , et choisis si tu l'oses.

Tous les anciens parlent du terroir fertile de la Sardaigne ; on la comptait au nombre des greniers d'abondance de Rome.

Elle se vit bientôt couverte des flottes romaines après l'éclatante victoire de Duilius, et eut l'honneur d'être visitée par le grand Pompée. Les Sarrasins, ayant étendu leurs conquêtes en Afrique et en Espagne, s'établirent aussi dans cette île, qu'ils saccagèrent plusieurs fois. Les Génois et les Pisans les en dépossédèrent; et la Sardaigne, alternativement soumise à ces deux républiques, partagea la gloire de leur marine, que célèbre en ces termes l'illustre et malheureux Esménard :

.
« Voyez cet art vainqueur sur un autre rivage,
Des monts liguriens fécondant les rochers,
Dans les ports des Génois rénnir les nochers.
Aux rives de l'Arno voyez sa main puissante
Soutenir des Pisans la fortune naissante.... »

Charles-Quint revenant d'Afrique aborda en Sardaigne, et fut charmé du climat; mais les successeurs de ce prince, jusqu'à Charles II, regardèrent la Sardaigne comme une terre stérile pour eux, et qui rendait à

péine les frais que coûtait sa conservation. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses anti-ques possesseurs, n'en tirant presque rien, la négligèrent, et laissèrent tomber les habitants dans une honteuse ignorance. L'égoïsme des souverains, comme on le voit, ne varia jamais.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que les anciens ont raison lorsqu'ils s'accordent tous à décrier l'air de la Sardaigne; mon épouse faillit y tomber sérieusement malade : alors je me rappelai l'arrêt poétique lancé par Martial (1) contre cette malheureuse île, et je tremblai pour cette chère moitié de moi-même.

Heureusement l'indisposition de ma Sophie ne fut pas de longue durée. Cicéron est bien éloquent; rien de plus touchant, sans doute, que les expressions par lesquelles

(1) « . . . cum mors

Venerit, in medio Tibure Sardinia est. »

Quand l'heure de la mort est venue, on trouve la Sardaigne au milieu de Tivoli.

il prie son frère de se ménager, et de penser que, malgré la saison de l'hiver, le lieu où il se trouve est la Sardaigne (1)..... Cependant je doute que ses prières aient été plus efficaces sur Quintus, qu'un seul mot de ma bouche adressé à Sophie. Mais aussi quelle différence entre une épouse adorable et ce Quintus qui ne se rapprocha de son frère que par son excessive vanité!.... Malheureusement il n'avait pas sauvé Rome; c'est ainsi que du sublime au ridicule il n'y a souvent qu'un pas, selon la maxime d'un autre grand homme. •

Quand Sophie fut convalescente, je lui dis en riant que, s'il eût plu au Seigneur de la rappeler à lui, au moins elle aurait pu se flatter, à son dernier soupir, d'expirer aux lieux où furent exilés par le tyran des Vandales, Thrasimond, les évêques d'Afrique et le grand saint Fulgence, surnommé l'Augustin de son siècle.....

« Mon ami, me répondit-elle en laissant

(1) *Ad Quintum fratrem*, L. 2, épître 3.

tomber une larme, je ne serais nullement jalouse, à un tel prix, d'être même canonisée; convaincue, comme je le suis, que le plus malheureux de nous deux sera celui qui doit survivre à l'autre!.... Puis elle ajouta d'une voix émue et en répétant le mot sublime de Julie à Saint-Preux : « *Allons-nous-en, mon ami, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi !* »

Pouvais-je résister au charme de ces paroles? Je me hâtai de quitter ce rivage, comme si j'eusse craint de perdre l'objet de la plus chaste flamme.... Mais, en m'éloignant de la Sardaigne, je me sentais humilié de l'immense supériorité de J. Jacques. « Par quel art (me disais-je) cet immortel écrivain intéresse-t-il plus aux infortunes de l'amour qu'un autre à ses félicités?.... Madame de Wolmar n'était plus rien pour Saint-Preux, tandis que moi je possède Sophie; cependant j'envie le sort de Saint-Preux, ou plutôt le talent magique de l'enchanteur qui créa ce modèle des vrais amans!.... »

Adieu, mon cher Frédéric; pour tenir

mon imagination sans cesse en éveil, et reposer doucement celle de ma tendre épouse, je m'empresse d'arriver au rendez-vous général. Mais, hélas ! la Rome des Césars et des Scipions est-elle toujours

« Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde ? »

et quel Français, depuis nos éclatants revers, aurait le droit de s'écrier, comme du temps de nos aigles,

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute à Paris ? »

LETTRE XLII.

ALPHONSE A JULES.

La Sicile. — Palerme. — Guillaume-le-Bon et madame de Berry. — Messine. — Catane. — Le Mont Etna. — Syracuse. — Mœurs générales des Siciliens. — Archimède et Ruyter.

Me voilà, mon cher Jules, en Sicile, dans cette vieille et classique terre de la tyrannie. Pardonnez à un jeune amant de la liberté d'aborder d'aussi tristes parages..... Mais enfin ne faut-il pas tout voir, tout étudier au monde?..... et l'imagination d'un voyageur français, sans exploiter de nouveau les souvenirs de Denys et d'Agathocle, de Rome et de Carthage, vivra toujours des

contrastes puissants qu'offre encore à l'esprit la plus célèbre des îles de la Méditerranée.

Vous me direz que j'empiète, que, devant me borner à l'Italie, je cherche à cumuler dans mes promenades observatrices; mais puisqu'autrefois, et surtout de nos jours, la Sicile suivit constamment les destinées ausoniennes, il n'y a point ici excursion, je marche sur mon terrain, je visite mes domaines naturels, en ma triple qualité de flâneur philosophique, anecdotique et amusant (s'il est possible).

D'une position presque inexpugnable, le royaume de Sicile n'a pu être conquis en entier que par la trahison. Les Romains n'entamèrent la conquête de l'univers qu'après avoir subjugué cette île, qui leur donna les moyens de créer des forces navales, et de se rendre maîtres des mers Adriatique et Méditerranée. Les plus grands capitaines, Jules-César, Roger de Jérusalem, suivirent cet exemple. Charles-Quint ne poussa ses conquêtes en Afrique que par la Sicile.

Tout le monde sait, les doctes comme les ignorants, que la première guerre punique commença en Sicile; combattre et vaincre étant même chose pour les Romains, les mers de Trinacrie furent témoins du mémorable triomphe de *Duilius*.

“

Aux mers de la Sicile, une flotte guerrière
Guida l'aigle indomptable à de nouveaux combats;
L'heureux *Duilius*, en ces sanglants débats,
Couronné le premier des mains de la victoire,
D'un triomphe inconnu vit accueillir sa gloire. »

Ce fut également en Sicile que des traditions mythologiques font aborder Dédale après la mort de son fils.

• Il alla loin d'Athènes, aux champs de Syracuse,
Mêler ses pleurs aux flots de la belle Aréthuse. »

Mais laissons les fables grecques.....; je ne dois, cher ami, vous entretenir que du résultat de mes propres observations. A Palerme (anciennement Panorme) je fus frappé

de la physionomie toute particulière des habitants, et de leur caractère prononcé. Palerme a peu de rapport avec les autres villes d'Italie; ses églises me rappelèrent Burgos et Valladolid. Les habitudes et les mœurs des Palermitains ressemblent à celles des Castillans. Le bruit continu qui règne dans les rues diffère de celui de Naples. Le Cassero (ou *Tolède*, principale rue de Palerme) offre une suite perpétuelle de scènes toutes comiques et toujours variées. Des moines de tous les ordres encombrent le pavé. Je ne pouvais, dans mes promenades, échapper à leurs capuchons, à leurs calottes et à leurs petits chapeaux triangulaires. Ils s'avancent lentement, les bras saintement croisés sur leur poitrine, l'air composé, l'air contrit. C'est à qui obtiendra l'honneur de baiser leur main : je l'évitai, cet honneur insigne, en vrai fils de la révolution française.

Palerme est raversé par deux grandes rues; la place principale, de forme octogone, date de 1592; Philippe III en fut le

fondateur; elle est entièrement conçue dans le style florentin. Ma belle compagne aurait voulu s'arrêter plus long-temps à Palerme; mais, lui ayant dit en riant que sa liberté pouvait s'y trouver compromise, puisqu'on y percevait un impôt sur les fleurs, même exotiques, elle me répliqua sur un ton badin et en me saisissant le bras :

« Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum. »

J'étais fier des progrès de ma charmante élève, qui n'avait jamais fait une plus heureuse application de Virgile.

Près Palerme, nous découvrîmes les ruines de Solentini; non loin de Termini, est l'antique Himère, patrie de Stésichore. L'intérieur du couvent de Sainte-Rosalie, sur le mont Pellegrini, possède un tableau pittoresque et une belle image de la patronne de Palerme, de cette femme célèbre qui fut l'ornement de la cour du roi Roger..... La cathédrale de Palerme est du plus bel effet; on y célébra pendant notre séjour la fête de

Sainte-Rosalie. Les catacombes du couvent des capucins se recommandent aussi à l'attention des voyageurs. Palerme a deux théâtres : sur le premier (le Carclino) on joue l'opéra séria; on représente sur l'autre de petites comédies siciliennes , et des farces assez ignobles. Le goût de la musique ne me parut pas moins vif à Palerme que dans le reste de l'Italie. A deux milles environ de cette ancienne capitale de la Sicile, nous découvrîmes sur notre route le délicieux jardin du monastère de Maria di Gioia. Un magnifique chemin conduit à l'abbaye de Monréale, à 4 lieues de Palerme. Dans l'église de Monréale est le tombeau de Guillaume II, roi de Sicile, que ses sujets surnommèrent *le bon*, bien plus pour le distinguer de son père (*Guillaume-le-Mauvais*), qu'à cause de ses vertus personnelles. Ainsi dans le monde, et surtout sur le trône, on n'est presque toujours bon que relativement. Cependant, bien que *Guillaume-le-Bon* n'ait signalé son règne ni par de grands exploits, ni par de grands talents politiques, il n'en forme pas moins

une époque importante dans l'Italie, comme étant celle de la renaissance des lettres. Hugo Falcandus et Romuald de Salerne, écrivains latins fort distingués, vécurent tous deux à la cour de Guillaume; la langue italienne, qu'on appelait alors sicilienne, commençait à se former, et déjà l'on chantait à Palerme des poésies dans ce nouvel idiôme. Si les environs de Palerme possèdent les restes de Guillaume-le-Bon, la ville pourrait s'enorgueillir d'avoir été le berceau d'une princesse dont la Sicile ne connut que les grâces, tandis qu'il était réservé aux Français d'admirer son héroïsme!... Près de Palerme est Sciacca, patrie d'Agathocle. D'orgueilleux antiquaires s'offrirent à m'expliquer dans la première de ces deux villes deux inscriptions chaldéennes très curieuses. L'une, découverte il y a 600 ans, date d'Isaac fils d'Abraham. La seconde, placée sur une des portes de la ville, remonte à la cinquième génération du premier patriarche des Hébreux. *Credat Judæus Apella.*

Messine dispute à Palerme le titre de ca-

pitale de la Sicile. L'intérieur et l'extérieur en sont richement décorés. On pourrait citer parmi ses monuments remarquables la cathédrale et l'hôpital-général. On trouve à Messine de belles rues, de belles places, de belles fontaines en marbre, des statues équestres et pedestres, des hôtels d'une élégante construction. On assure que la peste de 1743 et 44 réduisit la population de cent mille à trente mille habitants. Telle était encore Messine avant le tremblement de terre de 1783. Le nouveau désastre survenu à Messine (6 ans avant l'an 8) et la destruction d'une cité si ancienne et si souvent malheureuse, fut l'ouvrage d'une suite continue de tremblements de terre. Toutes ses curiosités et ses merveilles y furent anéanties, la basilique S.-Nicolas, le séminaire des clercs, l'église des Théatins, etc.... Et comment évaluer la perte des monuments des arts, des bibliothèques et des tableaux, faisant sa gloire?... Au milieu de cette horrible catastrophe, il n'y eut pas une seule banqueroute parmi les négociants!.... La pro-

bité des commerçants restait seule debout sur les ruines de la patrie. Tel est chez tous les peuples le caractère de cette classe respectable, si souvent diffamée.

Vers la fin de l'an 8, Messine possédait une célèbre université; les Borelli, les Malpighi, ont laissé des noms à jamais illustres dans les fastes de la science. Messine a aujourd'hui un gymnase où l'on cultive les arts et les lettres. Les habitants se font surtout remarquer par un esprit fin et avide d'instruction. J'y trouvai, comme à Catane, dont je vais vous entretenir, les égards, la bienveillance, l'hospitalité, l'empressement même à seconder le voyageur dans ses moindres recherches. La mer voisine de Messine et de Trapani (l'ancien *Eryx*) abonde en tout, et particulièrement en corail.

Après Messine et Palerme, la ville principale du royaume est Catane, Catane dont un poète moderne a dit :

* De Catane observez les rivages;
L'Etna les engloutit : sur ces tristes rivages

Deux siècles impuissants ont glissé comme un jour;
Ce port, long-temps célèbre, est fermé sans retour..

Cette ville n'avait pas de port, une éruption de l'Etna lui fit ce présent. La lave vomie par le volcan roula jusque dans la mer, et vint former, devant la ville, un môle naturel que l'art n'avait point osé tenter. Cent ans après (1590) une seconde éruption détruisit ce bienfait inappréciable : le mole fut englouti, le port comblé, la ville bouleversée. Elle s'est relevée depuis ; mais elle n'a plus de port, et ses habitants ont perdu, par un phénomène terrible, tout le commerce maritime que leur avait procuré le même prodige.

Vous pouvez croire que les matériaux qui entrèrent dans la construction de Catane sont tels qu'on doit s'attendre à les trouver dans le voisinage d'un volcan. Les édifices publics et particuliers, les temples, les remparts, furent bâtis principalement avec des laves; l'ancienne ville, détruite en 1693 par un tremblement de terre, n'était construite

que de cette manière, les fouilles l'ont prouvé. Catane elle-même est fondée sur la lave.

Des neiges et des glaces presque perpétuelles couronnent l'Etna, qui s'élève au-dessus de la mer à une hauteur prodigieuse. Les vents y soufflent fréquemment et avec tant de violence, que je pouvais à peine m'y tenir debout lorsque je me hasardai à le gravir. L'entrée du gouffre est comme défendue par un froid rigoureux et des soupîraux sulfureux disséminés sur la croupe du cratère. Il me semblait, cher Jules, que là, comme sur les autres montagnes ignivomes, la nature avait placé près des avenues de ses laboratoires ces fumées redoutables, de peur d'être surpris dans ses mystérieuses et admirables opérations!....

Riedesel, Hamilton, Brydone, Spallanzani, Fazello, donnèrent tour-à-tour des détails curieux et scientifiques sur l'Etna. Tel que lord Byron, il réveilla dans mon âme l'image du séjour de l'éternel désespoir..... On pourrait inscrire à son entrée, comme

sur la porte de l'enfer, le vers terrible du Dante. La plus étonnante des révolutions de l'Etna, c'est la chute du sommet dans son propre cratère. En 1669, cette formidable cime s'élevait comme une tour à une grande hauteur sur la plate-forme du mont; mais un incendie l'engloutit tout-à-coup dans l'abîme.

Désirant jouir d'un coup-d'œil que les habitants me proclamèrent devoir être pour moi magnifique, je me dirigeai vers la basse région des montagnes qui s'étendent au midi; là s'élève la délicieuse Catane, dont l'image se réfléchit sur la mer voisine. De là se déployaient sous mes regards, non-seulement le corps entier de l'Etna, mais toute la Sicile, ses cités, les diverses coupes de montagnes, les champs, les plaines, les fleuves qui la fertilisent. Plus loin Malte (*dont je vous parlerai bientôt*) m'apparut dans un nuage de vapeurs; il me semblait que toutes les îles Éoliennes étaient sous mes pieds; qu'il n'eût fallu que m'incliner pour toucher de la main et Lipari, la Cayenne de

l'Italie moderne, et Vulcano toujours fumante, et la brûlante Stromboli: Quel spectacle imposant que cette vaste plaine de mers environnantes, n'ayant d'autres bornes que le ciel, et sur laquelle la vue s'égare à des distances incommensurables !... J'étais assis sur le grand théâtre des merveilles !.... Mais détournons nos regards de cette belle scène de la nature, pour aborder une majesté détruite. Je veux vous parler de Syracuse.

Cette cité fameuse n'est plus que l'île d'Ortygie. Je découvris d'abord un amas confus de bastions et de clochers, tristes débris d'une grandeur rivale de Rome et de Carthage. Bientôt mes yeux s'arrêtèrent sur ce port célèbre qui vit s'évanouir les flottes de Nicias et l'orgueilleuse puissance des Athéniens. Enfin m'apparurent les ruines de Tyché, les carrières (ou latomies) de Denys et une portion du théâtre. Je n'y entrai qu'après avoir traversé trois ou quatre portes fortifiées de ponts levis. Là furent jetées sur la mer des chaussées prodigieuses; mais ce

n'est plus un soldat grec, un hoplite qui garde les remparts; c'est un pauvre Napolitain jaune, décharné, affublé d'un uniforme autrichien.

Les Éoliens bâtirent Syracuse; son nom signifie un *lieu qui invite au repos*, ou lui vient d'un marais voisin appelé *Syraco*. Au sixième siècle, l'invasion des Arabes, sous le calife Moavia, les rendit maîtres de Syracuse..... Figurez-vous un peuple oisif, inquiet, exclusivement occupé des intérêts les plus futiles, étranger à tous les grands débats de l'Europe, promenant une méfiance silencieuse à travers des rues étroites et brûlantes; telle est la moderne Syracuse. Une partie des habitants a conservé quelque chose de la physionomie espagnole. Les femmes, d'un extérieur généralement agréable et gracieux, me rappelèrent les traits de la belle Aréthuse et des autres médailles syracusaines. Aussi les maris ne les laissent-ils sortir qu'à regret, dans de grandes mantes noires. Des musiciens troublent, toute la nuit, les rues, de leurs sérénades très-expressives.....

Loin d'avoir suivi les traces des Héraclide et des Mythicus (deux Syracusains qui ont écrit sur la cuisine grecque avec une emphase digne de Beauvilliers), les aubergistes ne m'offrirent que des repas détestables. Le soir, après une assez faible réfection, m'étant rendu sur le quai du port, j'aperçus des voitures qui s'y promenaient méthodiquement; les chevaux étaient affreux, et les laquais d'un négligé sale.

Dans mes courses répétées, je cherchai vainement la maison de Timoléon, les restes de Néapolis, les bains de Daphnis, témoins, au septième siècle, de la mort tragique de l'empereur Constant, la porte Aréthuse, qu'un traître ouvrit à Marcellus, enfin les divisions de l'Achradine. Je ne pouvais croire qu'une ville populeuse eût existé là, sous les aqueducs percés dans le roc à une profondeur assez considérable; et pourtant ils se partageaient autrefois en tous sens, et indiquaient les rues, les places publiques, les édifices remarquables. Le murmure des eaux souterraines est le seul

bruit qui se fasse désormais entendre dans ce lieu, où une foule d'hommes se pressaient, se heurtaient sans cesse avec la même agitation que les flots de la mer dans un détroit. Le cri lugubre de l'orfraie anime par fois cette solitude où des milliers d'individus vécurent, aimèrent, entassèrent de l'or, et combattirent avec tant d'acharnement et de gloire.

Si l'on excepte l'Épipole, d'une situation forte et avantageuse, rien ne répondit, du reste, à mon attente. Devais-je m'en étonner, puisque déjà, même de son temps, Cicéron cherchait le tombeau d'Archimède, et reprochait aux Syracusains l'oubli dans lequel était tombée la sépulture du grand homme ? Cependant on me montra près de Buon Servizio les vestiges d'une maison que l'on croit lui avoir appartenu.

Le théâtre et l'amphithéâtre sont néanmoins fort remarquables. Ces ruines, dominées d'un certain point, composent un des sites les plus grandioses, et peut-être les lignes les plus élégantes que j'aie vues de ma

vie. Une onde roulant sans cesse, et jaillissant d'un aqueduc appuyé contre des rochers couverts de lierre, semble vouloir aider le temps à effacer et le sang des victimes et toutes les traces d'une magnificence qui n'est plus. Ces restes pourtant s'agrandissent du souvenir de Timoléon. Je me représentais l'arrivée au théâtre du vénérable vieillard, et les applaudissements que prodiguait une population reconnaissante au libérateur de la Sicile.

Aujourd'hui l'unique emploi des sénateurs de Syracuse est de veiller sur la chässe de saint Julien. Sa statue en argent massif me parut obtenir encore plus d'hommages que sainte Rosalie. Le peuple se montre d'autant plus superstitieux, que le voisinage de l'Etna lui persuade qu'il est plus près qu'un autre de l'enfer. De là, tant de momeries et de pratiques bassement ridicules. Plus la fumée devenant épaisse fait craindre le réveil du volcan, plus on baise avec componction les mains des moines. Tant il est vrai qu'un sentiment religieux que pas-

sionnela terreur dégénère presque toujours en stupidité! Un tel peuple est incapable d'admirer la morale sublime du Christ; une foule de saints et de petits bienheureux qui n'ont de crédit qu'à cinq ou six lieues à la ronde, lui intercepte la majesté de Dieu. Le Sicilien mêle dans ses respects la hiérarchie céleste, les martyrs, et les souvenirs profanes du paganisme. Je rencontrai la montagne de Sainte-Vénus; je vis plus d'un dévot s'agenouiller dans la chapelle de St-Mercure; on me montra le puits de Sainte-Junon !..... un climat brûlant, une oisiveté complète, entretiennent l'imagination dans un état de sensibilité vague et ardente. La peur du diable fait sur l'esprit la même impression que parmi nous les histoires de revenants sur l'enfance. Le Sicilien le plus pauvre donne à un frère quêteur, de préférence à un malheureux estropié; mais souvent il ne le fait que pour rassurer sa conscience contre la faute qu'il médite, ou celle qu'il a commise. St-Paul, fondateur du christianisme en Sicile, resta trois jours à Syracuse et y laissa

des disciples. Cette ville est doublement célèbre par la mort d'Archimède et de Ruyter. Mais si le premier ne succomba que sous la trahison des siens, le héros de la Hollande fut forcé, en expirant, de rendre hommage à la supériorité de son vainqueur. Deux batailles navales furent gagnées par Duquesne sur Ruyter : l'une devant Messine, l'autre à la hauteur de Syracuse. Là, dit un écrivain français, nos aïeux partagèrent les lauriers de l'Anglais et du Batave. Oui, s'écrie un de nos poètes modernes, plein d'une véritable inspiration patriotique, les Français se montrèrent les dignes émules d'Albion :

« J'en atteste Ruyter et la cité fameuse
Où, d'un soldat sans nom victime glorieuse,
Méditant sous le fer qui trancha son destin,
Archimède expira le compas à la main !
Là, frappé comme lui par la guerre inhumaine,
Ruyter, fier de son sort, ne céda qu'à Duquesne. »

Syracuse renferme environ quinze mille âmes. On y compte quatre-vingts couvents

d'hommes ou de femmes, un grand nombre de conservatoires religieux, d'églises séculières et de séminaires. Toute la ville est enrôlée en deux confréries; celles de St-Philippe et du St-Esprit. A l'époque de certaines fêtes, règne entre les fidèles une rivalité, vraiment édifiante, de cierges et de papier doré. St-Philippe s'avance gravement sur un char plus haut de quatre pieds que celui des autres saints. Les catacombes de St-Jean, bien que remarquables pour le pays, pourraient paraître mesquines aux voyageurs qui ont visité celles de Thèbes, que tous les récits nous peignent comme d'une imposante grandeur.

Pour terminer avec la Sicile, vous serez sans doute charmé d'apprendre que les Barchille, les Bérille, les Marcien, furent les premiers évêques de Messine, de Palerme et de Catane. La Sicile a de plus donné quatre papes à l'église : Agathon, Léon II, Sergius I^{er} et Étienne III. Un tel honneur ne suffirait-il pas pour réhabiliter l'antique berceau de la tyrannie?..... Il y a plus que

compensation : la naissance de quatre vicaires du Christ doit faire oublier les Denys, les Agathocle, les Phalaris, etc., etc..... Ce fut dans le treizième siècle que cette province jouit des faveurs de l'inquisition ; le seul Ferdinand-le-Catholique exerça rigoureusement ce nouveau genre de despotisme. Disons, pour l'honneur d'un peuple aussi superstitieux que les Siciliens, qu'une fois libres du joug espagnol, ils détestèrent ce tribunal de sang, qui fut supprimé en 1781. Adieu, mon ami ; à demain l'île de Malte.

LETTRE XLIII.

LE MEME AU MEME.

L'île de Malte. — Les chevaliers de l'ordre. —
Mœurs et industrie des habitants. — Beauté des
Maltaises. — Éloge de Nicolo.

Malte est la plus méridionale de toutes les îles de l'Europe. Sa plus grande largeur n'excède pas quatre lieues, et elle n'a que sept lieues de longitude sur vingt de circonférence. Située sous une latitude brûlante, elle n'est arrosée par aucun fleuve. Tout ce que l'antiquité compte de nations célèbres s'arracha successivement ses grèves stériles; ce qui prouve que la nature manquera plus

tôt à l'homme que la cupidité. C'est dans les parages de Malte que le vieil Homère plaça le séjour enchanté de Calypso; là régnait Battus, lorsque, repoussée par la tempête des bords où devait bientôt s'élever la rivale de Rome, Didon vint s'asseoir sur un sol hospitalier. Plus tard, des forteresses hérissèrent le rocher de Malte, qu'avaient conquis et ensanglanté tour-à-tour les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Goths et les Normands.

Je laisse, cher Jules, à une plume beaucoup plus exercée que la mienne, le soin de vous retracer l'origine et les institutions de cette milice sacerdotale offrant le spectacle inouï d'un gouvernement sans nation. Vous lirez avec le plus vif intérêt, dans le beau travail de M. *Rey-Dussenil*, comment d'intrépides et pieux chevaliers vinrent planter à Malte leur étendard. Soumis à des chefs électifs, incessamment sous les armes et toujours fidèles aux maximes de cette église militante et de cette féodalité qui expirèrent en Europe avec le moyen âge, ces héros

prêtres et soldats menaçaient éternellement le croissant alarmé.

« Rhodes n'est plus; d'où vient que ses fiers défenseurs
« Sur le rocher de Malte insultent leurs vainqueurs ? »

Telle est l'histoire mémorable de cette association religieuse et guerrière : poste avancé du monde chrétien , dernier enfantement des mœurs féodales , elle semblait s'être réduite au rôle, peu brillant en apparence , de milice stationnaire, pour mieux s'opposer à l'immobile Afrique. Les triomphes , les défaites et la chute de cet ordre fameux retentissent encore dans l'univers. Mais le temps l'avait ruiné bien avant même qu'il ne disparût sous la main puissante de Napoléon , de ce vaste océan de notre âge, où vinrent s'engloutir tour à tour toutes les anciennes gloires militaires. On sait que dans sa langue si expressive il traitait Malte de *Gentilhommière*; il faut avouer qu'elle ne mérite plus guère un autre nom , bien qu'elle s'efforce vainement aujourd'hui de rattacher

ses statuts décrépits au char des sociétés modernes.

Durant mon séjour dans l'île, je ne puis me lasser d'y admirer l'industrie humaine, qui triomphe là, plus que partout ailleurs, d'une nature marâtre. Un travail opiniâtre et des irrigations artificielles fertilisent ce terrain ingrat. L'eau de pluie, que l'on conserve dans de vastes citernes, pourvoit seule aux besoins journaliers de la vie ; les rosées d'été et quelques faibles sources abreuvent une terre qui déguise mal et couvre à peine la triste nudité du roc. Je n'y rencontre nulle part de ces arbres à haute tige dont l'ombrage épais et bienfaisant tempère la chaleur du jour ; mais des champs de fleurs parfument l'air en tous lieux , et d'odorants arbustes courbent en rameaux leurs branches flexibles. A ce ciel pur, éclairé par le soleil d'Afrique, à cet air suave et transparent qui circule avec mollesse, et que ma bouche semble ne laisser échapper qu'à regret, je m'imagine être transporté dans ces îles rêvées par les poètes, où tout respire

la volupté, l'amour, et qu'anime un éternel printemps.

Après avoir franchi les longs escarpements d'une côte inaccessible, et qui n'offre aucun lieu propice au mouillage, je rencontrai, à l'est, Marza-Scalla et Marza-Sirocco, anses commodés et bien abritées; à l'extrémité occidentale de l'île, la petite cale de Mellcha, que sépare de Gozo un canal étroit renfermant l'île de Comino; puis, en continuant de longer la terre, passant devant la cale St-Paul ou Meleda, j'abordai enfin à Marza-Musciet et au grand port de Malte. Dans le fond s'élève en amphitéâtre, la cité Vallette, ville capitale, bâtie, en 1566, par l'illustre grand-maître du même nom. Elle est ceinte de remparts et flanquée de tours. L'île entière présente encore l'aspect, si terrible pour la pensée de l'homme libre, d'un vaste château féodal. Des redoutes disposées à de légers intervalles en défendent le contour, et forment une espèce de courbe dont les extrémités viennent aboutir d'une part au château St-Ange, et de l'autre au

fort St-Elme qui protège la ville et le grand port. Ne vivant que de la guerre, ces héritiers de l'ancienne chevalerie s'étaient sagement précautionnés contre ses inévitables vicissitudes. Un goût exquis, une simplicité noble, respirent dans chaque monument de la cité Vallette: Les toits, les terrasses des édifices, sont sillonnés de tuyaux de plomb qui communiquent à de grands réservoirs et pompent jusqu'à la dernière goutte des eaux du ciel. Des frais immenses ont construit un aqueduc portant à une fontaine l'eau d'une source qu'il va puiser dans la partie méridionale de l'île. Des canaux souterrains aboutissent à tous les réservoirs particuliers et publics; ils épuisent la fontaine et suppléent à l'insuffisance des pluies d'hiver.

La fondation, et les embellissements successifs de la cité Vallette, nuisirent à l'ancienne capitale, appelée Médina par les Arabes, et témoin de mille révolutions diverses. Bientôt elle fut presque entièrement abandonnée. Ce n'est plus, de nos jours, que le bourg chétif de *Città-Vecchia*. Ses ruines

même ne sauraient retracer quelqu'ombre de son antique splendeur. Les souvenirs du christianisme , qui a tout absorbé dans sa marche utilement envahissante , ont détruit les autres souvenirs; seul il y a laissé des traces. Au-dessous de Città-Vecchia, se prolongent d'immenses catacombes , creusées dans le roc, et qui forment une sorte de ville souterraine. Là, dans l'horreur des ténèbres, les premiers chrétiens venaient chercher un refuge contre leurs barbares oppresseurs. Par quelle fatalité la raison ne trouvera-t-elle jamais que des persécuteurs ici-bas ? La vérité ne saurait donc se faire jour qu'entre des bourreaux et des martyrs!

Vue de Città-Vecchia , Malte se divise en deux parties principales. A l'ouest, des sites pittoresques , mais une température méphitique, des habitations rares et clair-semées, partout la nature abandonnée, laissée à elle-même ; à l'est, de vastes paysages, de frais vallons, de nombreux jardins, une foule de villages variés à l'infini : tel est l'aspect sous lequel cette terre s'offrit à mes yeux. Vers

l'ouest, je trouvai la grotte de Calypso; elle est aujourd'hui déserte, elle ne résonne plus des doux sons de sa lyre. . . . Mais la prose harmonieuse du Télémaque a survécu aux enchantements de la nymphe; c'est le privilège du génie. On assure qu'au commencement du dix-septième siècle, de pieux ermites virent y fixer leur séjour. Ils n'eurent pas de successeurs et ne laissèrent aucun ouvrage; la grotte inspiratrice fut pour eux sans poésie.

Nulle ville remarquable dans la dépendance de Gozo. Des roches taillées à pic la bordent de toutes parts; elles s'élèvent à plus de cent cinquante pieds au-dessus de la mer et plongent dans l'onde à une profondeur immense. Dans leurs flancs arides et d'une blancheur non moins éclatante que les falaises de l'Océan, les oiseaux de mer viennent chercher un asile contre l'orage et bâtir le fragile édifice de leurs nids, qui ne sauraient rester inviolables contre l'heureuse témérité de l'homme. Ma compagne et moi nous assistâmes à une expédition d'un

genre nouveau, et pendant laquelle plus d'une fois la crainte vint se mêler au plaisir. Guidés par des cordes jetées sur la crête des rocs, d'intrépides chasseurs poursuivaient leur proie de crevasse en crevasse, de précipice en précipice : la transparence de l'eau me permettait de suivre de l'œil les rochers fort avant dans l'abîme, et ce n'était pas sans terreur que je mesurais de la base à la cime ces redoutables écueils. Le Maltais au contraire ne vit et ne paraît se plaire qu'au sein de leurs gouffres. . . . Mais revenons à notre chasse. Au moment où une main furtive croyait surprendre dans son nid l'oiseau jeune et timide encore; instruit par le péril, tout-à-coup il déploya ses ailes et tenta de fuir : ce fut alors que s'élancèrent les ravisseurs pour saisir le butin qui allait leur échapper; suspendus à un lien de chanvre faible et imperceptible, ils nous parurent n'avoir au-dessus d'eux que la voûte du ciel, au-dessous que l'immensité de l'abîme, et l'image de la mort partont.

Suivant les suppositions ingénieuses de

nos savants, Malte, Gozo et Comino ne sont que les fragments d'une terre plus considérable, qui aurait disparu dans les nombreuses révolutions de notre globe. On pourrait croire, en effet, d'après toutes les probabilités, que la mer ne sépara pas toujours ces îles, et qu'elles furent autrefois détachées l'une de l'autre par une violente secousse. Malgré le peu d'importance de sa fertilité, la position admirable de Malte entre l'Afrique et l'Europe en fait une des clés de la Méditerranée. Toutefois, je vous le répète encore, l'industrie des habitants a vaincu la nature. Quelle société savante, voire même de province, n'a pas agité parmi nous la fameuse question de savoir si le partage du sol est favorable, ou non, à l'agriculture ? Que tous ces industriels imberbes ou à cheveux blancs viennent à Malte ; là, des exemples vivants tranchent victorieusement, chaque jour, la question. Divisée en milliers de petits lambeaux, cette terre infatigable et inépuisable ne repose jamais ; chaque saison fournit sa récolte. Borné à un angle de

terrain , le propriétaire a pu l'enclore de murs , prévenir les éboulements par des chaussées, pratiquer des moyens d'irrigation, détruire les animaux nuisibles, extirper jusqu'à la dernière semence des herbes parasites, et créer même un terroir factice avec des brisures de rocher. De là, chaque propriété devient un jardin véritable, un vase de fleurs qui prospère sous l'œil du maître. Les frais de culture s'élèvent sans doute proportionnellement aux produits ; le propriétaire ne profite pas de tous les fruits, mais un plus grand nombre d'hommes ont trouvé à vivre sur sa terre. L'avantage est donc réel.

Là où se multiplient les ressources, la race humaine est susceptible d'accroissements rapides. La culture du coton, l'incroyable fécondité des animaux domestiques, un miel rival de celui du mont Hyette par la douceur de son parfum ; ce commerce surtout de corsaires, que protégeait l'ordre de saint Jean-de-Jérusalem avec d'autant plus d'ardeur, qu'il s'y livrait

lui-même, tout dut conspirer aux grands développements de la population maltaise. Dans les trois îles on compte plus de cent vingt mille habitants. A voir ce faible point de terre dans le bassin, déjà si resserré, de la Méditerranée, on ne pourrait croire qu'il nourrisse tant d'hommes. Malte occupe le premier rang de l'échelle proportionnelle des populations. Elle entretient onze cent trois individus sur un espace donné où, en Irlande, il ne vit qu'un homme, cent soixante-douze en France, et deux cent vingt-deux en Hollande. Son or va chercher en Sicile tous les produits dont sa terre lui refuse une jouissance abondante. La neige, réservée partout ailleurs au raffinement du luxe, y est devenue depuis longtemps un objet de nécessité première; tant l'aisance générale a fait descendre les commodités de la vie à la portée de toutes les existences! La Sicile, vu son climat brûlant, en importe pour des sommes considérables; c'est le seul moyen d'y rendre au corps quelque vigueur, et de neutraliser la maligne

influence de l'atmosphère. Jamais, à Malte, le thermomètre ne descend plus bas que zéro. Durant le désastreux hiver de 88, une seule mare, vers la partie la plus fraîche de l'île, fut gelée à sa superficie, dans une épaisseur de deux lignes. On se hâta d'envoyer au grand-maître un fragment de cette glace maltaise, et il eut à peine le temps de la montrer aux curieux accourus pour contempler ce phénomène.

Mais avant que ces industriels insulaires eussent appris le métier de forbans, et que leurs agiles spéronares courussent désoler les mers du levant et se livrer à un commerce frauduleux sur les rivages de l'Espagne, Malte, forcée de recourir à la Sicile pour le blé qui lui manquait, se soumit à une sorte de vasselage politique envers son heureuse et superbe voisine, dont elle ne pouvait encore acheter les secours à prix d'argent. C'est un spectacle digne d'intérêt que de voir ce peuple fier et belliqueux invoquer sa dépendance comme un avantage, et réclamer instamment contre les princes qui

voulaient l'émanciper en la détachant du royaume de Sicile. Quel sujet profond d'études et de remarques philosophiques, qu'une nation vendant sa liberté pour du pain ! . .

Des faits nombreux déposent en faveur du caractère maltais. Lorsqu'un peuple, assujéti pendant plus de dix siècles consécutifs à des dominations étrangères, n'a point dépouillé l'empreinte de sa native origine, il faut en conclure que, forcé de se laisser traverser par ses vainqueurs, il n'a jamais souffert qu'ils s'incorporassent à lui. A Malte, le sang africain domine encore dans toute sa pureté. A ces larges lèvres, à cette peau jaunâtre et brune, on devine que ni la race grecque, ni la race italienne, n'ont croisé la race maure; la langue même, qui aurait dû se perdre et s'effacer tout entière dans les diverses altérations qu'elle a subies, y semble avoir retenu quelque chose de son ancien type. On la rejette aujourd'hui parmi les patois, parce qu'elle est un mélange indéfinissable d'arabe, de grec, d'allemand et d'italien; cependant l'arabe y domine.

Les Maltais et les Maures de Tunis parlent et s'entendent entre eux presque sans efforts. Cet idiome dérive-t-il du punique ? les philologues ont prononcé pour et contre.

D'origine africaine, le Maltais est essentiellement sobre et intéressé, vindicatif et enclin au vol. Capable d'un attachement à toute épreuve pour son maître ou son ami, jamais les plus graves serments ne le lièrent envers un étranger. On trouverait chez lui quelque chose de la foi punique..... Son amour du sol natal ne saurait se démentir, ni s'éteindre. C'est en vain que la fortune l'entraîne vers des plages étrangères ; toujours il soupire, comme le sauvage, après son pays ; il nourrit jusqu'au dernier moment l'espérance de le revoir ; il l'appelle la fleur du monde, *fiore del mondo*.... Pour n'être plus à l'orientale, son costume n'est pas encore à l'européenne. Un ample gilet de soie, enrichi de boutons d'argent ou même d'or, surmonte une large chemise de coton ; les braies sont fixées au corps par une ceinture où pend un long couteau à gaine. Il est

recouvert d'un court manteau ou *caban* orné d'un capuce, et qui descend à peine au-dessous des reins; il porte, en guise de chapeau, un bonnet de différentes couleurs, et il chausse de simples sandales, que des cordons attachent à ses pieds.

Les écrivains voyageurs me semblent s'être montrés peu galants envers les Maltaises: ils n'ont pas, selon moi, rendu complètement justice à leur beauté. Je vais réparer cette omission autant qu'il me sera possible : puissent nos charmantes Françaises n'en pas mourir de dépit !... Des mains parfaites, une taille svelte et souple, un pied mignon, des yeux vifs et brillants, une chevelure d'ébène, rendraient les dames de Malte assez semblables aux tendres Andalouses, sans l'éclatante blancheur de leur peau. Malgré le petit mouvement de jalousie de ma belle compagne, je ne pouvais, dans nos promenades, me lasser de parcourir les contours d'une gorge voluptueuse, que le beau sexe maltais emprisonne dans la *sidria*, long corset paré de manches, et qui se rattache à une robe, ou

ghesuira, d'une couleur éblouissante. Je maudissais tout bas l'ardeur du soleil, qui contraignait ces intéressantes insulaires à couvrir leur tête de la *faldetta* ; j'étais presque tenté de soulever cet envieux tissu de soie noire qui me dérobait la moitié de leur visage ; mais elles savent l'ajuster avec tant de grace , avec cette grace toute particulière aux femmes du midi , qu'il en résulte pour la vue et l'imagination des agréments nouveaux. Ne pouvant se passer de ces bijoux dont s'enivre la coquetterie mondaine, elles enlacent leur cou dans des chaînes d'or et d'argent garnies de pierres précieuses ; d'épais bracelets du même métal serrent leurs bras : mais ces ornements sont presque tous plus remarquables par leur valeur que par leur bon goût. Il n'est donné qu'à nos élégantes de la capitale, de se courber avec grace sous le poids des pierreries..... Aimables Maltaises, la nature vous a prodigué tous ses dons ; vous êtes belles : pourquoi vouloir encore paraître riches ?

« L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin, »

pourrait-on dire à une jeune femme de l'île, toutes les fois qu'elle cherche à captiver les regards du public par la magnificence de ses atours.

La longue résidence des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem à Malte en a perverti les mœurs. Il est facile de sentir que, vivant au milieu de cette élégante et riche milice, exposées à des attaques de tous les jours, de tous les instants, les femmes ont pu perdre la simplicité des mœurs primitives. Avant l'arrivée de l'ordre, les jalouses précautions des Maltais ne contribuaient pas peu à la chasteté de leurs épouses. C'était, assure-t-on, une maxime à Malte, que les femmes ne devaient paraître que deux fois en public : le jour de leurs noces, et le jour de leurs funérailles. Il y a quelque chose d'arabe et de turc dans un tel usage. En France, nos belles compatriotes remplissent bien mieux ce long intervalle : elles sont bien plus visibles, même avant l'hymen. On

laisse gronder les mères, les maris, et la mort vient au sortir d'un bal ou pendant une partie d'écarté. Une pareille législation convient au beau sexe de tous les pays.

Malte a produit plus d'un homme recommandable dans les arts, dans les sciences et même dans les lettres. Je pourrais vous en citer quelques-uns, mon cher Jules, entre autres le savant *Poussielgue*, un des plus profonds économistes du siècle. Mais permettez-moi de m'arrêter un moment à *Nicolo* : je veux répandre quelques fleurs sur la tombe du fécond, du spirituel et folâtre auteur de *Joconde*. *Nicolo Isouard* était issu d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de Malte; mais bientôt ses nombreux triomphes à l'Opéra-Comique le naturalisèrent Français. Ah! si la mort envieuse ne l'eût moissonné avant l'âge, il contribuerait encore par de nouveaux chefs-d'œuvre à balancer avec notre Boïeldieu, la mortifiante supériorité de Rossini sur nos stériles compositeurs.

Adieu, mon cher ami; vous me pardon-

nerez l'étendue de cette lettre sur une île modeste, en faveur de quelques détails qui peut-être vous auront fait sourire. Demain je quitte Malte pour me diriger vers le rendez-vous général. Encore une fois, adieu.

LETTRE XLIV.

JULES A ALPHONSE.

Rome. — Le Capitole. — Mademoiselle Delphine Gay. — Description de divers monuments. — Excursion hors de Rome. — L'auberge homicide. — Mort de Frédéric.

Arrivé à Rome, je me rendis droit au Capitole : c'est suivre, me direz-vous, la marche des triomphateurs; je venais, au contraire, assister à un triomphe. Notre belle compatriote (1), mademoiselle *Delphine*

(1) Notre jeune voyageur se trompe; mademoiselle Delphine Gay est d'Aix-la-Chapelle.

(Note de l'Éditeur.)

Gay, cette muse de la France, qui unit le talent aux graces, devait y réciter des vers en l'honneur de notre patrie. Il était digne d'elle de faire l'apothéose des Français dans l'enceinte du Capitole. Ce spectacle curieux, même pour les étrangers, avait attiré un concours extraordinaire d'amateurs, et je remarquai parmi eux plusieurs Français qui paraissaient être venus à Rome chercher autre chose que Rome même. Mais je m'arrête ; la jalouse Sophie, qui m'accompagne partout, ne peut me pardonner cette hyperbole, si flatteuse cependant pour son sexe.

Enfin apparut la jeune triomphatrice. J'avouerai que son maintien me sembla peu modeste : on eût dit que, s'adressant à chaque spectateur en particulier, elle l'invitait, comme dans un de ses portraits de notre musée, à contempler toutes ses perfections physiques. Sophie me rappela malicieusement, à ce sujet, le vers de La Fontaine :

« Et la grace, plus belle encor que la beauté. »

Je fus de son avis ; mais, dès les premiers

accens de la moderne Corinne, j'étais désarmé : j'oubliai surtout mon ressentiment quand, d'une voix noble et sonore, elle fit entendre l'hymne patriotique :

« Français dont les beaux noms sont unis à la gloire,
Vous qui la dotez , chaque jour,
D'un chef-d'œuvre ou d'une victoire ,
Pour elle recevez ces hommages lointains ;
Pour elle allez prier sous la sainte coupole ;
Et soyez fiers d'entendre les Romains
Crier *Vive la France* au pied du Capitole ! »

Je ne sais si vous penserez comme moi, cher ami; mais, malgré tous les sujets de tristesse que nous donnent en France nos ministres, cet appel à notre gloire dans la ville éternelle, la belle bouche d'où sortait notre éloge, ce Capitole enfin qui paraissait oublier ses anciens héros pour encenser ceux de la France, tout me fit sentir d'une manière bien puissante la vérité de cette apostrophe d'un autre de nos poètes à la malheureuse Italie des Autrichiens :

« Courbé sous l'or du sceptre pastoral ,
Ton peuple grave et fier que ce mépris offense,
Laisse tomber son bras armé pour ta défense ;
Il fléchit sous des rois , lui qui n'eut point d'égal
Quand la gloire était son idole ;
Et *l'herbe a désuni le pavé triomphal*
Qui conduisait au Capitole. »

ce dont je m'aperçus peu, du reste, tant la route était couverte de monde..... Pour en revenir à notre jeune muse, dans ce siècle éminemment envieux elle ne pourrait se flatter de réunir tous les suffrages. Comme Sapho, elle a vu attaquer ses mœurs, et j'ignore quel obscur pamphlétaire, faisant allusion à sa passion pour les voyages et à son amour du pittoresque, écrivait dernièrement qu'elle allait se fixer en Suisse et y acheter une propriété pour y *faire ses cascades*. Un satyrique anonyme va même plus loin ; il lui reproche jusqu'à son ascension de Paris : je veux parler de cette circonstance solennelle où, suivant des malins, notre

baron *Gros porta si haut* l'art de la peinture :

« Contemplez l'orgueilleuse Delphine
A la coupole osant parodier Corinne;
De l'honneur de son front V***** peu jaloux,
Est prêt à lui chanter : Gai, gai, marions-nous;
Et S***** qu'en tous lieux on destine à la belle,
Déjà refait ses vers et compose pour elle.
Bien que quinze cents francs couronnent ses efforts (1),
Salaire académique et digne d'un tel corps,
Sur sa verve d'emprunt la petite s'abuse,
Et le roi seulement fait l'aumône à sa muse.

Quels sont ces deux soupirants désignés par une simple initiale? On s'obstine à y reconnaître un de nos meilleurs poètes tragiques, et le premier de nos *rhéteurs*.

Puisque je suis au capitolé, il faut m'y

(1) On sait que S. M. Charles X a fait sur sa cassette une pension de 1,500 fr. à mademoiselle Delphine Gay.

(Note de l'Éditeur.)

arrêter un moment. Ce quartier est encore le chef-lieu de Rome moderne, et occupe toute la partie méridionale de la ville, depuis la place Saint-Marc jusqu'à la porte latine, et depuis le Colysée jusqu'au Tibre. Il faisait autrefois partie de la huitième région appelée *forum romanum*. Il y a deux sommets au Capitole : au milieu est une place moins haute, nommée *intermontium* ; les anciens Romains distinguaient le temple, de la citadelle. Mais où était situé ce fameux temple de Jupiter Capitolin, témoin du courage de Manlius et de la défaite des Gaulois? Tout donne à croire qu'il s'élevait vers l'orient, et qu'il se trouvait aussi sur la roche Tarpéienne. Du côté du Tibre était un sanctuaire consacré à Junon, où l'on nourrissait les oiseaux sauveurs des ingrats contemporains de Camille. Incendié sous Vitellius, rétabli par Vespasien, et restauré par son fils Domitien avec plus de magnificence encore, ce superbe Capitole avait déjà perdu toute sa pompe, du temps de saint Jérôme, comme l'attestent les lettres de ce grand



arrêter un moment. Le quartier est encore le chef-lieu de Rome moderne, et occupe toute la partie méridionale de la ville, depuis la place Saint-Pierre jusqu'à la porte latine, c'est-à-dire depuis le Colosse jusqu'au Tibre. Il s'appelle aujourd'hui *parva* de la huitième région appelée *parva* *quadrata*. Il y a deux siècles, on n'y voyait que des maisons basses et étroites, et une seule place nommée *Forum*, où se tenaient les assemblées publiques. Les autres places n'étaient que des rues étroites, et les maisons n'étaient que des chaumières. On y voyait cependant quelques palais, et quelques temples, et quelques statues. Mais tout cela était en ruine, et les débris de ces édifices servaient de matériaux pour les maisons. On y voyait aussi quelques vestiges de la grandeur de Rome, et quelques débris de sa gloire. Mais tout cela était en ruine, et les débris de ces édifices servaient de matériaux pour les maisons. On y voyait aussi quelques vestiges de la grandeur de Rome, et quelques débris de sa gloire. Mais tout cela était en ruine, et les débris de ces édifices servaient de matériaux pour les maisons.





docteur. Là s'élevaient les statues de Jupiter et de Scipion l'Africain; là étaient entassés les trophées et les dépouilles de l'univers. A l'occident du Capitole, vers l'extrémité de la rue située derrière le palais des Conservateurs, on découvre encore la roche Tarpeienne. Tout auprès se voyaient la maison de Manlius et le toit de chaume qu'habita le fondateur Romulus.

Je ne puis vous peindre qu'en abrégé le moderne Capitole, qui diffère beaucoup de l'ancien. La principale façade est au nord, tandis que la première était au midi. J'y fus conduit par un bel escalier, construit, sur les dessins de Michel-Ange, le long des ruines de l'antique édifice. Sur le premier piédestal de la balustrade de la place, on me montra deux trophées que les uns attribuent à Marius, d'autres prétendent qu'ils furent érigés à l'occasion de la victoire de Trajan sur les Daces. Ainsi ces Romains dégénérés, qui ne vivent plus que de souvenirs, se tromperaient sur les triomphes de leurs ancêtres!.. A droite de la place est le palais des Conser-

vateurs, à gauche le cabin et des antiques, et au milieu la célèbre statue équestre de Marc-Aurèle, ce chef-d'œuvre de sculpture des anciens. Tandis que mes voisins s'attachaient à de vaines critiques de détail, je passais en revue la vie entière du monarque philosophe, et je ne pouvais qu'admirer.... J'espère, dans une lettre destinée particulièrement à l'art statuaire, vous entretenir des beaux morceaux que renferme encore le palais conservateur, et des salles diverses de peinture. C'est au pape Corsini (Clément XII) que les arts sont redevables de cette riche collection. Sans lui, que de richesses perdues pour Rome, grâce à l'avidité curieuse des acquéreurs étrangers ! Je m'arrêtai quelque temps devant le tombeau d'Alexandre Sévère et de Mammée. Quant aux figures égyptiennes, je les visitai dans une chambre à droite au rez-de-chaussée. Ensuite les salles des colombes et des philosophes attirèrent mon attention : au-dessous d'une porte, un petit bas-relief, représentant la mort de Méléagre, eut la gloire d'inspirer heureusement *le Poussin* dans son

sacrement de l'extrême-onction. La chambre d'*Hercule*, celle des *Empereurs* et celle du *Vase* furent les dernières que j'examinai : j'espère vous en donner bientôt une description détaillée.

C'est le pape Benoît XIV qui forma la galerie des tableaux : on y entre du même côté que du palais des Conservateurs. Je ne puis, cher Alphonse, vous signaler, l'une après l'autre, chaque curiosité qu'elle renferme; mais je vous recommande plus particulièrement à votre arrivée dans Rome :

1°. Le tableau des Sabines, par Pierre de Cortone : malgré son mérite, il ne saurait soutenir le parallèle avec le chef-d'œuvre de notre David.

2°. Une Madeleine, du Guide, méditant sur la croix.

3°. Une Sainte, du Dominiquin.

4°. *La Vanité*, par le Titien. Dans ce bel ouvrage, le peintre se montre aussi fin de couleur que Raphaël l'était dans son dessin.

5°. Une Judith, du Guide : le mouvement est bien saisi.

6°. Polyxène sacrifiée par Pyrrhus (de Pierre de Cortone).

Au dessus de la salle du nu se trouve le second salon de peintures. C'est là qu'après m'avoir montré l'enlèvement d'*Europe* de Paul Véronèse, un Romain, tout gonflé d'amour-propre national, me fit remarquer la bataille d'Arbelle, par Pierre de Cortone. « Reconnaissez dans cette belle esquisse, me dit-il, tout le plan du fameux tableau de votre *Lebrun*..... — Signor Italien, lui répondis-je en riant, quand on possède comme vous les chefs-d'œuvre des Raphael et des Corrège, peut-on envier à la France la gloire de ses artistes ? »

Parlons de quelques rues situées au pied du capitol. Hors de la porte Carmentale, j'aperçus le portique d'Octavie, sœur d'Auguste, et dans l'intérieur celui de Métellus le Macédonique. Au bas du capitol, je laissai vers le couchant le quartier où est l'église Sainte-Galla, appelée ainsi du nom de cette dame romaine, fille de Symmaque-le-Jeune. On assure qu'en 525, lorsque Justin et

Théodoric se disputaient l'Italie, la vierge actuellement placée dans l'église apparut à sainte-Galla : ce fut un des premiers triomphes du christianisme, et le palais de Symmaque devint bientôt un temple consacré au vrai Dieu. Près de la porte Carmentale, on me montra la place où les quatre factions du cirque avaient leurs bâtimens. Je ne pus réprimer un sentiment d'indignation en passant devant ces lieux, témoins de tant de scènes ridicules. Je crus entendre encore les applaudissemens que l'insensé Caligula prodiguait à la faction des verts. Mais d'autres objets non moins affligeans par les souvenirs qu'ils retracent frappèrent bientôt mes regards : j'entrevis l'emplacement de la prison où furent enfermés saint Pierre et saint Paul ; une église chrétienne s'élève aujourd'hui sur ses ruines. Dans la partie souterraine de cette fameuse prison de saint Pierre, appelée Tullianum, de Tullus Hostilius son fondateur, furent mis à mort les complices de Catilina. Leurs nombreux amis attendaient avec inquiétude, sur la place publique, des

nouvelles de leur sort : Cicéron dissipa leur attroupement par ce mot si simple et si décisif à la fois, *vixerunt*.

Près de l'église de Sainte-Martine, qui souffrit le martyre l'an 130 de J. C., est un lieu où s'assemble l'académie de peinture : on y conserve des tableaux du Guide, de Carle Maratte et de Salvator Rosa ; mais la relique la plus précieuse de toutes, c'est le crâne de Raphael. Le fameux docteur Gall prétendit que ces restes du grand homme avaient appartenu à un sacristain de Sainte-Martine. Après cela, faites l'éloge de la science crânologique ! Je renvoie à un article spécial l'académie de Saint-Luc, qui a fourni les meilleurs sujets de l'école romaine, et je m'élance vers le Campo-Vaccino, l'ancien *Forum romanum*. Telle est l'ignoble dénomination que donne de nos jours le peuple dégénéré du peuple-roi à l'endroit le plus célèbre de l'univers ! Je cherche en vain la tribune aux harangues, on y tient le marché aux vaches. « Misérable cité ! m'écriai-je :

« En passant sur la terre où dorment tes héros ,
Par les mugissements de sa voix importune
Le bœuf pesant d'Ostie insulte à leur repos;
On, symbole vivant de ta triste fortune ,
Endormi sous le joug du char qu'il a trainé ,
Courbe sa corne noire et son front enchaîné
A la place où fut la tribune ! »

Les Comices et le Ruminal ont également disparu, ainsi que le temple de Romulus, ceux des dieux Pénates, de Jules-César et de la Victoire, situés au pied d'une rue montant au Palatin. En face, s'élevait le sanctuaire de Vesta : il n'y a plus que des débris ; mais l'arc de Septime-Sévère est encore debout. Vous parlerai-je du temple de Janus, qui s'ouvrait pour la destruction des rois; de l'arc de Fabius, de la basilique de Paul-Émile, du fameux lac de Curtius, et de cette colonne triomphale où Horace vainqueur suspendit les dépouilles des Curiaces ? Quel contraste entre Rome moderne et Rome antique ! A l'aspect de la ville *immo-*

telle, et pourtant bien vieillie, vous auriez beau jeu à pérorer sur la vanité des choses de ce monde. Je laisse Saint-Lorenzo, ancienne église construite sur les débris du temple d'Antonin et de Faustine; je salue, en passant, les ruines du temple de la Paix, et j'entre dans la *voie sacrée*. J'y cherche à reconnaître quelques traces des pas des augures et de ce peuple innombrable qui tous les mois, se rendait en cérémonie jusqu'au capitolé. J'ai vu cet étonnant colysée, le palais des vestales, la demeure d'Ancus Martius et l'emplacement de la statue équestre de la jeune et courageuse Clélie....

Préparez à présent toutes vos forces, cher Alphonse, pour ne point succomber au douloureux récit que je vais vous faire; moi-même, en vous écrivant, je mouille le papier de mes larmes. L'aurais-je cru, lorsque nous partîmes, qu'un voyage commencé sous de si heureux auspices devait se terminer d'une manière si funeste pour l'un de nous! Malheureux Frédéric! Épargnez, mon ami, la sensibilité de votre Laure. Ma So-

phie ne sait rien encore : hélas ! elle n'apprendra que trop tôt le fatal événement.

Frédéric se hâtait de se rendre à Rome, après avoir quitté Florence (1), lorsqu'une indisposition subite le força de s'arrêter quelque temps à Radicofani, entre Spolète et Foligno. Je résolus donc, d'après les nouvelles qu'il me marquait, de faire une petite excursion hors de Rome et de venir prendre notre ami malade à l'endroit qu'il m'avait indiqué. J'arrivai trop tard. Ah ! si j'avais pensé que le péril fût si imminent, j'eusse commandé sur-le-champ des chevaux de poste, et fait sans m'arrêter les trente lieues qui séparent Rome de Radicofani ; mais pouvais-je soupçonner une pareille catastrophe ?

Dans la voiture où je montai à mon dé-

(1) Je ne sais si la douleur égare Jules, mais il me semble que son malheureux ami avait depuis long-temps quitté Florence. Peut-être, au reste, avait-il voulu revoir une seconde fois cette ville en sa qualité de peintre et d'amateur des beaux-arts.

(Note de l'Éditeur.)

part de Rome, se trouvaient trois autres voyageurs : un Français venant de Naples, une jeune Française qui retournait dans sa famille après avoir été employée au service de la défunte princesse Borghèse, et un marchand de Livourne. Nous ne tardâmes pas, mes compagnons et moi, à nous entendre, et bientôt nous fûmes les meilleurs amis du monde. Il n'y avait pas d'Anglais, et la connaissance fut bientôt faite. Nous étions là trois Français, et des Français en pays étranger aiment à parler leur langue. Celui qui venait de Naples était un homme instruit et de très-bon ton ; la Française avait toute la vivacité nationale, et ne tarissait pas sur les louanges de sa bonne maîtresse, de cette belle et infortunée Pauline, qui se montra tour-à-tour, dans la prospérité comme dans les revers, le modèle des graces parisiennes et la digne sœur de Napoléon. Quant à l'honnête Livournais, il paraissait n'entendre malice que dans son commerce, et nous eût vendu bien cher, si nous l'avions voulu, de faux diamants et de faux camées antiques.

Dans la voiture on devisait, on contait des anecdotes de voyage, et il y avait souvent le mot pour rire. Mes compagnons se rendaient tous à Florence; moi seul je devais m'arrêter à Radicofani. A peine eus-je découvert au loin cette montagne, une des plus hautes sommités de la chaîne désolée des Apennins, que je la montrai aux voyageurs qui m'accompagnaient. « Adieu, monsieur, me crièrent-ils tous ensemble avec un tendre intérêt; puissiez-vous trouver votre ami en bonne santé! » Il y avait je ne sais quoi de sinistre dans l'expression de cet adieu : mon cœur était profondément ému; une larme vint sillonner ma joue.

Arrivé au pied de la montagne de Radicofani, je frappai à la porte d'une hôtellerie isolée, où les voyageurs passent ordinairement la nuit, quand il est trop tard pour gagner la cime. Descendu à l'auberge, si l'on peut donner le nom d'auberge à une pareille baraque (c'est dans ce cabaret pourtant que devait se trouver notre pauvre ami), j'aperçus dans une salle basse quel-

ques hommes de mauvaise mine qui se chauffaient tranquillement assis autour du feu. Cet air de calme ne me fit présumer rien de désespérant. « Où est, dis-je à l'hôte, le voyageur malade qui s'est arrêté dans votre maison? » Lui, se levant de son siège et me conduisant vers la porte : « Il est là, répondit-il froidement en me montrant la montagne. — Là !.. que voulez-vous dire ? — Oui, ajouta cet homme du même ton, c'est sur la montagne qu'est le cimetière. — Il est mort ! m'écriai-je, la pâleur sur le front. — Avant-hier, dit l'hôte, et hier enterré. »

Ce coup imprévu, porté à mon cœur d'une manière si cruelle, m'anéantit. Je restai long-temps immobile et frappé de stupeur, sans pouvoir verser une larme. Ah ! que j'ai bien fait de ne pas amener Sophie ! sa délicatesse n'aurait pu résister à de pareils assauts.... A la fin, le sentiment des tristes devoirs qu'il me restait à remplir me rendit à moi-même ; et jetant un coup-d'œil sur le lieu et sur l'aubergiste, dont le main-

rien me parut embarrassé, je conçus un sinistre soupçon. « Il n'était pas naturel, me dis-je, que Frédéric eût trouvé une fin si prompte ; il ne paraissait qu'indisposé..... » Je résolus de tout éclaircir. Rassemblant mes forces, je dis à l'hôte que je désirais voir la chambre où le voyageur était mort. Après quelque hésitation, il m'y conduisit avec sa femme ; et, surmontant le saisissement que fit naître en moi la vue de ce lieu, j'usai d'un pieux mensonge et me déclarai le frère du défunt. (Était-ce d'ailleurs mentir ? un véritable ami n'est-il pas même plus qu'un frère ?) « Le voyageur qui est mort ici était mon frère », leur répétai-je en italien et en les examinant d'un regard scrutateur. A ces mots, l'hôte pâlit, et une légère contraction sillonna ses lèvres ; mais il se remit aussitôt. Pour la femme, sa figure demeura impassible, et pourtant j'y lus le crime. Je n'oublierai jamais cette mégère ; je la vois encore, et son image me poursuit. Ses traits étaient ridés plus par l'habitude d'une mauvaise vie que par l'âge ; il était

facile de deviner qu'ils avaient été renversés par les passions malfaisantes, et que, façonnés à ne plus peindre les impressions intérieures, ils conservaient désormais leur difforme immobilité. Ses yeux éteints et blafards avaient je ne sais quoi d'étrange et d'indéfinissable; ils n'exprimaient ni la perfidie ni la cruauté, cependant ils inspiraient une invincible inquiétude.

« Le voyageur qui est mort ici était mon frère, repris-je avec une fermeté qui leur imposa; j'exige des détails : où est son portefeuille? — On n'en a pas trouvé. — Son argent? — Il n'avait que trente piastres; elles ont payé sa dépense ici, le voiturier, et les frais funéraires. — Son bagage? — Le voici. Il me montra une malle; je l'ouvris, et n'y trouvai que quelques vêtements de peu de valeur et quelques volumes. — On n'a donc point apposé de scellés? — Des scellés! est-ce que dans nos montagnes nous connaissons cela, nous autres? — Quel est le médecin qui a été appelé? — *Corpo di Bacco!* pour avoir un

médecin, il faut aller jusqu'à Acquapendente; on n'a pas eu le temps, ce monsieur a passé en deux jours. — N'a-t-il rien laissé d'écrit? — Rien que ce chiffon », et il me donna un papier tracé de la main de Frédéric.

Durant cet interrogatoire, la femme ne dit mot : elle était sans doute montée avec nous pour savoir ce dont il était question et pour aider son mari dans ses réponses; mais il n'en fut pas besoin, le drôle avait tout son sang-froid.

« Il suffit, leur dis-je, laissez-moi : je veux être quelques instants seul ici. » Ils sortirent sans répliquer. Je me hâtai de lire l'écrit qu'on venait de me remettre : c'était une lettre pour moi, commencée par notre pauvre ami; les caractères en étaient presque effacés, et à peine lisibles. Voici ce qu'elle contenait :

« J'allais vous rejoindre à Rome, cher Jules, lorsque tout-à-coup je me suis trouvé indisposé. Je ne sais quelle fatalité pèse sur moi; mais, depuis mon arrivée ici, je me

sens bien mal..... O ciel ! faut-il mourir ainsi ?... Je l'avoue, je regrette la vie : j'étais heureux en ce monde..... Des amis tels que vous et Alphonse.... Mourir si près de vous, et si loin d'elle!... O ma tendre Caroline!..... »

Il n'avait pu achever. Le nom de la femme adorée à laquelle il devait s'unir à son retour en France fut le dernier que traça sa main mourante. Ce nom chéri fut sans doute le mot suprême qu'exhala sa bouche avec son dernier soupir.

A la lecture de ce billet déchirant, un torrent de larmes fit succéder l'attendrissement à l'étreinte de ma douleur. J'inondai de mes pleurs amers le grabat où Frédéric avait subi le martyre. Sa fin tragique se représentait à mon imagination dans toute son horreur. « C'est donc là, m'écriai-je, que s'est éteinte cette noble existence ! Cher Frédéric ! *tu étais heureux en ce monde!*... et tu es mort en désespéré, à la fleur de tes ans, à trois cents lieues de ton pays, sur un sol inhospitalier, dans un désert, abandonné,

seul, tout-à-fait seul ! Quelle a dû être l'angoisse de ton agonie ! Oui , je sens qu'il est des épreuves trop fortes , contre lesquelles toute résignation échoue. Et peut-être une main criminelle.... O mystère que je voudrais et que je n'ose approfondir ! »

Ne pouvant plus long-temps supporter l'aspect de cette chambre homicide, je me hâtai d'en sortir, et je me fis conduire au cimetière. Sur la montagne de Radicofani est le village du même nom, misérable bourgade s'il en fut jamais. On y trouve un vieux fort ruiné qui sert de limite entre la Toscane et les états romains, un poste de douaniers , et une petite chapelle isolée. Ce lieu élevé est sans cesse battu par les vents ; la vue se porte au loin sur un chaos de montagnes d'un effet triste et sauvage. Une grossière croix de bois, plantée sur une terre fraîchement remuée, m'indiqua la place où gisaient les restes du malheureux Frédéric. Encore si ces tourbillons de vent qui s'élèvent des monts d'alentour pouvaient soulever son drap mortuaire, comme pour laisser

passer les paroles de l'amitié jusqu'à l'oreille de la mort!... Mais non, tout est muet, tout reste immobile.... En vain j'ai consulté les autorités du pays, on ignore tout, et, qui pis est, on me témoigne une froide et barbare indifférence. Je n'ai donc encore recueilli aucun éclaircissement sur la mort de Frédéric : ce que j'ai pu obtenir, c'est la permission de faire transporter ses restes dans la chapelle. Il y repose sous une simple pierre. Pas une larme n'est répandue; on ne pousse point de soupirs sur cette sépulture modeste et ignorée, que le voyageur foule aux pieds sans l'apercevoir. Moi seul je pleure ici; mais dans les nuits pluvieuses de l'hiver, quand l'aquilon gémit sourdement autour de la chapelle, j'aime à me figurer qu'alors les gémissements de la nature elle-même se feront entendre sur la tombe du modèle des amis.

Quelle consternation la nouvelle de ce trépas funeste va répandre dans deux familles!... Comment peindre le désespoir de sa Caroline? Hélas! elle ne sera bientôt plus

que l'ombre d'elle-même; bientôt cette tendre fleur de beauté aura passé sans retour.

Je viens d'apprendre qu'un banquier de Florence avait remis deux mille francs à Frédéric, lors de son départ pour Rome; et son hôte perfide, qui ne m'a parlé que de trente piastres!... Vous le voyez, cher Alphonse, n'ai-je pas plus d'un motif pour croire que l'on aura pu abrégier l'existence de notre malheureux ami? Du moins suis-je certain qu'il a été volé, et en Italie le vol et l'assassinat se touchent de bien près. Mais comment le prouver dans un pays où malheureusement la loi est impuissante et laisse trop souvent l'impunité au crime? Je ne serais pas même surpris de voir les assassins de Frédéric échapper à l'échafaud, grâce au rétablissement du droit d'asile dans les états de Léon XII. Tels sont les bienfaits du fanatisme religieux; l'innocent périt, et le coupable triomphe!

Adieu, mon ami; je ne sais si j'aurai la force de vous écrire d'ici à quelque temps. Quoi qu'il puisse arriver, ma Sophie rem-

plira ce doux ministère auprès de vous. Quelle est heureuse ! elle ne sait encore rien de la catastrophe ; mais je tremble de la revoir , et je suis persuadé que déjà mon absence trop prolongée alarme sa tendresse. Adieu encore une fois , mon véritable ami ; vous seul pouvez me faire oublier la perte de Frédéric. Si jamais je reprends la plume , sans doute son souvenir mêlera quelques teintes mélancoliques aux charmants tableaux qui me restent à vous peindre. Il me poursuivra long-temps encore , même au milieu du Vatican et de la splendeur éclipmée des Césars.

LETTRE XLV.

SOPHIE A LAURE.

Rome. — Nouvelle excursion. — Boutade d'un Anglais. — L'hôte et l'hôtesse d'Éboli. — Histoire d'un chef de brigands calabrois. — Assassinat de M. Hunt. — Description de Possidonia et de Pompéïa.

O ma chère Laure, jugez de ma douleur ! Jules a disparu depuis huit mortels jours ; je le redemande en vain à toutes nos connaissances, j'interroge les étrangers, le moindre voyageur, personne ne l'a vu. Ordinairement dans ses plus longues promenades je l'accompagne ; et si quelquefois, très rarement encore, il refusait de m'emmener à

cause des fatigues ou des périls de la route, au moins étais-je toujours instruite de son départ et du lieu où il se dirigeait. Mais aujourd'hui l'ingrat me laisse seule sans avoir été même avertie. O Jules ! Jules !.... Je soupçonne quelque intrigue.... Plus je réfléchis , plus je me livre à mille craintes fondées..... Ah ! quel trait de lumière vient me frapper tout-à-coup ? Je me rappelle à présent que la disparition du fugitif date du jour où notre superbe compatriote mademoiselle Delphine Gay quitta Rome. Monsieur paraissait fort contrarié de son départ, et croiriez-vous qu'il ne s'en cachait pas à sa pauvre Sophie ? Je le devine maintenant, il aura voulu grossir l'escorte de ces jeunes Français qui suivirent le char triomphal de la jeune muse..... Que la moderne Corinne multiplie ses couronnes poétiques, qu'elle continue de forcer l'hommage même des envieux , mais qu'elle nous laisse nos maris (1). N'est-il pas

(1) Un dépit d'amour rend l'épouse de Jules injuste envers mademoiselle Delphine Gay ; la muse

vrai, Laure?..... il faut que vous partagiez ma colère, ma cause est la vôtre et celle de notre sexe... Non, je n'ai jamais pu souffrir ces dames beaux-esprits; et que Napoléon eut bien raison de dire à la plus célèbre d'entr'elles, que la première des femmes à ses yeux était celle qui avait le plus d'enfants !....

Je voulais vous faire une description détaillée de la magnifique église de St-Pierre, mais je prends Rome en dégoût depuis qu'elle ne m'offre plus mon cher Jules. Depuis quelque jours le jeune comte de S*** me poursuit de ses adorations; j'aurais presque envie de l'accueillir pour commencer ma vengeance. D'ailleurs il est Français, ami de mon perfide, plein d'honneur et de délicatesse. Comment ne pas l'écouter? il ne me parle que de Jules!... En ce moment même, il vient de me dire, d'un ton confidentiel,

de la patrie n'ambitionne que le pacifique laurier des lettres.

(Note de l'Editeur.)

qu'il soupçonne mon époux d'avoir voulu visiter les ruines de Pestum, l'ancienne Possidonia des Romains. — Quoi ! lui repartis-je toute effrayée, Jules serait à Pestum, à dix-huit lieues au-dessus de Naples (1)?..... Mais j'ai entendu d'affreux récits sur les périls de cette route..... — Et voilà pourquoi, aimable Sophie, ce cher Jules sera parti seul. — Ah ! M. le comte, volons au-devant de lui ; j'accepte votre bras, vos secours, soyez mon cavalier servant....

Profitant de mon premier trouble, le comte impatient m'entraîne, et je dis pour quelques jours adieu à la *ville éternelle*.

Me voilà donc, sous la protection de

(1) De Rome à Naples on compte quarante-quatre lieues, ajoutez-en dix-huit jusqu'à Pestum, total soixante-deux lieues ; ce trajet n'a rien d'extraordinaire pour une femme, lorsqu'il s'agit surtout de retrouver un mari. Que d'honnêtes Parisiennes feraient le double, le triple même de chemin, pour faire le leur !

(Note de l'Editeur.)

mon nouveau chevalier, partie pour Pestum avec deux Français, dont l'un était architecte, très-jeune encore, mais déjà très-enfoncé dans le positif; et un Russe fort aimable, qu'avait presque entièrement francisé son long séjour à Paris. Le spirituel et savant étranger admirait nos auteurs du beau siècle, et goûtait même plusieurs de nos modernes; mais il détestait cordialement M. Ancelot à cause de ses *six mois en Russie*. A Naples, dans cette ville célèbre, dont la plume d'un ami, que vous connaissez (1), nous a fait une si intéressante description, nous prîmes un de ces *calessi*, légères calèches qui sont les fiacres du pays. Les cochers, non moins criards que les nôtres, ont de plus qu'eux un genre d'esprit plébéen vraiment original, accompagné d'une pantomime très-expressive. Nous étions dispo-

(1) Cet ami serait-il Frédéric ou Alphonse? Le lecteur consultera, pour s'éclaircir, les lettres précédentes.

(Note de l'Editeur.)

sés à merveille pour notre expédition, et jamais on n'alla plus gaiement au-devant d'un péril vrai ou imaginaire. Tous nos préparatifs hostiles consistaient, au reste, en deux grands pistolets d'arçons, non chargés, qui reposaient inoffensivement dans les poches de la voiture. Comme j'en témoignai ma surprise au comte de S. :— « Vous n'avez rien à craindre, me répondit-il en riant, n'êtes-vous pas sous ma protection? Votre Jules ne vous défendrait pas mieux que moi... »

Jusqu'à Salerne la route inspire la plus grande sécurité, en occupant agréablement l'attention. Les cinq premières lieues se font dans le plus beau pays du monde, en côtoyant le sublime golfe de Naples, au milieu d'une suite non interrompue de villages et de maisons de plaisance qui sont comme un faubourg de la populeuse cité. On traverse *Portici*, *Résina* qui repose sur l'antique *Herculanum*, *Torre-del-Greco* dont les murs sont encombrés des laves que vomit le terrible Vésuve dans son éruption de 1794. Passant ensuite auprès de *Pompéia*, l'on pé-

nêtre bientôt dans une vallée sinueuse, sans perdre de vue le majestueux volcan couronné de son éternelle fumée. On voit le charmant village de *Cava*, cher aux artistes pèlerins, à qui sa position singulière et le style tout italien de ses fabriques offrent tant d'heureux motifs d'études pittoresques. (Je vous parle ici, ma chère Laure, d'après notre savant Russe.) Enfin, au débouché du défilé, l'œil plonge tout-à-coup sur la ville de Salerne et sur sa baie ravissante; on revoit la mer, la mer plus belle que jamais.

Il nous parut que l'aubergiste qui nous reçut, avait quelque réminiscence de l'ancienne et frugale école de Salerne. — Je vois que notre hôte n'a point oublié le fameux aphorisme :

Pone gulæ metas, ut sit tibi longior ætas.

Cette réflexion, qui venait fort à propos, était de l'architecte. Jamais homme ne me parut plus satisfait de lui-même; il avait placé son mot latin. « *Modérez votre appétit, et*

vous vivrez plus long-temps : telle fut l'explication que me donna le comte de S. de l'ancien adage.... » Très-bien, lui répondis-je, mais il me semble que c'est abuser un peu du précepte : le meilleur moyen de vivre, c'est, avant tout, de ne pas mourir de faim... En effet, nous fîmes un maigre dîner. Nous allâmes prendre gîte, trois licues plus loin, à Éboli, où nous n'arrivâmes qu'à nuit close, non sans quelques secrets mouvements d'inquiétude; car, entre Éboli et Salerne, le chemin commence à être inhabité.

Descendus dans une auberge assez spacieuse où, dès l'abord, la malpropreté napolitaine s'empara tyranniquement de deux de nos sens, la vue et l'odorat, nous fûmes introduits dans une salle commune où nous trouvâmes un bon feu clair, et deux gros Anglais qui soupaient en faisant la grimace. Pendant que l'on préparait pour nous la *cena*, un de mes compagnons essaya un colloque avec les Anglais; mais ils avaient de l'humeur, et il n'obtint que des réponses

bourruées assaisonnées de la morgue britannique. Pourtant le comte de S., qui savait l'anglais, leur ayant adressé la parole dans leur langue, cela dérida un peu leur front soucieux, et ils se relâchèrent du laconisme dans lequel ils s'étaient retranchés. Nous sûmes alors qu'ils revenaient de Pestum, et qu'ils étaient désolés de s'être déplacés *pour si peu de chose*. « Au diable soit, dit l'un d'eux, le premier qui s'avisa de croire et de persuader à d'autres que l'Italie est le pays le plus curieux de l'Europe ! La peste soit de la mode qui veut qu'on ait fait ce voyage, sous peine de passer pour un mal appris ! On afflue en Italie, on s'y précipite, on est désappointé, on enrage, et, pour n'en avoir pas le démenti, on retourne chez soi pousser des cris d'admiration. Qu'a-t-elle donc de si merveilleux, cette Italie ? Ses monuments sont de stériles amas de pierres plus ou moins bien assemblées qui attestent tout bonnement que l'Italie fut et qu'elle n'est plus. La nature y est assez belle, à la vérité, et on trouve partout de beaux paysa-

ges : mais le climat est suffocant ; et je ne sais ce qu'ils veulent dire avec leur *beau ciel d'Italie*. La population. . . . quels hommes ! on ne peut s'aventurer ici sans courir les risques du vol et du stilet ; dans les auberges, enfin, rien, absolument rien de *confortable*. En vérité, la vieille Angleterre vaut mieux cent fois que l'antique Italie. »

Tandis que le comte perdait son temps et son éloquence à réfuter cette plaisante diatribe, l'architecte était entré en conversation avec le conducteur des Anglais, qui soupait seul dans un coin de la salle. Bien que je pensasse toujours à Jules, je ne pus m'empêcher par distraction de regarder un moment ce personnage. C'était un Suisse, porteur d'une de ces faces rebondies où la probité se peint comme dans un miroir. Mon jeune compagnon lui parla de son pays, et je vis ses yeux s'épanouir : l'Italie est belle, dit-il, mais ma patrie est belle aussi, et l'on n'y voit guère que de braves gens ; on n'en peut pas dire autant du pays où

nous nous trouvons. Savez-vous bien , par exemple , où vous êtes ici ? ajouta-t-il en baissant la voix. — Plaisante question ! reprit l'architecte ; à Éboli , sans doute , dans une auberge. — Il se penche alors à son oreille , et lui dit tout bas , mais assez haut pour que je l'entende : *Vous êtes chez un ancien chef de brigands.* — Est-il possible ? s'écria son interlocuteur. — Il n'est que trop vrai ; mais tranquillisez-vous , il n'y a rien à redouter. Les Anglais vont aller au lit , et , si vous le trouvez bon , je vous conterai cela pendant votre souper ainsi qu'à cette jeune dame qui me paraît n'avoir pas perdu un mot de notre dialogue. (Je rougis un peu à cette apostrophe du bon Helvétien , qui semblait par là me reprocher ma curiosité féminine.) Toutefois , ajouta le conducteur (ense tournant de nouveau vers l'architecte) , pour peu que vous soyez jaloux de connaître la figure de votre hôte , allez sous un prétexte quelconque dans la cuisine , vous l'y trouverez ; et si vous avez la fantaisie de voir l'être le plus scélérat des états napolitains

ains, regardez sa femme. — Oui, certes, j'y vais; j'ai déjà eu l'occasion, un certain soir, de rencontrer un bandit italien, que j'ai même entendu raisonner en termes de son métier; je veux joindre à cet avantage celui d'en voir un qui a eu les honneurs du commandement. »

En effet, sous prétexte d'activer le souper, notre architecte se rendit aussitôt dans la cuisine. Vous allez sans doute me gronder, mais je l'y suivis. J'entrai avec lui dans une espèce de repaire qui me donna l'idée de celui des Cyclopes. Je vis là notre homme fort empressé autour d'un ardent fourneau exhalant l'odeur de la *baccala* et de l'inévitable *maccaroni*. Celui qui avait si souvent manié la carabine et le stylet remuait des casseroles; il avait une arme au côté, mais c'était un couteau de cuisine; il portait un tablier ensanglanté, mais c'était sans doute le sang de quelque vieux coq égorgé par lui, et qu'il allait nous servir en guise de poulet. O vanité des grandeurs! je ne pus m'empêcher de rire en moi-même de cette

métamorphose , qui avait fait un cuisinier d'un chef de brigands. Je vis aussi sa tendre moitié , qui , la prunelle en feu et le blasphème à la bouche , accablait d'injures une pauvre servante. J'eus le temps d'examiner ce couple assorti : je m'étais attendue à un homme grand et d'un aspect terrible , au visage basané , à l'œil farouche , aux épais sourcils , tel enfin qu'on nous peint messieurs les bandits dans les romans et les mélodrames ; point du tout , celui-ci était d'une stature courte et ramassée , mais de trempe solide et vigoureuse ; ses bras énormes et musculeux ressemblaient au tronc noueux d'un vieux chêne ; ses traits n'avaient rien d'effrayant , et n'annonçaient nullement la férocité d'un meurtrier ; au contraire , une sorte de sérénité régnait sur sa large face , qui , ombragée de longs cheveux crépus , était assez semblable à celle d'un lion au repos. Pour la femme , elle ne trompa point mon attente. Sa taille gigantesque , ses bras , sa figure , sa voix , tout en elle était d'un homme , et d'un homme affreux. Cette in-

fernale sibylle m'épouvanta : il est vrai qu'elle était en colère, et, dans cet état, elle aurait pu inspirer le pinceau fantastique d'un *Salvator-Rosa*. Notre jeune architecte, en extase, tirait déjà ses tablettes pour dessiner ce nouveau plan d'architecture d'un ordre tout particulier, mais il n'en eut pas le temps; car l'hôte, sortant tout-à-coup du calme où il paraissait plongé, l'apostropha ainsi : « San Gennaro ! il est clair que vous êtes entré tout exprès ici pour voir Bartoloméo ; mais songez que Bartoloméo n'aime pas les curieux. » Bien que brave, l'élève de Vitruve se tint pour averti, et quitta la place. N'en avait-il pas assez vu ? j'imitai sa prudente retraite, persuadée que le seigneur Bartoloméo devait être fort peu galant avec le sexe.

En rentrant dans la salle, nous trouvâmes le couvert mis, et nous dîmes à nos compagnons ce que nous venions de voir et d'entendre. Pendant le repas, quand nous fûmes seuls, le Suisse nous rapporta silencieusement, en termes que j'abrège, l'his-

toire de celui qui nous donnait une si fâcheuse hospitalité.

« Son vrai nom est Zampieri ; la Calabre l'a vu naître. Lors de l'invasion de Naples par les Français en 98 , il commandait depuis plusieurs années une horde nombreuse de brigands qui infestaient le royaume. Ses rapines, ses cruautés, son audace, l'avaient rendu formidable ; et sa femme, plus féroce que lui, n'était pas moins redoutée. On en faisait d'étranges récits ; on assurait qu'elle excitait au carnage, on prétendait que plus d'une fois elle avait répandu de sa main le sang des victimes. La tête de Zampieri était mise à prix ; mais ses talents militaires (et il en a beaucoup) avaient déjoué toutes les entreprises dirigées contre lui. Sur ces entrefaites , l'armée napolitaine , repoussée de Rome où elle avait fait une vaine entrée triomphale , fut contrainte de se replier devant le général Championnet ; le gouvernement indécis ne savait plus comment tenir contre les Français, et l'occupation du pays par une armée étrangère entravait

Zampieri lui-même en lui rendant le métier nul. Alors il mande aux autorités qu'il est prêt à diriger ses forces contre l'ennemi, sans autre condition que d'avoir la vie sauve, lui et les siens. Aucun secours n'était dédaigné, puisqu'à la même époque trente-cinq mille Lazzaroni s'armaient pour la défense de la capitale, aux cris de *vive Saint Janvier! Vive le roi Ferdinand!* On fit dire à Zampieri que son offre était acceptée, et que, s'il servait bien la cause, non-seulement il aurait sa grâce, mais qu'on lui donnerait une récompense, sous la condition essentielle que, la guerre finie, il licencierait sa bande et rentrerait dans l'ordre commun (1).

(1) Ce récit du conducteur suisse est en tout conforme à l'histoire. Ces sortes de transactions avec les brigands, toutes scandaleuses qu'elles sont, n'ont malheureusement que trop d'exemples dans divers états de l'Italie, et caractérisent assez la faiblesse du gouvernement.

(Note de l'Editeur.)

« Dès lors, de chef de brigands Zampieri devint capitaine de partisans. Comme tel, il a fait un mal inoui aux Français, et a rendu d'importants services à l'état. Doué par la nature d'une grande habileté, connaissant à fond les défilés des montagnes, possédant au plus haut degré la tactique d'une guerre de partisans, on ne saurait dire à quel point cet homme a été fatal à vos compatriotes, et à combien d'entre eux il a ôté la vie.

« Quand le roi Ferdinand, qui s'était retiré en Sicile, fut rétabli dans sa capitale, Zampieri tint sa parole, et le gouvernement qui avait transigé avec lui tint la sienne. Ainsi celui qui semblait être destiné à la potence rentra dans la société, dont il avait été si long-temps l'effroi; il eut une pension de trente-six ducats, et il établit cette auberge, où il se tient tranquille, du moins en apparence. » — En apparence! dit le Russe, sa tranquillité n'est donc qu'apparente? — J'ai des motifs pour croire, répondit l'Helvétien, qu'il a encore quelques peccadilles de plus sur la conscience; ce n'est pas d'aujourd'hui.

d'hui que je le connais. Voici la troisième fois que je conduis des étrangers à Pestum, et c'est la première que je les ramène sans accident. Dans les deux affaires sanglantes dont je fus témoin, dans la seconde notamment, j'ai toujours pensé que l'honnête Zampieri avait eu une secrète participation.

J'entendais tout, jugez de mes terreurs ; déjà je m'imaginais voir Jules expirant sous le fer des assassins....., lorsque le comte de S., remarquant mon émotion, s'approche de moi : « Rassurez-vous, madame, Jules n'est point encore venu dans ces lieux. — Vous m'avez donc trompée ? — Pardonnez-moi, trop sévère Sophie, l'innocence du stratagème, mais je n'avais pas d'autre moyen de vous faire consentir à m'accepter pour guide. »

Malgré toute l'amabilité d'une telle réponse, j'étais réellement piquée ; j'eus donc peu de peine à prendre un petit air boudeur.

Cependant le bon Suisse continuait de parler en ces termes au Russe. « Il y a

maintenant deux ans qu'un jeune Anglais , M. Hunt, fut assassiné avec sa femme. Vous avez peut-être entendu parler de cet événement ? — Sans doute , les feuilles publiques en ont fait mention. — Hé bien ! c'est moi qui servais de conducteur à M. Hunt. Comme vous , il vint coucher la première nuit ici. Très-imprudemment il ouvrit et laissa voir un nécessaire qui contenait de l'argenterie , et d'autres riches superfluités dont on devrait savoir se passer en voyage. Sa femme avait une toilette de ville fort inusitée en ces lieux ; elle portait des bagues et un collier de perles. (A ces derniers mots, je jetai un regard plein d'effroi sur ma ceinture de diamans.) Le peuple italien voit autant de Crésus dans tous les Anglais ; il est vrai qu'ils aiment généralement l'ostentation, et le luxe qu'ils apportent dans leur manière de voyager est quelquefois bien peu réfléchi. Tout cet attirail excita la cupidité de quatre bandits, qui , par malheur , se trouvaient ici ce soir-là. Nous partîmes pour Pestum à la pointe du jour, et à une demi-lieue avant les

ruines nous fûmes inopinément attaqués. L'un des voleurs se jette à la tête de mes chevaux; un second, m'appuyant son fusil sur la poitrine, m'ôte tout moyen d'agir, et les deux autres adressent leur incivile requête à M. Hunt. Pour réponse, ce brave et malheureux Anglais leur tire deux coups de pistolet; un seul des brigands est blessé. Furieux alors, ils font une décharge générale sur la voiture. M. Hunt est tué et sa femme blessée à mort. En un tour de main ces misérables dévalisent leurs victimes, et s'enfuient en toute hâte dans les montagnes.

» Je repris bien tristement, comme vous pouvez l'imaginer, la route d'Eboli, remportant un cadavre ensanglanté et une femme sans connaissance et mourante. L'infortunée expira le lendemain, dans cette même auberge, où, deux jours auparavant, on avait comploté la ruine de son mari. Ainsi moururent deux jeunes époux, qui, dit-on, s'adoraient, et qui, mariés depuis peu de mois, étaient venus faire en Italie un voyage d'agrément: leur curiosité leur coûta la vie.»

Pauvre Jules ! si pareil sort nous attendait !

« M. Hunt appartenait à une famille très-distinguée en Angleterre. L'ambassadeur anglais à Naples demanda vengeance avec une telle énergie , que l'on mit une activité peu ordinaire dans la poursuite des assassins. Ils furent pris et exécutés. On sut que , la veille de leur attentat , ils avaient eu une longue conférence nocturne avec l'aubergiste d'Eboli ; mais on ne put le prouver juridiquement , et Zampieri continue de vivre ici plus heureux qu'un honnête homme. »

Les récits de Péters (c'est le nom du conducteur) n'étaient pas rassurants ; mais il ajouta que l'exécution des meurtriers de M. Hunt avait apparemment intimidé leurs acolytes ; car , depuis ce temps , on n'avait plus entendu parler d'aventures semblables sur le chemin de Pestum. Quoi qu'il en soit , retirés dans nos chambres , qui , séparées les unes des autres , donnaient , comme des cellules , sur un corridor de couvent , nous

tîmes conseil à huis-clos chez le comte de S.... Le grand principe mis en avant, que *sage précaution est mère de sûreté*, les pistolets furent chargés, et comme il n'y en avait que deux, on remit au sort le soin de déterminer qui les aurait. (Moi seule, vous le pensez bien, je fus exceptée du tirage.) Le Russe en eut un et le comte l'autre, qu'il plaça tout armé sous son chevet, après avoir barricadé de chaises ma porte et ma fenêtre. Quant à l'architecte, il s'arma d'un *Bullet*, qui ne le quittait jamais en voyage, prêt à écraser de son poids le premier assaillant. Notre repos ne fut pas troublé. Pour moi, je ne pus fermer l'œil : dans ma cruelle insomnie, je vis tour-à-tour Jules, Zampieri, les malheureux époux anglais, jusqu'au moment où notre voiturier napolitain vint nous avertir pour le départ. Le moindre malheur auquel nous puissions raisonnablement nous attendre était d'être rançonnés, et de payer huit ou dix fois la valeur de notre dépense. A notre grande surprise, on nous fit payer moins cher que

partout ailleurs , et nous partîmes munis de provisions de bouche , pour déjeuner à Pestum , où la vue seule trouve à se rassasier. Enfin , après avoir parcouru un désert de cinq lieues , nous nous trouvâmes au milieu des ruines de l'ancienne ville , et à leur aspect nous fûmes amplement dédommagés de nos petites tribulations. Moi seule , chère Laure , je ne pouvais oublier mon époux.

Ici , ma tendre amie , je laisse la plume au comte. J'espère que vous ne perdrez rien au change pour le charme du style descriptif.

« Il survit de l'antique Pestum une bonne partie des murs de circonvallation , une porte (celle du nord) , les débris presque effacés d'un amphithéâtre , et trois temples , qui me rappelèrent de suite ce beau vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Ces monuments sont admirables : ils révelent à l'ame des sensations extraordinaires,

abandonnés comme ils sont dans une solitude inculte et sauvage. Le plus remarquable et le mieux conservé est celui que l'on s'accorde à nommer le temple de Neptune. Il est presque entier ; les colonnes sont d'ordre dorique, cannelées sans base. Il est permis de conjecturer que le fronton a pu servir de modèle à celui du Panthéon de Rome. Cet édifice, ainsi que les deux autres, dont l'un fut, dit-on, consacré à Cérès, quoique de style grec, sont d'une architecture un peu lourde et massive ; mais rien de plus imposant que l'ensemble. Je ne puis me lasser de contempler ces majestueuses colonnades, revêtues de cette belle couleur monumentale que le temps imprime à la pierre sous le ciel du midi. L'une des colonnes a été frappée de la foudre, qui l'a fendue de haut en bas sans la détruire ; et le long sillon noirâtre qu'a laissé ce coup de tonnerre est d'un effet, si j'ose le dire, théâtral. Errant sous ces portiques silencieux, j'étais comme terrassé par leur antiquité, que des imaginations amoureuses de l'ex-

trême ont fait remonter par delà trois mille ans, mais qui, avec plus de vraisemblance, est contemporaine de la fondation de Rome, et compte ainsi vingt-cinq siècles d'existence. La douceur du climat a protégé ces vénérables restes d'une époque si reculée, et qui ont survécu à tant de vicissitudes.

Pestum ou Pæstum, nommée ensuite *Posidonia*, puis par les Romains *Neptunia*, et maintenant *Pesto* par les Italiens, fut fondée par les Sybarites, selon quelques antiquaires, et, suivant d'autres, par une colonie de Doriens. On ne peut croire que des Sybarites aient construit ces monuments indélébiles. Quoi qu'il en soit, là où, d'après Virgile, la volupté des Anciens s'égarait sous des bosquets de roses, *biferique rosaria Pæsti*, on ne voit plus qu'une solitude marécageuse, où règne la fièvre, non moins redoutable que les brigands. Nous ne trouvâmes au temple de Neptune qu'un pâtre, dont les traits paraissaient minés par la souffrance et la misère : il était vêtu de peaux de mou-

ton grossièrement assemblées. Nonchalamment appuyé sur le fût d'une colonne, il surveillait un troupeau étique, errant çà et là parmi les décombres. Ce demi-sauvage paraissait plongé dans une apathique rêverie.

» Les voyageurs partisans du merveilleux se plaisent à répéter que depuis la destruction de Pestum, en 1080, jusqu'au dix-huitième siècle, l'existence de cette ville antique resta entièrement ignorée et comme perdue dans la mémoire des hommes; qu'un jeune peintre napolitain, qui s'était égaré dans les montagnes, fut conduit par hasard vers ces ruines, et en fit ainsi la découverte vers 1755; mais le simple examen des localités infirme ce récit romanesque. En effet, Pestum n'est séparée du rivage de la mer que par une plaine d'une demi-lieue, et il n'est pas vraisemblable d'imaginer que les navigateurs n'auraient jamais aperçu ces temples élevés, qui, d'ailleurs, se voient de Salerne, à l'aide de la lunette.

» Nous passâmes plusieurs heures dans

ces lieux si tristes et si beaux , oubliant le présent pour vivre avec le passé ; mais nous ne voulions pas revoir notre hôte d'Eboli , et il fallait , avant la nuit , gagner Salerne. Nous fîmes donc nos adieux aux poétiques ruines de Pestum , non sans nous retourner souvent , tant que nous pûmes apercevoir les colonnades aériennes. Entre Eboli et Salerne , nous rencontrâmes une calèche remplie d'Allemands : ils nous arrêterent pour nous accabler de questions sur les périls de la route que nous avions parcourue. Leur effroi nous parut d'autant plus risible , que leur voiture était chargée de fusils , d'épées , de munitions de toute espèce. Bref , ils possédaient un arsenal complet , et cet appareil militaire contrastait d'une manière comique avec leur physionomie effarouchée. ,

» A Pompéia , nous fîmes halte pour examiner un moment cette ville merveilleuse , à demi dégagée de son tombeau de cendres. Ici , l'étonnement croît à chaque pas. On va et vient dans des rues et dans des carrefours pavés de lave , qui garde en-

core la trace des roues des chars ; on entre dans les maisons, ornées de peintures à fresque singulièrement conservées ; dans les boutiques, où sont à leur place les ustensiles servant au négoce ; on voit les fontaines publiques, les bains, les théâtres, les temples ; l'imagination reste confondue à l'aspect de ces lieux antiques sans être vieillis ; on a peine à concevoir que dix-sept cent quarante-six ans se soient écoulés depuis la révolution qu'ils ont subie : au regard charmé se dévoilent les coutumes privées des anciens ; on croit devenir le contemporain des Salluste, des Cicéron, de tant de morts immortels. L'illusion intéressante de ce rêve est malheureusement de courte durée : elle vous attend à l'entrée de Pompéia, et vous délaisse à la sortie.... »

Je reprends la plume, chère Laure, pour vous annoncer que je suis de retour à Rome. Pas encore de Jules... Je viens de congédier M. le comte, qui serait très-disposé à me tenir lieu de mon époux. Mais c'est inutilement qu'il redouble de soins et d'hommages ;

comment pourrait-il remplacer dans mon cœur le digne objet dont j'ai fait choix ? Cependant, Jules n'arrive pas, et ma jalouse tendresse forme de nouveaux soupçons.

« Au bonheur de mes jours quand tout semblait sourire;
Tremblante sur mon sort, d'où vient que je soupire ?
Mille doutes confus m'agitent tour-à-tour :
Hélas ! je crains les jeux qu'on impute à l'amour ;
On le dit si volage , on le dit si frivole ! ..
Sur les ailes du temps est-il vrai qu'il s'envole?... »

Adieu, mon aimable Laure; embrassez pour moi votre Alphonse.



LETTRE XLVI.

LA MÊME A LA MÊME.



Rome. — Saint-Pierre de Rome. — Le Vatican. —
Saint-Jean-de-Latran. — Sainte-Marie-Majeure.
— Le mont Palatin. — Théâtre de Marcellus. —
Palais Orsini.

Enfin j'ai revu Jules; mais il est si triste, si changé, que j'avais d'abord peine à le reconnaître. Je voulais lui adresser quelques reproches, quand, m'interrompant tout-à-coup : « Chère Sophie, me dit-il d'un ton pénétré, vous apprendrez le motif de ma longue absence : mais, pour le moment, ne m'interrogez pas, je vous en conjure; qu'il vous suffise de savoir que je ne fus jamais plus digne de votre amour... » Mes yeux se



IOBIM
VIRE

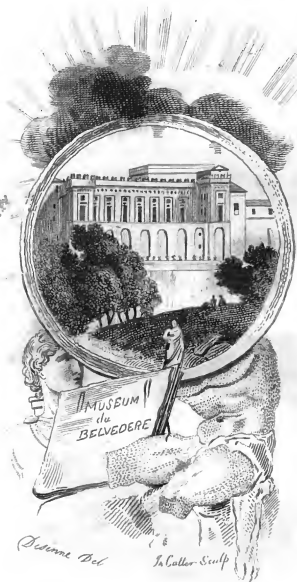
De... ..

XLVI.

M. DE LA MOISSE.

Roma. — Saint-Pierre de Rome. — Z. — Milan. —
 Saint-Jean-de-la-trinité. — Z. — Capri-Stajore.
 — Le mont Parnasse. — Z. — Martellus. —
 Palais Vénitien.

« Tu m'as reconnu, mais il est si triste,
 le change, que j'en ai d'abord peine à le re-
 connaître. Je n'osais lui adresser quelques
 reproches, et, en l'interrogeant tout-à-
 coup, M^{lle} Sophie, avec l'accent d'un ton
 d'indignation, m'a dit : « Le motif de ma
 conduite est simple, pour le moment, ne
 m'occupe pas en coquette; qu'il
 te suffise de savoir que je ne fus jamais
 si digne d'être aimée par... » Mes yeux se



Disegno Del

In Gesso Sculp



remplirent de larmes; je pris son bras et nous sortîmes ensemble pour visiter les merveilles de la capitale du monde chrétien.

Nous commençâmes par Saint-Pierre de Rome, ce chef-d'œuvre des églises. Elle est située à l'extrémité de la ville, au-delà du mont Vatican, vers l'emplacement des jardins de Néron, et près de l'ancienne voie triomphale. L'histoire des travaux successifs qui l'embellirent, se trouve partout; dans cette suite non interrompue de constructions en tout genre, les noms du Bramante, du Bernin, de Raphaël et de Michel-Ange se mêlent à ceux des Jules II, des Sixte-Quint, des Léon X et des Paul V: noble et juste association qui prouve que la gloire de l'artiste est inséparable de celle des princes qui alimentent son génie! La place de Saint-Pierre nous parut digne en tout de l'église; nous restâmes quelque temps frappés d'admiration. Vous parlerai-je du portique et de la coupole, monuments non moins remarquables?... J'entre

dans l'intérieur de cette superbe basilique pour en contempler plus à loisir la grandeur, la magnificence et le goût. Tout n'y est pas également parfait; mais ces défauts de détail disparaissent dans les beautés de l'ensemble. L'intérieur est, en général, d'une proportion grande et imposante : on trouve d'abord, à droite en entrant, une ancienne statue en bronze de Saint-Pierre. Le frottement réitéré des baisers que lui prodiguent les fidèles apresque usé les pieds du pauvre saint; et pourtant que d'actes pieux en pure perte, s'il est vrai, comme quelques-uns le prétendent, que ce Saint Pierre soit la statue même de Jupiter Capitolin !.... La partie la plus étonnante de cet immense édifice est, sans contredit, la coupole. Michel-Ange y déploya tout le grandiose de son génie. A l'opposite du second arc des bas-côtés, on me fit voir le tombeau de la comtesse Mathilde (1), qui défendit le pape

(1) Nous renvoyons nos lecteurs à l'histoire de Grégoire VII, par M. Villemain.

(Note de l'Éditeur.)

et donna son patrimoine à l'église. Elle tient un sceptre dans la main droite, avec la tiare et les clés sur le bras gauche, comme pour exprimer que le souverain pontife lui abandonnait le pesant gouvernail de la barque de Saint-Pierre. Faut-il s'en étonner? Le malheureux que l'on place caduc sur un trône, a peur de tout, et se laisse aller à la nonchalance; c'est la situation ordinaire des papes....

Je m'arrêtai peu aux mausolées de différents d'entr'eux, encore moins à la chaire de Saint-Pierre, parce qu'une troupe de *Ciceroni* faméliques voulurent m'écraser, lorsque j'en approchai, du poids de leurs savantes dissertations sur l'antiquité et l'identité de cette chaire. Mais dans la chapelle de la vierge *della Colonna*, j'examinai attentivement le fameux bas-relief de l'Algarde, qui orne l'autel de Saint-Léon-le-Grand. Il représente Attila devant Rome et en présence de saint Léon, qui lui défend d'approcher des remparts. Saint Pierre et saint Paul le menacent du milieu des nues,

et le fléau de Dieu est prêt à se retirer. L'ordonnance de ce sujet est admirable, le caractère de dessin très-pur, les têtes en sont belles et très-expressives, les figures d'un style élégant, etc..... Mais quand je songeai que les menaces du saint ne purent empêcher la ruine de l'empire, je reculai devant ce superbe démenti donné à l'histoire.

La sacristie est un vaste édifice élevé à grands frais par Pie VI; on en fit la consécration en 1784. Le plan général de ce bâtiment me parut vicieux, la décoration extérieure mesquine et surchargée de minuties. Le pape se repentit bientôt d'avoir dépensé un million d'écus romains dans cette entreprise..... A propos du mausolée de la reine Christine, morte à Rome en 1689, et qui voulut être ensevelie dans les grottes de Saint-Pierre, je transcrirais volontiers les jolis vers du philosophe de Ferney sur cette princesse non moins cruelle que bizarre, si je ne craignais d'aborder une question délicate, où l'on pourrait m'accuser de m'ériger en juge dans ma propre cause: je veux

parler de l'assassinat du grand écuyer Monaldeschi. Quelque atroce que fût la vengeance, l'outrage l'emportait encore ; et je ne pense pas que la victime ait été la plus malheureuse.

Dans les premiers temps, on accourait de toutes parts, de très-loin même, visiter le tombeau de saint Pierre. Parmi les conquérants, Charlemagne et Totila y vinrent pour des motifs opposés. Le pieux fils de Pépin s'y rendit quatre fois avec une dévotion toute exemplaire : il faisait à pied plus d'un mille, et ne montait les degrés du sanctuaire qu'en les baisant l'un après l'autre. Charles-Quint lui-même, quoique couronné à Bologne, voulut venir à Saint-Pierre célébrer cette cérémonie ; ce qui ne l'empêcha pas plus tard de faire piller Rome par ses Allemands.

Le palais pontifical, attenant à l'église Saint-Pierre, est le véritable palais des papes ; on prétend que c'était le palais même qu'avait bâti Néron devant ses jardins.... Ce vaste édifice manque de proportion ; l'ar-

chitecture en est défectueuse, mais les anciennes statues qu'il renferme, et surtout les peintures de Raphaël, l'ont immortalisé. Nous traversâmes la *cour des Loges* et la salle royale, où l'on remarque, entr'autres tableaux, la bataille de Lépante et l'entrée de Grégoire XI dans Rome, à son retour de France, accompagné de sainte Catherine de Sienne. Sur la porte qui conduit à la chapelle Pauline, est peint le fameux Grégoire VII, relevant des censures l'empereur Henri IV, en 1077 : on voit du côté de la croisée la mort de l'immortel Coligny, composition froide, inanimée ; la tête du héros manque d'expression : la poésie de Voltaire vaut mieux que la peinture de Vasari. Plus loin, le massacre de la Saint-Barthélemy, exécrable action qui n'a produit qu'un mauvais tableau.... Il est temps de nous reposer du dégoût qu'inspirent ces froides compositions, sur de véritables chefs-d'œuvre. J'aperçois la voûte de la chapelle Sixtine, peinte en entier par Michel-Ange, et je m'arrête aussitôt devant le *Jugement der-*

nier. Il ne m'appartient pas, à moi surtout faible femme, de discuter, après tant de grands maîtres, le mérite de cet immense ouvrage. C'est une furie d'anatomie et de dessin. Les figures de frise, leur force, leur raccourci, jettent l'imagination hors d'elle-même. Avoueraï-je l'impression que j'éprouvai? La terrible expression du dessin, ce désordre de coloris sans harmonie, cet ambigü d'air bleuâtre et rougeâtre, qui ressemble au mélange des éléments dans le bouleversement de la nature, tout ce fracas enfin de composition m'étonna plus qu'il ne me séduisit : j'étais surprise, et non pas touchée.

La salle de l'appartement Borgia me rappela des souvenirs de débauche et de prostitution; et pour fuir l'image de ces monstres, qui souillèrent la pourpre romaine, je gagnai promptement le second étage des galeries, où sont les belles peintures de Raphaël. La tête du Père Éternel débrouillant le chaos est un chef-d'œuvre de composition. A la vue de ce prodige d'enthousiasme poétique, entièrement de la main du grand maî-

tre, Michel-Ange s'écria qu'on lui avait montré son Père Éternel de la chapelle Sixte. C'était le cri de regret du génie qui se voit surpassé dans son art même!...

Nous voilà engagés au milieu des salles de Raphaël (*stanze di Rafaëlo*), longue suite d'appartements qui donnent sous les portiques, et dont les ouvrages du divin peintre décorent les quatre principales pièces. Je ne puis tout décrire, tout admirer, parmi cet amas de merveilles. Je signalerai particulièrement :

1° La bataille de Constantin, par Jules Romain. Cette grande composition ne fut pas inutile à notre Lebrun, quand il peignit la bataille d'Arbelle.

2° La Messe.

3° Saint Pierre en prison.

4° L'École d'Athènes.

5° La Dispute sur le Saint-Sacrement.

6° L'Incendie de Borgo, et le Parnasse (1).

(1) Raphaël y a introduit les plus grands poètes italiens ; et il s'est peint lui-même auprès d'Homère

Ces divers tableaux sont tous de Raphaël; dans le dernier, et sur le devant de la seconde fenêtre de la salle d'Héliodore, j'aperçus une fort belle tête de *Sapho*, la célèbre Lesbienne. Vous me permettrez d'ajouter, pour l'honneur de notre sexe, que des savants illustres viennent de réhabiliter la mémoire de cette dixième muse. Enfin, il demeure constant qu'il exista deux *Sapho* : la courtisane d'Érésos fut l'amante lascive de Phaon et la victime de Leucade; tandis que la plus célèbre des femmes poètes, l'émule de Pindare et d'Alcée, était de Mitylène. De là tombent toutes les interprétations malignes de Bayle et des autres critiques, sur les mœurs de la première *Sapho*; et il m'est doux de croire, mon aimable Laure, que la vertu put s'allier chez elle avec le génie.

J'en reviens au Vatican : il me reste à vous parler, chère amie, du belvédère, de la bibliothèque, et du muséum.

et de Virgile. Il n'y a point là orgueil, mais justice.

(Note de l'Editeur.)

Deux longues galeries communiquent du palais pontifical au belvédère, bâtiment qui s'élève vers le nord : là est le musée, collection de statues antiques, sans rivale en Europe. Nommer le Laocoon, le torse, l'Apollon, l'Antinoüs, c'est désigner les chefs-d'œuvre de la sculpture, chefs-d'œuvre que Michel-Ange et Canova lui-même désespérèrent toujours d'atteindre. Nous contemplâmes tour-à-tour ces merveilles de l'art; je ne vous en donnerai pas la description; je craindrais trop de les affaiblir, après les analyses toutes d'enthousiasme poétique de Winkelmann. Dans la galerie des statues se trouve le *torse*, où Michel-Ange venait étudier les finesses de son art. Parmi les autres belles statues de la même galerie nous remarquâmes encore : un Neptune en marbre salin; une Atalante, ouvrage étrusque; le torse d'un amour, comparable aux plus beaux antiques grecs; un faune en marbre rouge..... Il y a aussi une belle collection de têtes impériales, et une autre de philosophes, parmi lesquelles Jules me fit distinguer Cicéron et sa femme Té-

rentia. Le tombeau de L. Cornélius Scipion, qui orne le *musæum Pium*, est très-bien conservé. Nous traversâmes le jardin du belvédère, pour gagner celui du Vatican, appelé aussi le grand jardin, et qui n'offre de remarquable que la fontaine *dell' Aquilone*, le petit casin (ou pavillon) de Pie IV, et dans la chapelle de ce casin le modèle de l'église de St-Pierre. On y conserve également celui de la coupole, arrêté par Michel-Ange, et un autre, en bois, de la chaire de Saint-Pierre.

La bibliothèque du Vatican fut fondée, vers le cinquième siècle, par le pape saint Hilaire. Sixte-Quint, qui l'établit où elle est aujourd'hui, lui assigna des revenus. Ses successeurs l'augmentèrent et l'embellirent; nous y entrâmes par la galerie du belvédère. On ne s'imaginerait pas voir une bibliothèque, tous les livres étant renfermés dans des armoires, dont les portes sont surchargées de diverses peintures. Je n'y trouvai point ce coup-d'œil majestueux que présente notre grande bibliothèque; et il faut convenir, amour-propre national à part, que nous

n'avons rien, sur ce point, à envier aux étrangers.....

Dans l'aile gauche de la galerie, plusieurs peintures reproduisent les plus glorieux événements du règne de Sixte-Quint. On y voit aussi les livres laissés au Saint-Siège par l'électeur palatin, le duc d'Urbin et la reine Christine de Suède. Le *musæum christianum*, placé à l'extrémité de cette galerie, est un recueil d'antiques, dont la plupart touchent au christianisme. La salle de Clément XIV, décorée par le célèbre *Mengs*, renferme plusieurs tableaux remarquables de ce grand maître. On y admire, entr'autres, l'Histoire, sous la figure d'une femme majestueuse, et qui écrit sur les ailes du temps les travaux utiles de Clément XIV. Au-dessus des deux portes, le même artiste a représenté Moïse et saint Pierre : l'un a toute la fierté des compositions de Michel-Ange ; l'autre respire le calme et la sérénité des têtes de Raphaël. Les quatre génies surpassent tout le reste.

La bibliothèque du Vatican a environ

soixante-dix mille volumes. Quelle différence avec celle du roi, qui monte à plus de deux cent cinquante mille !

Plus je vois l'étranger, plus j'aime la patrie.

Encore, sur ces soixante-dix mille volumes, compte-t-on quarante mille manuscrits, uniques, il est vrai, pour le choix et la rareté. Parmi ces derniers, Jules me montra un Virgile du cinquième siècle, un Tércence de la même époque, un Tasse d'une beauté singulière, un Dante orné de miniatures, et le Traité des sept sacrements, composé avant le schisme, par Henri VIII, roi d'Angleterre, et qu'il dédia au pape Léon X ; mais je fis beaucoup plus d'attention à un manuscrit des lettres originales du même prince à l'infortunée Anne de Boulen. L'amour du roi tigre me rappela celui d'Hérode pour Mariamne. Le singulier personnage que ce gros souverain, qui faisait couper la tête à ses femmes, et n'en était pas moins ce qu'il craignait tant d'être !.. *L'armeria*, ou arsenal du

Vatican, renferme, assure-t-on, de quoi armer dix-huit mille hommes; les bras seuls manquent, et d'ailleurs tout cet attirail ne sera bientôt plus que de vaine parade pour Rome chrétienne. Le moment même n'est pas éloigné où l'on pourra dire d'elle, comme du temps des Boniface et des Grégoire :

Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre.

Hier, nous visitâmes Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure : je commence par la première de ces églises. Constantin la fit construire, en 324, non loin de son palais de Latran. On l'appelle Saint-Jean, parce qu'elle fut consacrée, au septième siècle, à saint Jean-Baptiste et à saint Jean l'évangéliste : le vestibule en est magnifique. Je passe les différentes chapelles de Saint-Jean, pour arriver à celle de Clément XII, la plus belle de toutes. Le tombeau du pontife est formé d'une urne célèbre de porphyre, qui était depuis long-temps sous le portique du Panthéon. On nous fit voir, derrière des

grilles, dans la galerie qui règne autour du grand autel, la tête de saint Pierre et celle de saint Paul, que saint Silvestre y déposa, lorsqu'il partagea le reste de leurs reliques entre les deux églises de Saint-Paul et de Saint-Pierre-du-Vatican. Les deux bustes sont dans un beau tabernacle antique, avec une partie de la vraie croix de Jésus-Christ, de sa robe, etc..... Ces restes précieux se recommandent à l'admiration des fidèles. Notre Henri IV donna au chapitre de Saint-Jean-de-Latran l'abbaye de Clérac; les chanoines reconnoissans lui érigèrent une grande statue de bronze, avec une inscription en son honneur, et le 13 décembre, jour de la naissance du bon roi, on célèbre, pour le repos de son âme, une messe solennelle. Tout cela est fort bien, sans doute; mais la politique entra pour beaucoup dans la donation du monarque français. Saint-Jean-de-Latran est l'église épiscopale du pape; elle jouit d'immenses privilèges. Nous vîmes le fameux obélisque égyptien, transporté par Constance à Rome. Près du palais de Latran, s'é-

levait la maison de Marc-Aurèle. On y trouva également la statue équestre de l'immortel empereur.

L'église patriarcale de Sainte-Marie-Majeure est une des plus grandes et des plus belles de Rome : elle a remplacé un temple de Junon Lucine. Une de ses façades modernes fut commencée sous Clément IX, et le grand portique s'acheva sous Benoît XIV. L'intérieur en est très imposant. La chapelle Borghèse ou de Paul V, de la plus grande magnificence, possède plusieurs peintures du *Guide*. L'obélisque de Sainte-Marie-Majeure a quarante-trois pieds d'élévation. Transporté d'Égypte à Rome par les soins de l'empereur Claude, il fut placé en face du tombeau d'Auguste, pour y servir de pendant à un autre du même genre. Les barbares l'ayant renversé, cette belle construction ne fut relevée qu'en 1587, grâce au zèle de Sixte-Quint, qui la fit mettre devant Sainte-Marie-Majeure....

Vous m'allez reprocher, mon amie, d'être bien grave. Eh quoi ! me direz-vous, des

églises, et toujours des églises !... Mais faites attention que nous sommes dans la capitale du monde chrétien ; que là , comme à Paris , on visite par ton les lieux saints ; qu'enfin Jules est si sombre qu'on ne peut guère lui proposer d'autre partie de plaisir.... Pour éviter néanmoins d'encourir plus long-temps vos reproches, je vous ferai la description du mont Palatin, que nous avons aujourd'hui parcouru.

Il est situé entre le Tibre et la place de *Campo-Vaccino* : ce fut là qu'habitèrent autrefois Évandré et Saturne ; que Romulus fut exposé , qu'il jeta les fondements de la ville immortelle. Que de souvenirs réveille ce quartier de Rome ! Près du temple de Jupiter Stator, sur le forum , je vois la maison du rival de Démosthène , et l'emplacement de cette cabane où le roi-fondateur, alors simple berger , rêva peut-être la conquête du monde..... Je foule aux pieds l'immense édifice du palais des Césars ; et je m'égare dans les jardins *Farnèse*, qui ont succédé aux prodiges de la magnificence et

du luxe des tyrans de Rome. Naguère encore, ces ruines coûtèrent la vie à plus d'un martyr de la science : comme si leur destinée était de conserver une influence pernicieuse, même après leur entier anéantissement !..... Je viens de monter sur cet homicide balcon d'où les trop cruels empereurs donnaient le signal des jeux du grand cirque ; ces lieux témoins de tant de scènes sanguinaires sont aujourd'hui la *Villa spada*.

Je suis dans le grand cirque ; il contenait plus de trois cent mille spectateurs : Auguste, Marc-Aurèle, Trajan, le restaurèrent tour-à-tour. Sous ses portiques extérieurs commença l'horrible incendie allumé par Néron : il me semble entendre ce monstre célébrant du haut d'une tour l'embrasement de Troie ! Quelle atroce allusion aux destinées des pâles descendants de Romulus ! M. Victor Hugo s'est surpassé dans ce chant satanique ; on dirait que le dieu de l'enthousiasme infernal a éclairé pour lui toutes les profondeurs de l'âme du tyran... Dans ce cirque figura le lion reconnaissant d'*Androclès* :

le noble animal forme ici un beau contraste avec les fureurs des Caius et des Néron. Je ne m'arrêtai pas long-temps à l'arc de Janus, non plus qu'à celui de Saint-Georges ou des Orfèvres : les négociants de Rome érigèrent ce dernier en l'honneur de Septime-Sévère. Il ne reste plus aucun vestige du portique d'Octavie; construit des dépouilles enlevées aux Dalmates, il renfermait les temples de Junon et d'Apollon, élevés autrefois par ordre de Métellus.

Je n'oublierai pas l'ancienne prison du décemvir Claudius. Ce fut là qu'une femme du peuple donna un exemple mémorable de piété filiale : les gardiens la surprirent allaitant son père. Pline, qui rapporte ce trait, ajoute que le coupable obtint sa grâce, et que l'on construisit un temple sur l'emplacement même de la prison, où s'éleva depuis le théâtre de Marcellus. La révolution française a fourni des modèles non moins touchants d'héroïsme maternel et conjugal; et, de nos jours, qui refuserait son admiration à l'Alceste française, à cette intéressante La-

valette, que l'art d'Hippocrate vient de rendre enfin à la santé et à sa famille?... Après cela, que les hommes se plaignent de nous!

Le théâtre de Marcellus était situé à l'endroit où Numa fit bâtir un temple de Janus; ses ruines sont dans les dépendances du palais Orsini. Auguste lui donna le nom de ce neveu chéri, qu'immortalisa Virgile. Une partie des portiques environnant les degrés subsiste encore; tout le reste a péri; mais ces ruines prouvent le meilleur temps de l'architecture romaine. Les colonnes qui ont survécu sont d'une proportion élégante et gracieuse, qui convient admirablement à un édifice de ce genre. Le palais *Orsini* fut bâti dans le théâtre de Marcellus. On arrive à la cour par un assez long escalier, ce qui semble provenir de l'exhaussement du terrain, causé par les ruines. Les appartements méritent l'attention des connaisseurs; nous y vîmes une belle statue de Popilius, d'autres bustes antiques, et des peintures très-remarquables.

Adieu, ma chère Laure.



LETTRE XLVII.

JULES A ALPHONSE.



Rione de Monti. — Le mont Quirinal. — Les Char-
treux et la porte Pic. — Trevi. — Le Monte Ca-
vallo. — Palais Barberini et Colonne. — Le Cours.
— Le monte Citorio. — Le Panthéon. — Champ-
de-Mars. — Trinité du Mont.

La douleur de Sophie me force de con-
traindre la mienne; je reprends donc la
plume, et je poursuis le cours interrompu
de mes descriptions.

J'ai vu la colonne Trajane, le plus précieux
des monuments de ce genre qui aient eu le
bonheur d'échapper aux barbares et de res-
ter debout au milieu des ruines environ-

nantes. C'est une leçon toute vivante encore d'histoire ; et nous aussi nous avons notre colonne Vendôme, que les Wellington et les d'Appony ne sauraient flétrir ni débaptiser !.... Sur les débris de l'ancien forum de Nerva, je bénis la mémoire de ce prince, qui donna Trajan à l'empire. Tout près de la place Nerva, était celle de l'exécrable Néron : singulier mélange de souvenirs odieux et sacrés ! la rue appelée *Strada Bonella* est dans le voisinage ; elle faisait autrefois partie des *Carènes*, et le grand Pompée y avait sa maison, qui depuis devint la proie de Marc-Antoine, lequel ne rougit pas de l'envahir par droit de proscription. Le Soliveau de la Sœur (espèce de poutre mise en travers de la rue) était peu éloigné de *Torre de Conti* ; je me rappelai l'expiation d'Horace, Tite-Live et le grand Corneille :

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome.....

L'arc de Titus, construit par les soins de

Trajan, n'offre plus que des ruines, et les jardins de Néron subsistent encore! Des chrétiens fanatiques blâment l'apothéose de Titus, comme un blasphème anti-religieux. Ce sont les mêmes hommes qui déchirent le tolérant Julien, et encensent Constantin le barbare.... On dit, à Rome, que les Juifs ne passent jamais sous l'arc de Titus; ceux-là du moins sont plus excusables dans leur haine: ils se souviennent encore de la prise de Jérusalem.

J'aborde le mausolée du fougueux Jules II, ouvrage de Michel-Ange. A l'aspect de ce monument, qui renferme les restes de l'ennemi le plus perfide et le plus irréconciliable de la France, j'oublie le grand artiste qui lui consacra ses veilles, pour ne voir que le pape ambitieux dont l'orgueil mélangait l'éclat des armes à celui de la tiare.

La route qui conduit de *Saint-Pierre-aux-liens* à *Campo-Vaccino*, derrière le temple de la Paix, était, dit-on, cette *voie scélérate* où l'infâme Tullie fit passer son char sur le corps de son père. L'image d'une telle furie

me poursuit jusqu'aux Thermes de Titus ; mais là , je m'arrête , et j'écoute avec attendrissement ceux qui me racontent que cet empereur naquit dans une chétive maison de ce quartier. L'affection qu'il conserva pour un aussi modeste berceau lui fit construire ses thermes , et peut-être son palais , vers le même lieu. Ce trait peint tout l'homme : le Titus français, Henri IV , regrettait sur le trône les pauvres rochers du Béarn.

Je n'ai rien à vous dire de remarquable du mont Esquilin. Peu m'importe, après tout , que l'on ait trouvé dans ses souterrains ou ailleurs le Laocoon , pourvu que nous jouissions de ce chef-d'œuvre.... Les noms de Néron et de Titus se trouvent encore ici rapprochés ; les Thermes du fils de Vespasien touchaient aux jardins du meurtrier d'Agrippine ; mais l'un construisit ses thermes pour honorer le lieu de sa naissance ; l'autre érigea son parc en dépouillant tyranniquement les propriétaires des maisons voisines. Je doute qu'il eût écouté la juste réclamation du meunier de *Sans-Souci*.

Sur le Quirinal, au midi de la colonne Trajane, sont situés les bains de Paul-Émile. Cet édifice ruiné me parut peu digne du vainqueur de Persée.... Aux environs de St-André, les Romains consacrèrent le temple de Quirinus en l'honneur de leur premier roi. Le poète Martial et cet habile Atticus, le type des louvoyeurs politiques, habitèrent le mont Quirinal. Numa y bâtit l'ancien capitolé.... Les thermes de Dioclétien occupaient tout l'espace où l'on voit aujourd'hui les Bernardins et les Chartreux. Nous passâmes en revue la grande fontaine de Termini, un des plus importants ouvrages de Sixte-Quint; le lieu du supplice des Vestales, près de la porte Colline; le Mont Sacré, si célèbre par la retraite du peuple romain; et la villa Albani, dont les jardins renferment plus de deux cents pièces d'antiquités.

La grande fontaine de Trévi a donné son nom au second quartier de Rome. On l'appelait ainsi à cause des trois bouches par lesquelles l'eau jaillissait avec majesté. Pendant les nuits d'été elle sert de promenade

aux personnes du voisinage qui viennent y respirer le frais. On présume que les jardins de Lucullus étaient derrière cette fontaine. Non loin de là, j'admirai à *Villa Ludovisi* le groupe célèbre de Papirius et de sa mère, et un autre presque aussi remarquable de Pétus et d'Arria. Les jardins de cette maison de plaisance furent plantés par Lénôtre, et passent pour les plus beaux de Rome. Mais il est temps de vous parler de ceux de Salluste, qui touchaient à sa maison située sur la place où est actuellement l'église de la Victoire. Le nom de Salluste afflige toute âme honnête; ce n'était qu'un *parleur de vertu*, dit La Harpe : ajoutons qu'il ne saurait la faire aimer à ses lecteurs, qui ont toujours présentes les turpitudes de sa vie privée. Ses fameux jardins furent le fruit des brigandages qu'il exerça durant sa préfecture d'Afrique, obtenue par la faveur de Jules César. C'était le rendez-vous de la plus brillante société de Rome. Les empereurs eux-mêmes s'y plaisaient. Néron s'y retira, un soir qu'il revenait du pont Mil-

vius; Nerva y mourut; et le belliqueux Aurélien y fit construire un portique, où il se promenait à cheval.

L'emplacement des jardins du palais Barberini forme une île très-vaste qui domine le Quirinal. La partie la plus saillante de cet édifice est le portique régissant sur toute la longueur de l'arrière-corps. Divers tableaux de Pierre de Cortone embellissent la voûte de la grande salle. On y voit aussi une copie exacte, et de la plus scrupuleuse fidélité, du chef-d'œuvre de Raphaël. (C'est nommer la Transfiguration.)

La bibliothèque Barberini est publique; elle renferme plus de soixante mille volumes, sans compter plusieurs milliers de manuscrits précieux.

La place de Monte-Cavallo a reçu son nom de deux groupes en marbre de proportion colossale: ce sont deux chevaux dont chacun est tenu par un jeune homme qui semble le dompter. Constantin les fit venir d'Alexandrie, et Sixte-Quint les tira des thermes de cet empereur. Malgré tout l'effet que ces

statues produisent, je ne crus point sur parole l'inscription fastueuse qui les attribue à Phidias et à Praxitèle. Vinkelmanny voyait Castor et Pollux.... Le palais de Monte-Cavallo, appelé aussi Quirinal, à cause de sa position sur cette montagne, fut long-temps la résidence habituelle des papes. La chapelle en est grande, et pavée de beaux marbres. François de Bologne, le Bourguignon, Carle Maratte, Salvator Rosa, tels sont les principaux artistes qui contribuèrent à l'embellir. Mais le plus renommé de tous ces tableaux est la sainte Pétronille du Guerchin. Je pourrais encore vous citer avec éloge le martyre de saint Sébastien, par le Titien; deux têtes de saint Pierre et de saint Paul, par Raphaël; et une transfiguration, d'André del Sarto. Le jardin a près d'un mille de tour. Le plan est bien entendu et d'une grande simplicité.

Ce qui mérite surtout nos éloges, c'est que les différentes figures de ce jardin sont d'une modestie extrême. On n'admettait au palais pontifical rien qui pût donner l'idée

du vice; on poussa même, à certaine époque, la délicatesse au point de voiler les statues faisant partie de la riche collection du capitolé. Serait-ce le cas d'appliquer les fameux vers :

« On dit que vous voilez toutes les nudités,
Mais vous avez du goût pour les réalités...? »

Le palais Colonne est situé au bas du Quirinal; les jardins se prolongent et s'élèvent jusqu'au sommet de la montagne. Les cardinaux et les princes Colonne l'augmentèrent successivement. Cet édifice n'a rien à envier aux plus célèbres de Rome, sous le rapport des curiosités qu'il possède. J'y contemplai tour-à-tour des peintures du Titien, d'André del Sarto, du Guide.... La galerie Colonne est une des plus belles d'Italie. On y voit, entr'autres morceaux de prix : la mort de Régulus, par Salvator Rosa; la bataille de Lépante, où commandait Marc-Antoine Colonne, un des héros de cette ancienne et illustre famille; une assomption, de Ru-

bens, etc. Je passai de la galerie dans les jardins, qui offrent un coup-d'œil imposant. Vers leur partie supérieure, on me montra quelques restes des thermes de Constantin.... Sur la place des Saints-Apôtres, à Pallazomati, habita le courageux et infortuné *prétendant*. On sait de quelle manière indigne il fut abandonné par la maison de France : ce héros devint la victime d'une froide et lâche politique, semblable à celle qui, de nos jours, livre les généreux Grecs aux stupides sectateurs de Mahomet....

A Saint-Romuald, j'admirai deux chefs-d'œuvre d'*André Sacchi*, le tableau du saint et la mort de sainte Anne. Le premier ouvrage surtout est d'un style très-harmonieux ; l'expression en est toute pittoresque : l'union, l'accord et le goût du dessin ne laissent rien à désirer.

Au sortir de la petite rue de Saint-Romuald, nous entrâmes dans celle du Cours, qui est la principale de Rome, et sert de promenade publique. Le *Corso* fut bâti sur l'emplacement de l'ancienne *Via lata*. C'était

autrefois le quartier le plus rempli de monuments et d'arcs de triomphe. Là on voyait le commencement de cette célèbre voie Flaminienne, que fit pratiquer le consul C. Flaminus, après qu'il eut vaincu les Liguriens. Dans l'*Academia di Francia*, monument de la magnificence de notre nation, je retrouvai les plus belles statues de Rome et de Florence, telles que le Laocoon, l'Apollon, l'Antinoüs, etc. Malheureusement ce n'était que les modèles en plâtre de ces chefs-d'œuvre. Vis-à-vis le *Cours*, est le palais Doria ou Pamphili, un des édifices les plus vastes et les plus remarquables de cette belle rue. Arrivé sur la place de *Monte Citorio*, le premier objet qui me frappa fut le piédestal d'une colonne d'Antonin-le-Pieux; les deux bas-reliefs, tournés au nord et au midi, représentent l'apothéose de cet empereur, le modèle des souverains de l'ancienne Rome, bien que les qualités de Marc-Aurèle, mêlées de quelques défauts, offrent un ensemble plus aimable. Enfin, nous sommes au Panthéon, le plus noble débris de Rome païen-

ne, le seul temple de cette ville qui soit encore debout et dans son entier. L'honneur de cette construction magnifique appartient au gendre d'Auguste, cet immortel Agrippa, dont le nom se rattache à tous les embellissements de la capitale du monde. Le portique présente une perspective majestueuse; il était juste que l'on placât sur les colonnes latérales les statues d'Auguste et de son favori; mais le tombeau de Raphaël, situé à gauche de la voûte, fixa bientôt mes avides regards. Il ne répond point, sous le rapport de l'architecture, à l'immense réputation du plus grand des peintres. Un de ses illustres imitateurs, Carle Maratte, le fit ériger à ses frais; exemple touchant de générosité, qui n'est pas rare chez tous les artistes de tous les pays. Le tombeau d'Annibal Carraché sert de pendant à celui de Raphaël.

Vers la partie septentrionale de Rome, sont les vestiges de l'antique Champ-de-Mars. Il s'étendait depuis le Panthéon jusqu'au pont Saint-Ange et au mausolée d'Auguste, près de Ripuetta. Environné de por-

tiques, de temples, de théâtres, d'amphithéâtres, il possédait encore un superbe obélisque horaire, qui faisait son principal ornement; il n'en subsiste plus que des ruines. Je laisse aux antiquaires le soin de vous expliquer l'origine de cet édifice, et je me rends au mausolée d'Auguste. Les marbres et les colonnes qui l'enrichissaient extérieurement, ont tout-à-fait disparu. Que reste-t-il désormais de ce monument du maître de la terre?... rien que l'apostrophe pathétique de Virgile :

« Vel quæ, Tiberine, videbis
Funera cùm tumulum præterlabere recentem. »

Le génie des grands poètes survit à tout.

Entre le Cours et la Trinité-du-Mont, Domitien avait fait exécuter ses constructions les plus importantes. Vers l'orient étaient ses thermes, et plus loin sa naumachie. On voyait également, au pied de la colline du Champ-de-Mars, le portique de Gordien; et dans les environs, ces fameux trophées de Marius,

renversés par Sylla, et rétablis par le vainqueur de Pharsale.... De toutes les chapelles de la *Trinité-du-Mont*, la plus digne de l'observateur est sans doute la troisième, puisqu'elle renferme cette fameuse descente de croix, de Daniel de Volterre, que plusieurs artistes préfèrent à tout, même à la transfiguration. Je ne suis pas entièrement de leur avis : au reste, ce que j'admirai particulièrement dans ce tableau, c'est l'affaissement des chairs du Christ, qui vient d'expirer ; on ne saurait porter plus loin la vérité d'expression. On assure que Michel-Ange, toujours jaloux de Raphaël, donna le dessin de ce chef-d'œuvre à Daniel de Volterre, pour balancer la gloire de son rival. Ce qui nous console dans l'histoire de l'envieuse rivalité de deux talents également admirables, c'est qu'elle tourna au profit de l'art.

A l'entrée du vestibule de la Villa Médici, et vers le jardin, je pus contempler à loisir cette belle matrone, imitée par *Legros*, et plus communément appelée, à Paris, la

Vestale. La Villa Médici possède encore d'autres curiosités, qu'il serait trop long de passer en revue. Je m'arrêtai quelque temps, avec ma chère Sophie, dans les jardins, pour jouir de l'air délicieux qu'on y respire, et des sites pittoresques qu'on y découvre de toutes parts.

Ici, mon ami, je termine cette lettre, qui vous aura paru peut-être un peu sèche. Certes, vous êtes en droit de me reprocher d'avoir effleuré tant de merveilles : mais, comme vous devez les examiner bientôt par vous-même, je ne veux point anticiper sur votre admiration ; je me contente d'être votre *cicerone*. Adieu, mon cher Alphonse.



LETTRE XLVIII.

LE MÊME AU MÊME.



La villa Borghèse. — Le prince Camille et la princesse Pauline. — Le polichinelle du missionnaire. — Les ânes et les savants en Égypte. — L'académie des Arcades. — Le Conclave. — Pasquin. — Pie VI et Léon XII. — Les marais Pontins.

Pour en finir avec la religion, mon cher Alphonse, je vous dirai que des connaisseurs préfèrent St-Paul à St-Pierre ; c'est son plus bel éloge.... Tivoli, Albano, Frascati, continuent toujours d'être le théâtre des plus brillantes parties de plaisir ; je visite alternativement ces délicieux environs de Rome, pour faire trêve à ma douleur ;

mais, je ne sais par quelle espèce d'habitude, je me replie d'ordinaire sur la Villa Borghèse. Le souvenir d'une femme aimable qui n'est plus exerce sur nos sens une sorte d'attraction. Et puis, malgré la perte de ses plus belles statues, cette maison de campagne n'en reste pas moins un séjour enchanté. Apprenez à ce sujet certain escamotage de l'ex-empereur. Je rétablis le petit dialogue qui eut lieu entre Napoléon et son très-cher beau-frère le prince Camille. — Borghèse, je t'achète tes statues. — Sire, elles ne sont pas à vendre. — Je ne te demande pas si elles sont à vendre; je te répète, encore une fois, que je les achète. Combien en veux-tu? — Sire, une compagnie anglaise en avait offert 25 millions à mon père. — C'est trop, je t'en donne 18 : elles sont à moi. — De là, entamant divers calculs (car les deux interlocuteurs étaient depuis long-temps en compte), le héros, qui marchandait à merveille, rabattit jusqu'à un million; et force fut au pauvre prince de s'en contenter. Dans une autre occasion, Bonaparte se montra plus grand.

C'était lors de la conquête d'Italie. Le duc de Modène, offrant deux millions de francs pour le rachat d'un de ses plus beaux tableaux, le saint-Jérôme du Corrège, les officiers conseillaient au général d'accepter la somme, comme étant plus utile pour les besoins pressants de ses troupes. « Les deux millions seraient bientôt dépensés, répondit-il; mais le Corrège restera pendant des siècles un des ornemens de Paris, et inspirera d'autres chefs-d'œuvre.... » La prédiction du grand homme ne s'est pas, hélas! entièrement accomplie. En vous parlant des statues de la Villa Borghèse, j'avais oublié de vous dire que la belle Pauline aurait pu suppléer en quelque sorte au vide que laissait dans les jardins de son mari l'impérieuse acquisition de son frère. Le célèbre *Canova* voulant représenter une Vénus sans voile, elle lui servit de modèle. « Comment avez-vous pu vous montrer en cet état? lui demandait une de ses amies. — Ah! repartit la princesse, il n'y avait rien à craindre de l'atmosphère; la chambre était suffisamment échauffée. » Bien que l'on puisse

révoquer en doute l'authenticité de cette anecdote, il est certain que la famille de Napoléon pouvait poser également et pour des Alexandre et pour des Vénus.

Dans mes différentes courses j'étudie les mœurs de ce peuple dégénéré; quelquefois l'incident le plus burlesque m'en dit plus que tous les observateurs philosophes. La place Navone est le rendez-vous ordinaire des bateleurs et des joueurs de gobelets, et c'est aussi là que se rendent les frères prêcheurs pour exhorter le peuple rassemblé pour le marché qui se tient sur cette place; de sorte qu'il n'est pas rare de voir un capucin s'établir à côté des tréteaux d'un charlatan. Hier on me racontait, à propos de ce mélange bizarre du profane et du sacré, qu'un beau jour un missionnaire, jaloux des succès d'un directeur de marionnettes, tira de dessous sa robe un crucifix, et se mit à l'agiter en l'air, en s'écriant : *eccolo, eccolo il vero pulcinella*; le voilà, le voilà le véritable polichinelle... Ce moyen, très-peu orthodoxe, à mon avis, le laissa maître de la place. Nos mission-

naires, à nous, sont encore plus adroits.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Brest.

Cependant il serait juste d'ajouter que *du pain et des spectacles* n'est plus le cri des nouveaux comme des anciens Romains. *Du pain et des processions*, tel est aujourd'hui le souhait de la canaille romaine; et, à la rigueur, elle se passerait même de pain. Ce n'est plus le temps du bon Pie VI; alors elle allait gratis à l'opéra de l'église saint-Pierre. A cette bienheureuse époque, pas un jour d'ennui, pas un moment pour l'oisiveté malfaisante. Le sage Léon XII a réformé tout cela.... Dans le quartier saint-Eustache, un vieux prêtre français m'entretint encore de Bonaparte: car il faut toujours que ce diable d'homme vienne animer nos récits. « J'étais, me dit-il, au nombre de ces malheureux réfractaires qui s'étaient réfugiés à Rome pour échapper aux sans-culottes. L'arrivée du jeune vainqueur de l'Autriche nous frappa de crainte; mais le héros, nous rassurant, nous fit adjuger, aux

frais des couvents italiens, le logement, la pension alimentaire et 15 francs par mois. » « Dites, par compensation, des messes *ad valorem* », ajouta notre bienfaiteur. C'était assurer le paiement de l'hospitalité : qu'il y a loin de cette conduite délicate à l'esprit du jacobinisme ! Ce bon prêtre, qui s'était, pour ainsi dire, naturalisé Romain, avait retiré auprès de lui un neveu invalide, ancien soldat d'Égypte, auquel il ne restait pour unique bien que ses lauriers d'Aboukir et d'Héliopolis. Le vétéran prenait plaisir à raconter ses campagnes, il me cita entr'autres cette anecdote plaisante :

« Lors de notre expédition, faute de mieux, des ânes servaient de monture aux savants, et portaient leurs instruments scientifiques. Comme ils avaient peu d'importance à nos yeux (je veux parler des savants), de long éclats de rire partaient de tous les rangs, lorsque, se préparant à recevoir les mame-lucks, les généraux de division criaient avec le laconisme militaire : « *Placez les ânes et les savants au milieu du carré...* »

Ce n'est point sans raison qu'un spirituel ermite compare la moderne Rome à une femme enveloppée dans les lambeaux déchirés d'une riche étoffe, et qui laisserait voir qu'elle n'a pas de chemise. Cette ville si fameuse ne vit plus que sur le mobilier de son ancienne gloire; tableaux, statues, ruines même, tout chez elle est vénal, car on paye jusqu'au droit d'explorer ces dernières. Jamais le mot de Jugurtha ne trouva mieux son application..... « Si je pense à Caton, mes regards se portent sur un abbé courtisant une jeune fille; des femmes infâmes trafiquent des appas de leurs filles là où Virginus sacrifia la sienne pour l'arracher au déshonneur. Plus d'une image de la Vierge est sortie d'un bloc de marbre connu sous le nom de Vénus, et plus d'un enfant Jésus n'est qu'un amour dont on a coupé les ailes.... On ne retrouve que les égouts de Tarquin; et je m'écrie tristement : Salut, ville d'égouts et d'ordures, où les hommes ne croient plus à l'honneur, ni les femmes à la vertu ! » Citerais-je les mœurs ? elles sont nul-

les... Pas une salle de spectacle digne non-seulement de Rome , mais même d'une des villes secondaires d'Italie. Cependant on y affectionne la musique, et il y a des concerts dits *académies*. Là , de petits bourgeois veulent singer le luxe des princes ; bien différents de nos rentiers du marais, qui font servir toute l'année la même collation. A Rome, d'ailleurs, comme à Paris, les cantatrices ruinent de vieux financiers, et se ruinent pour des jeunes gens. Les jeunes musiciens et les chanteurs sont presque tous de l'académie des Arcades, bonne et honnête fille qui ne fait point parler d'elle ; puisse mademoiselle Delphine Gay, quel'on vient d'y admettre en qualité de membre correspondant, imiter cette sage réserve ! Un savant illustre, auquel j'adressais mes compliments, se glorifia, pour toute réponse, d'être de l'académie des Arcades. C'est comme si Châteaubriand prenait le titre d'académicien français, titre qu'il a le malheur de partager avec MM. R.... et F....

Aussitôt qu'un pape meurt, le gouverne-

ment change. Cette calamité, jointe à celle non moins pernicieuse du népotisme, s'opposera toujours au bien-être de Rome. Comment les finances pourraient-elles s'accroître, lorsque tous les sept ou huit ans il faut enrichir une famille nouvelle?..... et tous les cardinaux neveux, que font-ils?

..... Sous un maître
 Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
 On les voit à l'envi s'empresser ardemment
 A qui dévorera ce règne d'un moment. »

Parmi les cérémonies du conclave, vous connaissez celle qui avait pour objet de vérifier le sexe du nouvel élu;

.....

 Pourquoi cette coutume aujourd'hui ne se voit ?
 Chacun apparemment se montre être bon mâle.

mais cette historiette est aussi fausse que celle de la papesse Jeanne qui la fit naître.

J'aurais été jaloux d'assister à la dernière élection; cependant j'éprouve moins de regret, lorsque je me rappelle ces paroles d'un sage écrivain sur le conclave de Pie VI :

« Rien de plus édifiant à l'extérieur; mais sous ce voile sacré, l'âme d'un honnête homme s'afflige de voir tant de faussetés, de ruses, d'équivoques et de mauvaise foi. Ici toutes les passions se trouvent réunies et concentrées. Il y a de plus, dans les circonstances actuelles, *la fureur de la vengeance du parti des jésuites*, et le mécontentement du dernier pontificat. »

Ainsi s'exprimait-on lors de l'avènement de Pie VI au trône pontifical. Que Léon XII ne se rende jamais applicable un pareil portrait. Au surplus, son règne fera connaître si avant son élection on avait vu son visage ou son masque. Déjà pourtant la statue malicieuse de Pasquin s'est égayée à ses dépens. En ce moment le saint Père est malade; si par malheur les Romains venaient à le perdre, dirait-on de lui comme de Pie VI, mort avec le regret de n'avoir osé rétablir la

célèbre société; qu'à son autopsie, on a trouvé ses neveux dans sa tête, les jésuites dans son cœur, les Marais Pontins dans sés jambes?... non certes : il serait absous sur ce dernier point, puisqu'il néglige le fameux défrichement. De là, Pasquin a tiré cette conclusion que le nom d'*Annibal* serait toujours fatal à Rome (on sait que Léon XII s'appelait primitivement *Annibal della Grega*). Quoi qu'il en soit, sous ce nouveau vicaire de Jésus-Christ, les journaux sont aussi insignifiants à Rome qu'à Turin et à Paris même.

Revenons aux Marais Pontins. La description suivante pourra, je pense, vous en donner une juste idée.

La *voie Appienne* traversait le pays nommé depuis Marais Pontins. L'*Amasenus* et l'*Ufens* furent par leur débordement la première cause de la dévastation de cette partie de l'Apennin qui borde l'ancienne Campanie. Là s'écoule une foule de ruisseaux grands et petits qui trouvent dans les sommets et dans les flancs de cette chaîne de

montagnes des sources intarissables. Leur réunion forme plusieurs rivières dont le lit, rétréci sans cesse par le limon qui s'y agglomère, ne peut contenir l'abondant tribut qu'elles reçoivent. Surtout dans la saison pluvieuse, elles s'enflent, se débordent et couvrent la plaine qui est de niveau avec leurs rives. Quelques-uns de ces torrents s'écoulaient dans les parties les plus basses de la vallée, et y forment de vastes étangs.

Telle est la cause permanente de la tendance de cette contrée à se couvrir de marécages; tels sont les obstacles que les Romains, pendant la splendeur de leur république, ont eu constamment à vaincre, et dont ils triomphèrent constamment.

Appius Claudius, Cornélius Céthégus, Jules César, y exécutèrent successivement divers travaux. S'emparant de l'idée de son grand oncle, Auguste fit creuser le long de la voie appienne un canal destiné à recevoir les eaux stagnantes et à leur procurer de l'écoulement. Il servait en même temps à la navigation et aux voyageurs.

Boniface VIII, Martin V, Léon X, Sixte-Quint surtout, ambitionnèrent ce genre de gloire. Leurs indolents successeurs laissèrent dépérir l'entreprise; et lorsque Pie VI parvint au St-Siège, ces marais, après deux siècles d'incurie, offraient l'aspect le plus hideux. Il serait trop long de vous décrire ses voyages multipliés, et ses efforts presque surnaturels : en vain tout le monde le décourage, en vain des débordements surviennent, il croit que sa présence rétablira l'ordre dans les éléments, et qu'un *quos ego* de sa bouche imposera aux fleuves. Enfin il triomphe; et la belle route appelée *via pia*, de via Appia qu'elle se nommait auparavant, est encore aujourd'hui l'admiration des étrangers. Quelle fut sa récompense pour un si grand bienfait ? Pasquin l'assaillit d'un feu roulant d'épigrammes, et la canaille de Rome le gratifia du sobriquet de *dessécheur*, il *seccatore*. Adieu, cher Alphonse.



LETTRE XLIX ET DERNIÈRE.

LE MÊME AU MÊME.



Rome. — Théâtre des Marionnettes. — *Aurons-nous un premier ministre ?* parodie ultramontaine. — Les Jésuites. — Manière de faire l'amour à Rome. — Caractère des Romains. — M. de Stendhal et les Parisiennes. — Conclusion.

Je viens d'assister à une facétie très-drôle au théâtre des *Marionnettes*. « *Aurons-nous un premier ministre ?* » Tel est le titre de cette farce, bien supérieure aux parades de notre Bobèche. S. Exc. est un petit homme haut de douze pouces, lequel parle continuellement de sa science financière, de sa probité, de sa franchise, et ne laisse pas d'en-

tasser bévue sur bévue, mensonge sur mensonge. Le tout se termine par une partie de piquet ; et au moment où le loyal fripon qui escamote les as, crie de toutes les forces de sa voix grêle, qu'il joue cartes découvertes, il disparaît dans le coffre d'un gros banquier. Telle est la fin de ce Don Juan de la Diplomatie. La toile tomba au milieu des applaudissements. Quant à moi, je pouffais de rire ; je croyais être, à Paris, témoin de quelque grand coup d'état dirigé contre nos ministres.....

A l'église des Jésuites, je tremblai pour ma montre ; car la plus infâme canaille remplit le lieu saint. On me désigna huit ou dix cardinaux amis des bons pères. C'est à Rome néanmoins qu'ils comptent le plus d'ennemis. Honneur donc à Rome, et surtout aux dominicains et aux capucins, leurs fougueux adversaires ! Mais, attendons....— Des sbires se promènent, la baïonnette au bout du fusil, au milieu des fidèles agenouillés. Trait excellent dans la capitale du monde chrétien, au centre de la religion, qui se

vante de retenir les hommes par le moral ! Faut-il s'étonner après cela qu'on nous donne des gendarmes à nous autres mécréans parisiens, vu que les sociétés qui s'écroulent ont besoin de l'appui de cette honnête troupe?... ceci devient trop sérieux ; rejetons-nous sur la manière dont se fait l'amour à Rome.

« Là, point de gêne, de réserve, point de ces formules convenues, dont la science s'appelle ailleurs usage du monde. Si vous plaisez à une femme, rarement elle le cache. Le cavalier qui a le bonheur de paraître aimable, partage-t-il le sentiment qu'il inspire : *Mi volete bene ?* dit-il. — *Si. Quando ci vedremo ?* Telle est la réponse. Feu Céladon, comme on le voit, eût trouvé là sa méthode simplifiée. Dans ce pays, où la politesse est si fine, on met de côté toute dissimulation. Là, une femme ne danse qu'avec les personnes que son amant avoue. Demandez à une belle la cause de ses refus ; elle vous répondra naïvement : *Il mio amico non lo vuole.* — *Domandate al mio amico.* (Mon ami ne le veut pas. — Demandez à mon ami.) Les jo-

lies Romaines ont un tort grave : c'est celui de se moquer des Françaises, lesquelles, à leur dire, déploient moins d'amour que de coquetterie, et, après mille façons, finissent par arriver au même point..... « Que feriez-vous si votre amant vous manquait de foi ? demandait-on à une Romaine, en présence de l'objet chéri. — Sans répondre, elle se lève, ouvre la porte, sort un instant, puis reparait en tâtonnant, comme si elle s'avavançait dans un lieu obscur. Chacun la regarde avec surprise, lorsque tout-à-coup abordant son ami, qui n'y concevait rien lui-même, elle lui brise son éventail sur la poitrine. » Cet éventail, entre ses mains, représentait le pistolet ou le poignard, ces dames ayant souvent recours à ce moyen extrême. Ajoutons pour leur gloire, qu'il est rare qu'une Romaine se console de la perte de son amant. »

A Rome, on ne dit pas de mal de la religion ; de même, à Paris, dans nos cercles brillants, un homme bien élevé ne lâche point d'expression grossière. Vous croyez

que l'Italien est un hypocrite consommé , toujours dissimulant comme nos héros des boulevards ; erreur : c'est l'être le plus naturel, le plus paisible de l'Europe et qui se soucie le moins de son voisin. Vous le prenez pour un profond conspirateur, pour le type des hommes *caverneux* (comme dit Beaumarchais), pour un Machiavel incarné ; autre erreur : voyez l'innocence vertueuse et *girondine* des révolutionnaires du Piémont et de Naples.... Sous tous les rapports, le Romain est supérieur au reste des Italiens. Il a plus de force de caractère , plus de simplicité, plus d'esprit surtout. Aujourd'hui son état apparent fait pitié : je répète encore que nous sommes loin des Romains, de Scipion et de César ; mais donnez pendant vingt ans à cette nation dégénérée un chef éclairé , et les nobles sentiments ressuscitent, et Rome reprend peut-être sa première place à la tête du monde civilisé.

A Rome, la fièvre se gagne facilement par l'ennui ; voilà pourquoi, mon cher Alphonse, Sophie et moi, nous couchons tantôt à Fras-

cati, tantôt à Terracine, ou aux environs délicieux d'Albano. Mais, le matin, nous restons au chef-lieu. Ah, qu'il serait bien temps que la régénération de la *ville éternelle s'opérât!*.... « Tout y est décadence, tout est souvenir, tout est mort. La vie active ne règne qu'à Londres et à Paris. Les jours où je suis tout à la sympathie, je préférerais Rome : ce séjour cependant affaiblit l'âme, la plonge dans la stupeur ; jamais d'efforts, jamais d'énergie ; rien ne va vite..... » Venez donc au plus tôt, mon ami, m'arracher à cette léthargie morale. Je brûle de revoir nos sémillantes Parisiennes ; et bien que, dans son piquant et satirique ouvrage, l'*italomane* M. de *Stendhal* les traite presque aussi mal que nos académiciens *Villemain*, *Fontanes* et *Châteaubriand*, je n'abdique pas encore en ce point tout amour-propre national, dût l'enthousiaste des *Monti*, des *Rossini*, des *Pellico* et des *Vignola*, se moquer de mon *patriotisme d'anti-chambre*.

« Rome, pour la dernière fois
 Je parcours ta funèbre enceinte;
 Inspire les chants dont ma voix
 Va saluer ta gloire éteinte;
 Luis dans mes vers, astre éclipsé,
 Dont la splendeur fut sans rivale.
 Ombre éclatante du passé,
 Le présent n'a rien qui t'égale. »

Ce dernier trait est un peu fort: mais il faut excuser M. Casimir Delavigne; il quittait Rome, et il ne pouvait faire à ce peuple emphatique de plus honnêtes adieux qu'en lui empruntant ses louangeuses hyperboles. Puissé-je bientôt partir avec vous pour Paris, mon cher Alphonse, et je me résigne au même supplice.

(*Note de l'éditeur.*) Ici se termine la correspondance de nos jeunes amis. Sans doute l'arrivée d'Alphonse et de Laure aura pu hâter le départ de Jules et de son épouse.....

Mais je crains bien que le malheur de Frédéric ne les ait guéris pour long-temps de la manie des voyages. Cependant, si jamais ils recommençaient le cours de leurs excursions hors de France, j'aurais soin d'enavertir le public, pourvu toutefois que ces lettres lui aient paru mériter quelque attention.

FIN.

961113

TABLE

DU

TROISIÈME VOLUME.

LETTRE XXXII. Ville de Sienne. — La tolérance. — Les tremblements de terre. — Sainte- Catherine, Saint Ambroise, etc. pag.	1
— XXXIII. Forli. — Césène. — Rimini. — Le Pape Pie VII et Gaston de Foix.	18
— XXXIV. Parme et Plaisance. — Scène de mœurs. — Mort du Corrège, etc.	28
— XXXV. Prato. — Florence, etc.	45
— XXXVI. Arezzo. — l'Arétin. — Cortone. — Ile d'Elbe. — Napoléon. — Lucques.	71
— XXXVII. Les Abruzzes. — Aquila. — Le lac	

Celano. — Sulmone. — Gaëte. — Ovide.	
— Saint Thomas d'Aquin. — Marius. —	
Cicéron. — Le Connétable de Bourbon.	85
— XXXVIII. <u>L'île de Corse.</u>	99
— XXXIX. <u>Naples. — Son origine. — Ses monu-</u>	
<u>ments. — Le Vésuve et le vaisseau anglais.</u>	
<u>— Casimir Delavigne et les Grecs.</u>	127
— XL. <u>Naples. — Saint-Janvier. — Saint-Charles.</u>	
<u>— Napoléon et Murat. — Mœurs des</u>	
<u>lazzaroni. — L'abbé Galiani.</u>	142
— XLI. <u>La Sardaigne. — Antiquité de son ori-</u>	
<u>gine. — Cicéron et son frère Quintus.</u>	
<u>— La Sophie de Jules et la Julie de</u>	
<u>Rousseau. — Éloge de la nouvelle Hé-</u>	
<u>loïse.</u>	171
— XLII. <u>La Sicile. — Palerme. — Guillaume-le-</u>	
<u>Bon et madame de Berry. — Messine. —</u>	
<u>Catane. — Le Mont Etna. — Syracuse.</u>	
<u>— Mœurs générales des Siciliens. — Ar-</u>	
<u>chimède et Ruyter.</u>	180
— XLIII. <u>L'île de Malte. — Les chevaliers de</u>	
<u>l'ordre. — Mœurs et industrie des habi-</u>	
<u>tants. — Beauté des Maltaises. — Éloge</u>	
<u>de Nicolo.</u>	201

- XLIV. Rome. — Le Capitole. — Mademoiselle Delphine Gay. — Description de divers monuments. — Excursion hors de Rome. — L'auberge homicide. — Mort de Frédéric. 221
- XLV. Rome. — Nouvelle excursion. — Boutade d'un Anglais. — L'hôte et l'hôtesse d'Éboli. — Histoire d'un chef de brigands calabrois. — Assassinat de M. Hunt. — Description de Possidonia et de Pompeia. 247
- XLVI. Rome. — Saint-Pierre de Rome. — Le Vatican. — Saint-Jean-de-Latran. — Sainte-Marie-Majeure — Le mont Palatin. Théâtre de Marcellus. — Palais Orsini. 276
- XLVII. Rione de Monti. — Le mont Quirinal. — Les Chartreux et la porte Pie. — Trévi. — Le Monte Cavallo. — Palais Barberini et Colonne. — Le Cours. — Le monte Citorio. — Le Panthéon. — Champ-de-Mars. — Trinité-du-Mont. 297
- XLVIII. La villa Borghèse. — Le prince Camille et la princesse Pauline. — Le polichinelle du missionnaire. — Les ânes et les savants

en Égypte. — L'académie des Arcades. —
 Le Conclave. — Pasquin. — Pie VI et
 Léon XII. — Les marais Pontins. 312

— XLIX ET DERNIÈRE. — Rome. — Théâtre des
 marionnettes. — Aurons-nous un premier
 ministre ? parodie ultramontaine. — Les
 Jésuites. — Manière de faire l'amour à
 Rome. — Caractère des Romains. —
 M. de Stendhal et les Parisiennes. — Con-
 clusion. 325

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

DD 69

3rd

15000

(Italy)



